POÉSIES COMPLÈTES

DE

BERTRAN DE BORN

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

La *Bibliothèque méridionale* comprendra des travaux & des documents de tout genre relatifs à l'histoire, à la langue & à la littérature du Midi de la France & des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. Elle formera deux séries distinctes au point de vue du format : la première série, petit in-8°, sera plus spécialement consacrée à l'histoire littéraire ; la seconde, grand in-8°, à l'histoire.

PREMIÈRE SÉRIE, tome I. *Poésies complètes de Bertran de Born*, publiées dans le texte original, avec une introduction, des notes, un glossaire & des extraits inédits du cartulaire de Dalon, par ANTOINE THOMAS, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse..... 4 fr.

EN PRÉPARATION :

PREMIÈRE SÉRIE. *La chirurgie de Roger de Parme traduite en vers provençaux par Raimon d'Avignon*, publiée d'après le manuscrit unique de Bologne, avec introduction, notes & glossaire, par ANTOINE THOMAS & JULES PIGNOL, docteur en médecine, chef de clinique à l'Hôtel-Dieu de Paris.

— — *Poésies complètes d'Arnaud Daniel*, publiées dans le texte original, avec introduction, notes & glossaire, par CAMILLE CHABANEAU, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

— — *Las Leys d'amors*, manuscrit inédit publié intégralement, avec introduction, notes & glossaire, par CAMILLE CHABANEAU.

DEUXIÈME SÉRIE : *Documents inédits concernant l'Inquisition languedocienne au treizième & au quatorzième siècle*, publiés par CHARLES MOLINIER, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

— — *Le pouvoir royal en Languedoc à l'époque des guerres de religion & le maréchal de Montmorency-Damville*, par PAUL DOGNON, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse.

L Prov.
B7364p

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1re SÉRIE. TOME I.

POÉSIES COMPLÈTES

DE

BERTRAN DE BORN

PUBLIÉES DANS LE TEXTE ORIGINAL

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET DES EXTRAITS INÉDITS DU CARTULAIRE DE DALON

PAR ANTOINE THOMAS

PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE DE LA FRANCE MÉRIDIONALE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
RUE DES TOURNEURS, 45.

1888

19909
24/12/91

PRÉFACE

Nous avons essayé de faire dans ce volume ce qui n'a pas encore été fait en France : une édition *classique* d'un auteur provençal. Nous avons cru qu'une édition de ce genre pourrait trouver un accueil favorable dans les quelques facultés françaises où l'on fait une part à l'enseignement de la langue & de la littérature provençales, voire même, d'une façon plus générale, auprès de tous ceux qui s'intéressent à la gloire littéraire de la France du moyen âge. Le sort qui l'attend nous dira bientôt si nous ne nous sommes pas trompé. Si le public veut bien nous suivre dans la voie où nous entrons, nous nous proposons de faire pour les principaux troubadours ce que nous venons de faire pour Bertran de Born ; nous tâcherons seulement de mettre à profit, lorsqu'elles nous paraîtront fondées, les critiques que ce volume ne manquera pas de soulever. Pour le moment, nous nous bornerons à

exposer brièvement comment s'est faite notre édition.

Une édition *classique* ne peut guère être qu'un travail de seconde main, une adaptation de quelque édition *savante*. La nôtre n'a pas de prétentions plus élevées : c'est grâce à l'édition de Bertran de Born, publiée à Halle, en 1879, par M. Albert Stimming, aujourd'hui professeur à l'université de Kiel, qu'elle a pu voir le jour. Notre texte est généralement conforme à celui de M. Stimming; parfois cependant nous avons laissé de côté la leçon de l'éditeur allemand pour reprendre celle qu'il avait rejetée dans les variantes; plus rarement nous avons introduit dans notre texte des conjectures qui nous sont propres : dans ce cas seulement nous avons cru devoir indiquer en note la leçon des manuscrits. Cela pour le fond. Pour la forme, nous avons unifié l'orthographe, & nous nous sommés attaché à donner les formes de la langue provençale telle qu'on la parlait sur les frontières du Limousin & du Périgord à l'époque de Bertran de Born : toutefois pour noter les sons de *l* & de *n* mouillés, nous avons eu recours aux groupes *lh* & *nh*, encore que ce mode de notation, qui s'est rapidement généralisé en provençal, ne paraisse pas avoir été employé avant les premières années du treizième siècle.

La pénétrante étude de M. Léon Clédat, professeur à la faculté des lettres de Lyon, *sur le rôle historique de Bertran de Born* (Paris 1879), nous a été d'un grand secours, bien que nous n'en ayons pas adopté tous les résultats.

Nous avons pu utiliser aussi différents comptes rendus des livres de MM. Stimming & Clédat, & de ce chef nous sommes surtout redevables à MM. Camille Chabaneau, Karl Bartsch, Hermann Suchier & Adolf Tobler. Enfin MM. Noulet & Paul Meyer ont bien voulu relire nos épreuves & nous communiquer de précieuses observations pour lesquelles nous leur adressons ici tous nos remerciements.

Bien que nous ayons surtout visé à faire œuvre de vulgarisation, nous avons pensé qu'on ne nous saurait pas mauvais gré de publier des documents restés inédits jusqu'ici : nous avons donc donné en appendice des extraits du cartulaire de Dalon qui concernent Bertran de Born & sa famille. Cette publication est sans doute ce qui recommandera le plus notre modeste édition à nos collègues les professeurs de philologie romane; nous espérons qu'ils voudront bien jeter les yeux sur le reste du volume, & nous leur soumettons humblement les quelques conjectures & explications nouvelles que nous avons semées ça & là. Nous souhaitons qu'elles leur pa-

raissent mériter quelque considération & qu'elles puissent contribuer, pour une modeste part, au progrès de la science.

Nous ajouterons, pour terminer, que cette édition est sortie en grande partie de nos conférences à la faculté des lettres de Toulouse pendant les années scolaires 1885-1887. C'est pour nous un devoir & un plaisir de remercier publiquement ceux de nos élèves qui, en prenant une part assidue à ces conférences, ont bien voulu être dans une certaine mesure nos collaborateurs : ce sont MM. Paul Andraud, Galtier, Gilormini & Rives.

INTRODUCTION

ÉTUDE SUR BERTRAN DE BORN.

I.

PARMI les visions étranges qui hantaient l'imagination de Dante & qu'il a si puissamment fixées dans sa *Commedia*, il en est une qui doit particulièrement intéresser le lecteur français, surtout si le hasard a fait naître ce dernier de ce côté de la Loire. Je veux parler du tableau saisissant qui termine le vingt-huitième livre de l'Enfer.

« J'ai vu, dit le poète, & il me semble que je le vois encore, un buste décapité marchant ainsi que marchaient les autres dans ce groupe funèbre. Il tenait sa tête par les cheveux, suspendue à sa main en guise de lanterne, & cette tête nous regardait & disait : « Hélas! »... Quand il fut droit au pied du pont, il leva le bras & la tête qui était au bout pour que ses paroles arrivassent jusqu'à nous, & ses

paroles furent : « Vois l'horrible supplice, ô toi qui, vivant, visites les morts; vois s'il en est aucun qui soit aussi grand. Pour que tu puisses parler de moi là-haut, sache que je suis Bertran de Born, celui qui donna les mauvais conseils au jeune roi. J'ai mis le fils aux prises avec le père : Architofel ne fut pas plus perfide en excitant Absalon contre David. Parce que j'ai séparé des personnes que le sang unissait, je porte, hélas! mon cerveau séparé du buste sur lequel il devrait reposer. Ainsi s'observe en moi la peine du talion [1]. »

Celui, qui, sur la foi de Dante, chercherait à retrouver, dans l'histoire des luttes d'Henri II con-

[1]
I' vidi certo, ed ancor par ch'io 'l veggia,
Un busto senza capo andar, si come
Andavan gli altri della trista greggia.

E il capo tronco tenea per le chiome,
Pesol con mano a guisa di lanterna,
E quel mirava noi e dicea : « O me! »...

Quando diritto al piè del ponte fue,
Levò il braccio alto con tutta la testa
Per appressarne le parole sue,

Che furo : « Or vedi la pena molesta,
Tu che, spirando, vai veggendo i morti,
Vedi se alcuna è grande come questa.

E perchè tu di me novella porti
Sappi ch'io son Bertran dal Bornio, quelli
Che al re giovane diedi i ma' conforti.

Io feci il padre e il figlio in sè ribelli.
Architofel non fe' più d'Absalone
E di David co' malvagi pungelli.

Perch' io partii cosi giunte persone,
Partito porto il mio cerebro, lasso!
Dal suo principio ch'è in questo troncone :
Cosi s'osserva in me lo contrapasso. »

(*Inferno*, XXVII, 118-142).

tre ses fils, la part qui revient à Bertran de Born serait singulièrement déçu en interrogeant les historiens de cette époque. Aucun des chroniqueurs officiels des règnes d'Henri II & de Richard Cœur-de-Lion ne semble connaître ce personnage. Seul, un moine obscur de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, Jaufré, prieur de Vigeois, prononce le nom de Bertran de Born, mais sans faire allusion à son rôle politique.

D'où vient donc que le sire d'Hautefort,

> Colui che già tenne Altaforte [1]

simple châtelain de l'évêché de Périgueux au douzième siècle, ait pu ainsi s'imposer, en quelque sorte, à l'imagination de Dante & se tailler dans son œuvre une place presque aussi considérable que celle qu'y occupe à côté de lui Mahomet, le séducteur de peuples? L'histoire proprement dite est impuissante à nous rendre compte de ce phénomène. Eût-il joué un rôle politique beaucoup plus important que celui qu'il a joué en réalité, Bertran de Born ne figurerait pas dans la *Divine Comédie* s'il n'avait été poète. La poésie, on le sait, a le privilége de transformer & d'agrandir tout ce qu'elle touche : les choses ainsi agrandies envoient à leur tour comme un reflet de leur grandeur sur la personnalité même du poète, & la postérité n'aperçoit plus ce dernier qu'au travers d'un véritable caléidoscope.

[1] *Enfer,* livre XXXIX, vers 29.

Pour Bertran de Born la postérité a commencé presque au lendemain de la mort. Ses poésies, grâce au souffle puissant qui les anime, étaient destinées à lui survivre; mais les allusions dont elles sont remplies devenaient difficiles à saisir pour ceux qui n'avaient pas assisté aux événements dont elles s'étaient inspirées. Pour expliquer ces allusions, un troubadour anonyme, qui, soit dit en passant, pourrait bien être Uc de Saint-Circ, s'est improvisé historien. Il a raconté dans des *razos* prolixes, les événements politiques auxquels a été mêlé Bertran de Born, brouillant souvent les dates & les personnes, exagérant toujours la part qu'y avait prise le poète. C'est dans ce miroir grossissant & peu fidèle que Dante a aperçu la figure de Bertran de Born; son ardente imagination a ajouté encore aux transformations que cette figure avait déjà subies. De là le tableau inoubliable qui termine le vingt-huitième livre de l'*Enfer*.

Dans ces conditions, on le comprend, il est bien difficile de ramener le personnage de Bertran de Born à ses véritables proportions, & de lui mesurer au plus juste la place à laquelle il a droit dans l'histoire du douzième siècle. Les matériaux abondent; malheureusement la qualité ne correspond pas à la quantité, & sur bien des points la critique ne peut arriver qu'à des résultats négatifs. D'autre part, si le doute est un mol oreiller pour quelques têtes bien faites, il faut avouer que ces têtes là ne forment qu'une faible minorité dans la foule des

lecteurs & que la plupart s'accommodent mal du *Que sçai-je?* de Montaigne.

C'est à ces derniers surtout que j'ai pensé en écrivant l'étude qui suit : c'est là mon excuse vis-à-vis de la critique, si elle trouve que je suis parfois trop affirmatif sur des points où le doute seul serait de mise.

II.

Bertran de Born appartenait à une famille noble dont les possessions s'étendaient au moyen âge sur les confins du Limousin & du Périgord. L'étang & la forêt de Born [1] marquaient la limite des deux provinces. Au centre de la forêt, au-dessus du village de Bellegarde, assis sur les bords de l'étang, se voient encore aujourd'hui les ruines d'un château. C'est vraisemblablement là le berceau de la famille de Born; mais il semble que dès le commencement du douzième siècle elle soit devenue tout à fait étrangère à son lieu d'origine. C'est un peu plus au sud que se trouvaient ses domaines.

Dès 1070, un Constantin de Born apparaît dans les chartes [2]. Au commencement du siècle suivant, Itier de Born figure dans différents documents; il

[1] Commune de Salagnac (Dordogne).

[2] Outre la charte indiquée dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, année 1879, p. 472, voyez la charte n° 198 du cartulaire de Saint-Étienne de Limoges (Bibl. nat., fonds latin 9193).

fait des donations au prieuré d'Aureil[1] & à l'abbaye de Dalon, fondée en 1114 par le bienheureux Géraud de Sales. Dans un acte passé du temps du bienheureux Géraud, par conséquent antérieur à 1120, nous trouvons ce même Itier de Born avec son fils Bertran[2] : ce dernier doit être le père de notre poète. Le cartulaire de Dalon nous le montre plus tard, du temps de l'abbé Roger (1120-1159), marié avec dame Ermengarde & père de deux enfants, Bertran & Itier[3]. Enfin un autre acte du même cartulaire[4] mentionne également Constantin, autre enfant de Bertran & d'Ermengarde, avec qui notre poète eut plus tard maille à partir. Ces actes authentiques nous autorisent en somme à accepter l'année 1140 comme date approximative de la naissance de Bertran de Born.

La famille de Bertran de Born possédait-elle dès le commencement du douzième siècle le château d'Hautefort qui, au siècle précédent d'après Jaufré de Vigeois, appartenait aux Lastours? Comment, dans ce cas, le château avait-il changé de propriétaires? C'est ce que nous ignorons. Toujours est-il que du temps de l'abbé de Dalon, Amiel (1159-1169), nous voyons Bertran de Born & son frère Constantin installés tous deux à Hautefort[5]. Le bio-

[1] Louis Guibert, *Quelques notes extraites du cartulaire d'Aureil* (Tulle, 1883), p. 28, note.
[2] Voyez à l'*Appendice* les extraits du cartulaire de Dalon, f° 4.
[3] *Ibid.*, f° 103.
[4] *Ibid.*, f° 41.
[5] *Cartulaire*, f° 2.

graphe provençal donne à Bertran de Born le titre de vicomte & ajoute que sa vicomté renfermait près de mille hommes[1]. Nous pouvons ici constater, dès l'abord, ce phénomène de grossissement dont nous avons parlé plus haut. Jamais, dans les documents authentiques, le seigneur d'Hautefort ne prend le titre de vicomte, & quant à l'importance de la seigneurie, Bertran de Born lui-même, sûrement mieux informé que son panégyriste, nous dit qu'Hautefort ne pouvait être comparé ni à Lusignan ni à Rancon :

« Je n'ai ni Lusignan, ni Rancon pour pouvoir faire la guerre au loin sans argent[2]. »

C'était une forteresse de premier ordre, tout à fait digne du nom qu'on lui avait donné en la bâtissant, haute & forte; mais ce n'était pas le centre d'une seigneurie de grande importance; ce n'était pas surtout une source de revenus.

En 1179 nous voyons que Bertran de Born est marié avec une dame Raimonde dont la famille nous est inconnue & qu'il en a au moins deux fils, Bertran & Itier[3], & une fille, Aimeline, qui épouse Séguin de Lastours[4]. En 1192, il a perdu sa première femme & il est remarié avec une dame Philippe[5]. C'est probablement de ce second mariage que proviennent les deux autres enfants que nous

[1] Voyez plus loin.
[2] *Poésies politiques,* XIX, 13-14.
[3] *Cartulaire,* f° 22.
[4] *Chronique de Jaufré de Vigeois.*
[5] *Cartulaire,* f° 5.

lui connaissons, Bertran le cadet[1] & Constantin[2]. Les deux aînés, Bertran & Itier, furent faits chevaliers en cette même année 1192 dans quelque fête seigneuriale ou religieuse donnée au Puy Notre-Dame, en Velay[3].

Ce sommaire de la vie familiale de Bertran de Born repose sur des documents que nous avons contrôlés un à un. Nous n'avons malheureusement pas de guide aussi sûr pour le suivre dans sa vie publique & nous ne saurions arriver à une aussi grande précision. La vérité nous échappera sans doute toujours sur beaucoup de points & à défaut du vrai absolu, il faudra plus d'une fois nous contenter du vraisemblable. Aussi, avec les éléments imparfaits dont nous pouvons disposer, ne saurions-nous prétendre qu'à une exactitude d'ensemble & non de détail.

III.

Le pays où est né Bertran de Born & où s'est passée la plus grande partie de son existence est l'un de ceux où la féodalité a acquis, au moyen âge, le plus puissant développement, où le morcellement de l'autorité souveraine a été poussé jus-

[1] *Cartulaire*, f° 16.
[2] *Ibid.*, f°s 12, 13.
[3] *Ibid.*, f° 5.

qu'aux plus extrêmes limites. Dans un rayon très restreint se pressent un grand nombre de fiefs importants, aux limites mal définies, qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, & dont les enclaves donnent naissance à de fréquentes contestations. Les comtes d'Angoulême, de la Marche & de Périgord, les vicomtes de Limoges, de Turenne, de Comborn & de Ventadour, tels sont les principaux seigneurs de cette région. Indépendants les uns des autres, ils ne reconnaissent guère que de nom la suzeraineté du duc d'Aquitaine, comte de Poitou; au-dessous d'eux, ils ont grand peine à contenir dans le devoir leurs turbulents vassaux. La guerre est pour ainsi dire à l'état permanent dans la contrée, & ce milieu explique à merveille le caractère essentiellement féodal & guerrier de Bertran de Born.

Les événements politiques de la seconde partie du douzième siècle devaient donner aux luttes féodales dont le Limousin avait presque toujours été le théâtre un retentissement qu'elles n'avaient pas eu jusque-là. Le 18 mai 1152, Henri Plantegenêt, comte d'Anjou & du Maine, épousait l'héritière du duché d'Aquitaine, Éléonore, femme divorcée de l'impolitique roi de France, Louis VII. Deux ans après, il était couronné roi d'Angleterre à Westminster. La couronne royale ne semble guère avoir imposé aux vassaux du nouveau duc d'Aquitaine; à vrai dire c'était pour lui plutôt une cause de faiblesse qu'une cause de force dans ses domaines du

continent. Obligé de séjourner le plus souvent au-delà de la Manche, il laissait en France le champ libre aux entreprises de ses vassaux : de là de fréquentes tentatives d'indépendance qu'il fallait ensuite réduire par la force.

Au sud de l'Aquitaine proprement dite s'étendaient, de la Garonne aux Alpes, les vastes domaines du comte de Toulouse, qui prenait le titre de duc de Narbonne & qui ne reconnaissait pas sans contestation la suzeraineté du duc d'Aquitaine. Le roi d'Angleterre trouvait, heureusement pour lui, un allié naturel dans le roi d'Aragon, comte de Barcelone, Alphonse II. Ce dernier, devenu héritier de la Provence en 1167, s'était vu disputer cet héritage par le comte de Toulouse, qui prenait le titre de marquis de Provence, & depuis lors les deux princes étaient en état permanent d'hostilité. Non-seulement, par l'Aragon & la Catalogne, Alphonse II était plus puissant que son adversaire, mais il avait des prétentions sur une partie du Languedoc, & il réussit plus d'une fois à grouper autour de lui les vassaux révoltés du comte de Toulouse. Ce dernier n'était donc guère à craindre pour le duc d'Aquitaine. En revanche, le roi de France est un adversaire redoutable. Il a pour lui, vis-à-vis du roi d'Angleterre, un avantage réel, bien qu'honorifique : il est son suzerain. Avec un peu d'habileté, il peut profiter des révoltes incessantes qui éclatent en Aquitaine : c'est ce qu'il fera quand au lieu de s'appeler Louis VII, le roi pacifique, comme disent,

avec une nuance de mépris, nos chartes limousines, il s'appellera Philippe-Auguste.

La guerre n'était pas le seul passe-temps de cette société féodale si remuante, où Bertran de Born allait jouer son rôle. Dès la fin du onzième siècle, jetant le froc, je veux dire le latin, aux orties, la poésie avait fait son apparition dans le monde laïque, parée des riches couleurs d'une langue fraîche éclose. Quand l'Espagne & l'Italie étaient encore emmaillotées dans la vieille langue liturgique de l'Église, la France méridionale, plus précoce, moins respectueuse du passé, avait brisé ses liens & s'était lancée bravement à l'aventure. L'aventure lui avait réussi, puisqu'elle avait trouvé une langue toute jeune & pourtant déjà capable de porter une littérature. Cette littérature fit une fortune rapide aux mains des nobles & des bourgeois, inhabiles depuis longtemps à se servir du latin. Le premier troubadour fut le duc d'Aquitaine lui-même, Guilhem IX (1071-1127). Son vassal, Èble de Ventadour, sut lui tenir tête sur le terrain de la poésie, comme il l'aurait fait sans scrupules sur le terrain de la politique. A ces premiers chants, de tendance aristocratique, où l'esprit tient plus de place que le sentiment, le fils d'un humble serviteur du château de Ventadour, Bernard, fait succéder la véritable poésie de l'amour, & avec lui la littérature provençale entre triomphalement dans la terre qui doit rester son domaine incontesté. Il était réservé à Bertran de Born d'élargir encore ce domaine, & de

prendre rang, comme chantre de la guerre, à côté de Bernard de Ventadour, le chantre de l'amour; grâce à lui le *sirventés* a conquis sa place à côté de la *chanso*.

C'est sans doute bien avant l'année 1181 que Bertran de Born fit ses débuts dans la vie politique & dans la poésie; mais nous ne pourrions que faire des hypothèses sur les circonstances qui l'y poussèrent & sur la façon dont il s'y comporta. Autant vaut s'en abstenir, puisque le premier sirventés que nous puissions sûrement dater appartient à cette année 1181. Il se rapporte à des événements qui ne semblent, au premier abord, avoir aucun rapport avec le Limousin & le Périgord; mais ce que nous avons dit plus haut du monde féodal de la fin du douzième siècle explique jusqu'à un certain point que Bertran de Born y ait été mêlé.

Le comte de Toulouse, Raimon V, avait vu depuis longtemps se former contre lui une ligue redoutable. Le roi d'Aragon avait attiré dans son parti les principaux seigneurs du bas Languedoc & lui-même, à la tête de son armée, menaçait la ville de Toulouse. Le comte songea aux seigneurs aquitains, ennemis naturels de l'allié d'Henri II, & envoya un de ses chevaliers leur demander des secours. Bertran de Born répondit à cette demande par un *sirventés* animé du souffle le plus belliqueux :

« Le comte m'a demandé par monseigneur Raimon Uc d'Esparon de lui faire un chanson telle

que mille boucliers en soient mis en pièces, & que heaumes, hauberts, hoquetons & pourpoints en soient faussés & rompus.

« A Toulouse, près de Montaigut, le comte plantera son gonfanon, dans le pré comtal, près du Peyrou, & quand il aura dressé sa tente, nous viendrons nous loger alentour, dûssions-nous coucher trois nuits sur la terre nue.

« Et quand nous serons tous réunis, le tournoi commencera dans la plaine; les Catalans & les Aragonais tomberont dru & menu; il leur faudra bien vider les arçons, tant nos coups seront forts & répétés[1]..... »

Ces accents belliqueux peuvent faire croire que Bertran de Born était prêt à endosser le harnois militaire pour aller grossir l'armée du comte de Toulouse. J'imagine cependant qu'il n'en fit rien : ne sont-ce pas là jeux de poète? D'ailleurs la campagne du roi d'Aragon ne fut pas aussi fructueuse pour lui que les débuts semblaient le promettre, & il dut bientôt conclure une trêve avec son rival.

Des intérêts plus directs allaient entraîner Bertran de Born dans la mêlée. Nous avons dit que notre poète possédait le château d'Hautefort en commun avec son frère Constantin. Ce partage paraît leur avoir été fort désagréable à l'un comme à l'autre. A entendre Bertran, il aurait poussé la loyauté aux dernières limites vis-à-vis de son frère,

[1] *Poésies polit.*, I.

& ce n'est qu'à son corps défendant qu'il s'est vu obligé de l'expulser :

« Si j'ai frère ou cousin germain, je partage avec lui l'œuf & le denier; mais s'il veut encore ma propre part, alors je le chasse de la communauté[1]. »

Constantin, expulsé d'Hautefort, alla se plaindre au vicomte de Limoges & à Richard, duc d'Aquitaine, & n'eut pas de peine à les mettre dans son parti. Alors commença contre Bertran de Born une guerre de dévastation qu'il nous peint sous les plus vives couleurs :

« Chaque jour je lutte & je m'évertue, je m'escrime & je me défends & je me débats, & on me ravage ma terre & on me la brûle, & on me met mes arbres en coupe, & on mêle le grain avec la paille, & je n'ai pas un ennemi, hardi ou couard, qui ne profite de l'occasion pour m'assaillir[2]. »

Malgré tout, le poète ne perd pas la tête; il tient tout son sens en réserve. Il sait bien que ses ennemis ne tarderont pas à se déchirer, & que Richard n'aura pas toujours affaire à des princes aussi mous que Talairan de Périgord. Au moment même où on lui ravage sa terre d'Hautefort, il se voit déjà sous les murs de Périgueux chassant la garnison poitevine qu'y a laissée Richard[3].

Cette fière attitude réussit à Bertran de Born, & Richard, qui avait à lutter en même temps contre

[1] *Poésies polit.*, II, strophe 1.
[2] *Ibid.*, strophe 3.
[3] *Ibid.*, strophes 6 & 7.

le comte de Périgord, le vicomte de Limoges & les frères du défunt comte d'Angoulême, renonça à soutenir les droits de Constantin. Les seigneurs révoltés firent bientôt leur soumission, & profitant de cette accalmie Bertran de Born se rendit à la cour des princes anglais.

C'est en Normandie, au mois de décembre 1182, que notre poète put voir d'assez près le train de la cour royale. Il éprouva une véritable déception. On sait quelle était la prodigalité des seigneurs du Midi au douzième siècle, leur amour des fêtes & de l'ostentation : le Limousin, à ce point de vue, ne différait guère de la Provence proprement dite, ainsi que le montrent certaines anecdotes contées par Jaufré de Vigeois. Sans même remonter au commencement du douzième siècle, à ce fou de Guilhem IX, on avait vu, en 1172, une cour solennelle tenue à Beaucaire par le comte de Toulouse Raimon V, où cent mille sols avaient été partagés entre les dix mille seigneurs qui assistaient à cette fête, & où chacun d'eux avait rivalisé de luxe & d'extravagances. C'est évidemment la perspective de fêtes de ce genre qui avait attiré Bertran de Born à la cour d'Henri II. Il nous dit quelque part :

« Nous autres Limousins, nous mettons la folie au-dessus de la sagesse; nous sommes gais; nous aimons que l'on donne & que l'on rie[1]. »

[1] *Poésies polit.*, V, 43-45.

A Argentan, où séjourna la cour pendant quelque temps, on ne riait pas & on ne recevait pas de cadeaux. Bertran se consola un peu en faisant la cour à la princesse Mathilde, fille d'Henri II, dont le mari, Henri, duc de Saxe, faisait pendant ce temps un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Ces avances ne furent pas mal reçues. La princesse fut sensible aux attentions du poète, & lui, tout heureux de trouver, dans ce milieu si froid, un chaud regard qui le réconfortât, mit aux pieds de Mathilde son cœur & ses chansons, & proclama que les beautés qu'il avait célébrées jusque-là n'étaient en comparaison d'elle que comme le sable à côté de l'or[1].

Si nous l'en croyons, la présence de la duchesse lui sauva véritablement la vie :

« Il ne saurait y avoir de cour digne de ce nom, sans que l'on y plaisante & qu'on y rie : une cour sans dons n'est qu'un parc de barons. L'ennui & la mesquinerie d'Argentan m'auraient tué sans faute; mais le gentil corps amoureux, la douce figure compatissante, le bon accueil & la conversation de la Saxonne m'en ont préservé[2]. »

Cette belle passion n'empêchait pas Berrran de Born de se mêler aux intrigues politiques qui s'agitaient autour d'Henri II. Le fils aîné de ce prince, Henri, qui avait été couronné en 1170 à Westminster & que l'on appelait le jeune roi, était fort

[1] *Poésies amoureuses,* VII, 17-21.
[2] *Ibid.,* 25-36.

mécontent de n'avoir d'un roi que le titre, pendant que son frère Richard, duc d'Aquitaine & comte de Poitou, agissait en souverain indépendant dans l'étendue de ses domaines, & ne craignait même pas d'empiéter sur le terriroire qui était réservé à son frère aîné. Des trois fils d'Henri II, le jeune roi était celui dont le caractère & les manières devaient le plus séduire Bertran de Born. Tous les historiens du temps sont d'accord pour vanter l'amabilité de son accueil & pour célébrer son inépuisable générosité. Assurément, s'il avait été le maître, sa cour aurait été plus brillante que ne l'était celle de son père, & les chevaliers qui l'auraient fréquentée n'auraient pas couru le risque d'y mourir d'ennui. Bertran de Born n'oubliait pas d'ailleurs que Richard avait pris le parti de son frère Constantin contre lui, & que rien n'était plus à craindre qu'un retour d'humeur à son égard de la part du duc. Aussi se jeta-t-il à corps perdu dans le parti du jeune roi, & de retour en Limousin il fut l'âme de la ligue qui se forma contre Richard. Un de ses plus vigoureux *sirventés* est celui où il s'efforce de donner du cœur aux barons révoltés : en même temps qu'il tâche d'éveiller en eux le sentiment de leur puissance, il revient habilement sur les griefs que le jeune roi a contre son frère, & en terminant il fait appel au nouveau roi de France, Philippe-Auguste :

« Puisque Ventadour & Comborn avec Ségur, & Turenne & Montfort avec Gourdon se sont ligués

avec Périgord par serment, & que les bourgeois s'enferment dans leurs murs, j'ai plaisir à chanter & à faire un *sirventés* pour les délivrer de toute crainte, car je ne voudrais pas être le maître de Tolède si je n'y osais séjourner sans crainte.

« Si Taillebourg & Pons & Lusignan & Mauléon & Tonnay étaient en état, & s'il y avait à Civray un vicomte vivant & bien portant, je ne douterais pas de les voir nous aider. Que le sire de Thouars lui aussi se joigne à nous, puisque le comte le menace, & demandons-lui compte, jusqu'à ce que nous ayons gagné notre cause, des hommages qu'il nous a arrachés d'entre les mains.

« Entre Poitiers & l'Ile-Bouchard, entre Mirabeau & Londun & Chinon, à Clairvaux, on a bâti à loisir une belle forteresse au beau milieu de la plaine. Je ne veux pas que le jeune roi le sache ni le voie, car cela ne lui plairait guère; mais j'ai bien peur pourtant qu'il ne l'aperçoive de Mateflon, tant on la voit blanchoyer à l'horizon.

« Quant au roi Philippe, nous saurons bien s'il tient de son père où s'il veut s'inspirer de Charlemagne en ce qui concerne Taillefer, qui l'a reconnu pour suzerain d'Angoulême & qui a obtenu de lui la confirmation de ce fief; or un roi qui a accueilli une demande n'a plus le droit de dire non après avoir dit oui[1]. »

On sent déjà dans cette pièce que Bertran de

[1] *Pièces polit.*, III.

Born craint de voir le jeune roi oublier son ressentiment & se réconcilier avec son frère. Cette crainte était justifiée. On apprit bientôt en Limousin que le concours d'Henri le Jeune allait faire défaut à la révolte. Son père l'avait amené à renoncer à ses griefs & à accepter une compensation pécuniaire pour la puissance politiqne qui lui manquait. Bertran de Born éclata à cette nouvelle, & le jeune roi s'attira un *sirventés* qui dut être singulièrement sensible à son amour-propre.

« De faire un sirventés je ne puis tarder davantage, tant est forte mon envie de le dire & de le répandre; j'en ai certes une raison bien forte & bien surprenante : le jeune roi ne vient-il pas de retirer la demande qu'il faisait à son frère Richard, parce que son père le commandait. Comme on a dû lui faire violence! Puisque le jeune Henri n'a pas de terre qu'il puisse gouverner, qu'il soit le roi des lâches! »

Tout le reste est sur ce ton, & de dépit le poète songe à l'autre fils d'Henri II, à Geoffroi, duc de Bretagne, & s'écrie :

« Je voudrais que le comte Geoffroi, à qui appartient la forêt de Bresiliande, fût le premier né, car il est courtois, & qu'il eût royaume & duché[1]. »

Malgré tout, la guerre éclate & le jeune roi lui-même se décide à y prendre part contre son frère & contre son propre père. Il semble qu'il ait tenu

[1] *Poésies polit.*, IV.

véritablement à se laver aux yeux de Bertran de Born des reproches que celui-ci lui avait adressés. Il demande au poète de chanter de nouveau, & cette fois Bertran laisse éclater sa joie de voir la guerre s'allumer de toutes parts. Il ne doute pas de la victoire, bien qu'il rende justice à la valeur de Richard. Il plaint hypocritement le roi Henri II d'avoir des fils si peu respectueux qui, depuis deux ans, l'éloignent de l'Angleterre. Quant au jeune roi, il lui fait amende honorable; il le compare à Charlemagne faisant la conquête de l'Espagne & il ajoute qu'il s'est acquis de la gloire depuis Burgos jusqu'en Allemagne[1].

On sait qu'une catastrophe vint tout à coup changer la face des évènements. Le jeune roi se trouvait dans la vicomté de Turenne, lorsque la fièvre le prit. Le 11 juin 1183, il mourut dans la petite ville de Martel[2], & avec cette mort s'écroulaient toutes les chances de succès de la ligue limousine. Bertran de Born fut vivement affecté par ce triste événement. Il a consacré deux beaux chants[3] à déplorer ce malheur. L'un de ces *planhs* est célèbre; il débute par le vers :

Si tuit li dol elh plor elh marrimen.

Peut-être la valeur de cette pièce est-elle un peu surfaite. En tout cas, c'est moins par la force de la

[1] *Poésies polit.*, V.
[2] Aujourd'hui dans le département du Lot.
[3] *Poésies polit.*, VI & VII.

pensée que par l'heureux choix du rhythme qu'elle se recommande, & une traduction ne saurait reproduire l'impression de profonde tristesse qui s'en dégage. Nous ne pouvons donc que renvoyer à l'original.

Si la mort du jeune roi porta un coup fatal à la ligue des barons, Bertran de Born fut le premier à en ressentir les effets. Le 29 juin, Richard, accompagné du roi d'Aragon, arrivait sous les murs d'Hautefort à la tête d'une armée. Cette forteresse, que le chroniqueur Jaufré de Vigeois qualifie de *castrum valde inexpugnabile*, ne tint pas huit jours, le 6 juillet, Richard en étant maître. Que s'était-il donc passé? Le biographe provençal nous le raconte longuement[1]; mais nous avons de bonnes raisons pour nous défier de son récit. Il vaut mieux sans doute s'en rapporter au poète lui-même : il paraît n'avoir pas voulu prolonger la résistance pour ne pas exaspérer le duc d'Aquitaine :

« J'ai rendu Hautefort au seigneur de Niort puisqu'il le désirait; puis lui demandant merci, je suis venu devant lui, & le comte en me pardonnant m'a donné le baiser de paix[2]. »

Cette piteuse fin ne semble pas l'avoir trop déconcerté; le mal n'est pas grand après tout, a-t-il l'air de dire, & l'honneur est sauf, puisque je n'avais pas l'intention de combattre sérieusement. Il

[1] Voyez la *razo* de la pièce XI.
[2] *Poésies polit.*, VIII, 1re strophe.

est fort préoccupé cependant de ce que va devenir Hautéfort & il se fait humble devant Richard pour arriver à le garder.

« Si le comte sait bien me traiter, s'il ne se montre pas avare, il n'aura pas d'auxiliaire plus utile que moi dans ses affaires; je serai pour lui un homme d'or, humble & dévoué. Que le comte se conduise comme la mer : quand il y tombe quelque chose de bon, elle le garde avec elle, & ce qui ne lui sert de rien, elle le rejette sur le sable du rivage.....

« Je voudrais prier le comte qu'il me fasse garder ma maison ou qu'il me la donne, car les barons de ce pays sont sans générosité pour moi & je ne pourrais rester au milieu d'eux sans dispute. Il peut me gagner maintenant sans peine, & moi revenir à lui, le servir & l'honorer, ce que je n'ai pas voulu faire tant qu'Adémar ne m'avait pas abandonné[1] »

Ces avances n'eurent pas un succès immédiat. Nous savons en effet que Richard, après s'être emparé d'Hautefort, rendit le château à Constantin. Dans la suite cependant Bertran de Born fut plus heureux, & il resta définitivement le maître de ce fief qu'il tenait tant à laisser à ses enfants. Le biographe provençal nous a conté à sa manière comment la chose advint. Encore que nous ayons de bonnes raisons pour nous défier de lui, son récit a un tel charme que nous ne pouvons nous empêcher

[1] *Poésies polit.*, VIII, strophes 4 & 5.

de le reproduire, dût le lecteur faire comme nous, & n'y croire qu'à demi :

« Monseigneur Bertran fut amené avec tout son monde à la tente du roi Henri & celui-ci le reçut fort mal & lui dit : « Bertran, Bertran, vous avez dit que jamais encore vous n'aviez eu besoin de la moitié de votre sens; il me semble qu'aujourd'hui il vous le faudra bien tout entier. » — « Sire, dit Bertran, il est vrai que je l'ai dit & je n'ai dit que la vérité. » Et le roi lui dit : « Alors vous me faites l'effet de l'avoir complètement perdu maintenant. » — « Sire, dit Bertran, je l'ai perdu en effet » — « Et comment? » dit le roi. — « Sire, dit Bertran, le jour où le vaillant jeune roi, votre fils, est mort, j'ai perdu le sens, le savoir & la connaissance. » Le roi, en entendant Bertran lui parler en pleurant de son fils, sentit l'émotion lui étreindre le cœur, & le coup fut si fort qu'il se trouva mal. Quand il fut revenu de son évanouissement, il s'écria en pleurant : « Ah ! Bertran, Bertran, vous avez bien raison d'avoir perdu le sens à cause de mon fils, car il n'y avait pas d'homme au monde qu'il aimât plus que vous. Et moi, par amour pour lui, non seulement je vous fais grâce de la vie, mais je vous rends vos biens & votre château & j'y ajoute, avec mon amour & mes bonnes grâces, cinq cents marcs d'argent pour les dommages que vous avez éprouvés[1]. »

Tout se termina donc heureusement pour Ber-

[1] *Razo* de la pièce XI.

tran de Born. Une fois rentré à Hautefort, sûr de la protection d'Henri II & de Richard, il pouvait narguer les barons limousins auxquels il reprochait de l'avoir abandonné, & il se jura bien de ne plus jamais s'exposer avec eux à la colère de son suzerain. Il tint parole & sa fidélité à Richard ne se démentit plus. Cette aventure lui resta cependant sur le cœur, & c'est le roi d'Aragon qui fut victime de sa rancune.

Bertran de Born avait déjà malmené Alphonse II dans le *sirventés* qu'il avait composé en faveur du comte de Toulouse en 1181; mais ce n'était qu'une bravade sans conséquence. A partir du siége d'Hautefort, auquel le roi avait pris une part malencontreuse, il conçut contre lui une haine féroce, dont deux *sirventés* nous ont conservé l'expression. Le premier[1] date du printemps de l'année 1184. Ce retour de la belle saison, dont les troubadours prennent si souvent prétexte pour épancher leur cœur & en laisser sortir un chant d'amour, invite au contraire notre poète à décharger sa bile. Il accuse le roi d'Aragon de l'avoir lâchement trahi, & il n'est pas de honteuse action qu'il ne lui reproche, soit dans ce premier *sirventés*, soit dans le second[2]. La violence & la passion que Bertran de Born apporte dans ce réquisitoire, font songer aux *Châtiments* de Victor Hugo; mais l'irascible troubadour n'avait pas l'excuse de l'exil pour légitimer

[1] *Poésies polit.*, XI.
[2] *Ibid.*, XII.

ses invectives; en somme ses *sirventés* ne sont que des libelles dont la mémoire d'Alphonse II n'a pas eu beaucoup à souffrir aux yeux de l'impartiale histoire.

Ce roi d'Aragon, que Bertran de Born a si fort malmené, fut pourtant l'un des protecteurs les plus éclairés de la littérature provençale. Il la cultivait lui-même & nous avons conservé une de ses chansons. Bertran de Born cédait-il en partie à une jalousie de métier en l'attaquant si violemment? On le croirait presque, si l'on se rappelle qu'il dit quelque part :

« Les Aragonais mènent grand deuil, ainsi que les Catalans & ceux d'Urgel, car ils n'ont pas à leur tête un véritable chef, mais un seigneur flasque & sans énergie, qui aime à se louer dans ses chansons & qui préfère l'argent à l'honneur[1]. »

S'il en est ainsi, il faut avouer que sur le même terrain, Alphonse II s'est montré plus généreux que son implacable adversaire. Un commentateur nous apprend qu'il faisait le plus grand cas des poésies de Bertran de Born & qu'il formulait son opinion sous cette forme originale : « *Sirventés* de Bertran de Born & chansons de Giraud de Borneil, ce sont maris & femmes[2]. »

[1] *Poésies polit.*, XV, 41-48.

[2] Voyez p. LI, la seconde biographie provençale de Bertran de Born.

IV.

Comme on le voit, même de son temps, Bertran de Born n'était guère connu que comme auteur de *sirventés*. Nous avons cependant rappelé plus haut qu'il avait composé deux chansons en l'honneur de la fille d'Henri II. A cela ne se borne pas le tribut qu'il a payé à la galanterie de son époque. Avant d'aller à la cour d'Angleterre, il avait célébré les trois sœurs de Turenne, & l'une d'elles, Maheut ou Mathilde, l'avait accepté pour chevalier. Il ne nous laisse pas ignorer ses perfections :

« Elle est fraîche & fine, gracieuse, gaie & enjouée, blanche par le corps comme fleur d'épine ; chevelure blonde, teint coloré, coude potelé & poitrine ferme, épaules douces comme le duvet[1]. »

Avec cela elle ne se laisse pas tourner la tête par les puissants seigneurs qui la courtisent : elle dédaigne Poitiers & Toulouse & la Bretagne & Saragosse, & le poète ne peut qu'être fier de la préférence dont il a été l'objet.

Comme nous l'avons indiqué, la passion de Bertran de Born pour la fille d'Henri II fut essentiellement passagère & dura sans doute ce que dura le séjour du poète à la cour. Maheut l'ignora vraisemblablement. Ce qui excita au contraire sa jalousie,

[1] *Poésies amoureuses*, I.

ce fut l'arrivée en Limousin de Guicharde de Beaujeu, jeune épouse du vicomte de Comborn, dont on disait le plus grand bien & à qui Bertran de Born s'empressa d'adresser quelques couplets de bienvenue[1]. Maheut se fâcha, & pour se disculper le poète composa une de ses chansons les plus originales :

« Je viens protester, madame, car je ne suis pas coupable, contre les propos que les mauvaises langues vous ont tenus sur mon compte.....

« Quand je jetterai mon épervier, je consens à voir les faucons me le tuer au premier vol & le plumer sous mes yeux, si je n'aime pas mieux penser à vous que d'obtenir d'une autre les dernières faveurs de l'amour.

. . . . . .

« Quand je serai assis à une table de jeu, je consens à n'y jamais gagner un denier & à avoir tous les plus mauvais coups de dés, si jamais je songe à faire la cour à une autre qu'à vous.

. . . . . .

« Que ma dame me laisse pour un autre chevalier, qu'il m'arrive tout ce qu'on peut souhaiter de plus fâcheux, que le vent vienne à me manquer quand je serai en pleine mer, qu'en la cour du roi me battent les portiers, & qu'en un jour de bataille je sois le premier à prendre la fuite, s'il ne vous a pas menti celui qui vous a mal parlé de moi[2]..... »

[1] Deux de ces couplets ont été conservés dans la *raẓo* de la poésie amoureuse, n° 2.

[2] *Poésies amoureuses,* II.

Il y a dans cette pièce telle strophe que nous négligeons & qui montre bien que les troubadours du douzième siècle ne concevaient pas l'amour d'une façon aussi platonique qu'on l'a dit quelquefois. Reste à savoir si les actes répondaient toujours aux paroles, & si les dames qu'ils célébraient dans leurs chansons partageaient toujours leur manière de voir. Dans le cas présent, je n'aurai garde de me prononcer. Je crois cependant qu'il est à propos de se rappeler que toutes les paroles de Bertran de Born ne doivent pas être prises au pied de la lettre.

Maheut ne se laissa pas toucher par cette originale protestation. Le poète eut alors recours à une ingénieuse flatterie :

« Dame, puisque vous ne vous souciez plus de moi & que vous m'avez congédié sans que je l'aie mérité..., je ne veux plus avoir de maîtresse, si je n'en trouve une qui vaille celle que j'ai perdue.

« Mais pour en trouver une qui la vaille, qui soit aussi belle & aussi noble, qui ait son riche corps joyeux, son beau maintien, sa gaieté, son mérite éclatant, il faudra que j'aille partout, empruntant à chaque dame ce qu'elle a de mieux pour me faire une maîtresse idéale : alors je pourrai croire que vous m'êtes rendue[1]..... »

Malgré tout, la belle Maheut continuait à tenir rigueur à Bertran de Born. De dépit il alla porter ses hommages aux pieds de Guicharde de Beaujeu,

[1] *Poésies amoureuses,* III.

qui ne paraît pas l'avoir encouragé; puis il s'adressa à Tibour de Montausier, belle châtelaine de Saintonge, qui réussit enfin à le réconcilier avec sa première maîtresse.

Toutes ces galanteries ne semblent pas avoir tenu une grande place dans l'existence de Bertran de Born. Ses chansons n'ont pas l'accent de sincérité de celles d'un Bernard de Ventadour ou d'un Giraud de Borneil. On sent que ce n'est pas là la poésie qui convient à son tempérament. D'ailleurs même dans ses chansons, il oublie vite le sujet qui paraît d'abord l'inspirer pour se laisser aller à la satire. C'est encore dans le *sirventés* politique qu'il se sent le plus à l'aise, & c'est là que nous allons le retrouver.

V.

Comme nous l'avons dit, Bertran de Born s'était rallié définitivement à Richard Cœur-de-Lion, après avoir éprouvé par lui-même combien il pouvait être dangereux de le combattre. A partir de 1183, il ne connaît plus ses anciens alliés, auxquels il reproche d'ailleurs amèrement de l'avoir abandonné; il se garde bien de se compromettre avec eux dans une nouvelle aventure. Pourtant on dirait que cette fidélité au suzerain lui pèse quelque peu. Trop avisé pour y manquer lui-même, il voudrait bien que quelque puissant baron de son voisinage, fût assez brave & assez imprudent pour tailler des

croupières au comte de Poitiers. Il ne néglige rien pour arriver à se procurer l'agréable spectacle d'une guerre où il n'aurait rien à perdre. Il encourage le despotisme de Richard, en lui rappelant les fatigues de toute sorte qu'il a endurées pour ramener ses vassaux à l'obéissance[1], & en même temps il raille ceux-ci de leur peu de courage :

« Certes ni Bellai de Montreuil, ni Guilhem de Montmoreau n'eurent le cœur aussi prompt que l'ont nos barons chaque année, au commencement de l'été; mais pour peu que le ciel se couvre & que le froid vienne à se faire sentir, leur hardiesse se change en couardise.

« Le seigneur de Mirandol, qui est maître de Creysse & de Martel, je crois bien qu'il ne se révoltera pas de cette année; il attend de voir ce que feront les Français qui s'en vont menaçant; mais ils n'aiment pas assez la fanfaronnade pour ne pas attendre le printemps prochain, puisque maintenant nous avons la pluie & l'hiver[2]. »

Voyant qu'il n'arrive pas malgré tout à provoquer une révolte, Bertran de Born cherche alors à lancer Richard dans une guerre contre son père en lui conseillant de réclamer ce titre de roi d'Angleterre qu'Henri II avait accordé autrefois à son fils aîné :

« Puisque le comte le veut & que c'est son droit, qu'il réclame tout de suite la terre de Saint-Edmond,

[1] *Poésiés polit.*, XIV.
[2] *Ibid.*, XV, 17-32.

jusqu'à ce qu'on lui ait posé le chrême sur le front[1]. »

A défaut d'une guerre entre le père & le fils, ou d'une révolte en Limousin, Bertran de Born eut du moins le plaisir de voir la guerre éclater entre Henri II & Philippe-Auguste. Mais à peine les hostilités étaient-elles commencées, que l'intervention des légats du Saint-Siége amena les deux princes à conclure une trêve de deux ans (22 juin 1187). Aussitôt le poète s'indigne & lance un véhément appel aux armes :

« Puisque les barons sont mécontents & irrités de cette paix qu'ont faite les deux rois, je ferai une chanson telle que quand on l'aura entendu chanter il tardera à chacun de guerroyer. Il n'est pas bien pour un roi déshérité & qui perd ses droits, de vivre en paix tant qu'il n'a pas obtenu satisfaction.

« Pour l'un comme pour l'autre on tient que c'est lâcheté d'avoir fait cette paix qui les déshonore tous deux. Cinq duchés doit avoir la couronne française, & si on les compte, il lui en manque trois. De Gisors elle perd la rente & la jouissance; le Quercy reste ici dans la désolation, ainsi que la Bretagne & la terre d'Angoumois[2]. »

C'est surtout au roi Philippe-Auguste que le poète en veut. Il lui a proposé plus d'une fois de prendre pour modèle son illustre prédécesseur Charlemagne; mais Philippe ne semble pas s'en soucier :

[1] *Poésies polit.*, XIV, 46-48.
[2] *Ibid.*, XVI, 1-14.

c'est un moine & non pas un roi. Richard, au contraire, ne respire que les combats, & Bertran de Born n'a pas à se plaindre de lui. Aussi est-ce une explosion de joie de la part du poète quand enfin la trêve est rompue par ce dernier :

« Je ne puis m'empêcher de lancer une chanson puisque *Oui-&-Non*[1] a allumé le feu & versé le sang. Une grande guerre rend généreux un seigneur avare : aussi me plaît-il de voir la pompe guerrière des deux rois; j'aime qu'ils aient besoin de pieux, de cordes & de pommeaux d'épée, qu'on plante des tentes pour coucher en rase campagne, qu'on se rencontre par milliers & par cents, pour qu'après nous on chante nos exploits[2]... »

Il n'est pas probable, malgré ces accents belliqueux, que Bertran de Born ait pris part de sa personne aux combats dont la perspective lui causait tant d'enthousiasme. Si l'on trouve dans ces *sirventés* l'écho des coups que se portent les deux adversaires, soit en Berry, soit en Normandie, bien des inexactitudes de détail nous autorisent à penser qu'il n'était pas au premier rang des combattants. Il a d'ailleurs une façon tout à fait pratique d'envisager la guerre & ses avantages :

« Ne croyez pas que j'aie l'humeur belliqueuse, dit-il, si je souhaite toujours de voir les puissants en venir aux mains : c'est grâce à cela que les vassaux & les châtelains peuvent avoir du bon temps, car

[1] Sobriquet que le poète donne à Richard.
[2] *Poésies polit.*, XIX, 1-3.

bien plus larges, plus généreux, plus accueillants, je vous le jure, sont les puissants quand ils ont la guerre que quand ils ont la paix[1]. »

L'Église ne voyait pas du même œil ces guerres continuelles entre les princes chrétiens. L'état de la Terre-Sainte la préoccupait justement, & elle faisait tous ses efforts pour organiser une troisième croisade. L'armée du roi de Jérusalem avait été complètement défaite sur les bords du lac de Tibériade (4 juillet 1187), & la ville sainte avait dû ouvrir ses portes à Saladin. A cette désastreuse nouvelle un grand nombre de chevaliers avaient pris la croix; Richard Cœur-de-Lion avait lui-même donné l'exemple, & Philippe-Auguste n'avait pas tardé à le suivre. Dans un moment d'enthousiasme, oubliant les mesquines considérations qui l'avaient plus d'une fois inspiré, Bertran de Born entonna un *sirventés* en l'honneur de la croisade :

« C'est Notre-Seigneur qui vient semondre lui-même les hardis, les vaillants, les renommés. Jusqu'ici la guerre & les combats ne l'avait pas abattu; mais il vient de recevoir un coup qui l'endommage fort : la vraie croix est prise, le roi est prisonnier, le Saint-Sépulcre demande du secours...

« Celui qui est comte & duc & qui sera roi s'est mis en avant : sa gloire en est doublée, car il veut avoir le prix à la fois sur les chrétiens & sur les non-baptisés...

[1] *Poésies polit.*, XIII, 22-28.

« Je vois bien aussi que le roi Philippe veut être digne de son titre de roi, puisqu'on dit qu'il s'est croisé, & qu'à l'entendre, Charlemagne n'eut jamais autant de gloire qu'il désire en acquérir[1]. »

Ce ne fut cependant ni un roi, ni un duc, ni un comte qui se porta le premier au secours de la Terre-Sainte, mais le fils du marquis de Montferrat, Conrad, qui arriva à Tyr juste à temps pour y organiser la résistance contre Saladin, & pour obliger le sultan victorieux jusque-là à lever le siége de cette ville. Bertran de Born a célébré ce glorieux fait d'armes avec des accents sincères, en opposant l'énergie & la vaillance de Conrad à l'indolence des princes qui s'étaient croisés & qui retardaient de jour en jour leur départ : deux *sirventés* sont consacrés à ce sujet, & l'on peut y relever certains traits qui jettent un jour bien curieux sur le caractère de notre poète. Un illustre littérateur a dit : « C'est surtout en France que les troubadours chantaient la guerre sainte, mais très peu allèrent en partager les périls. » Cette malicieuse remarque de Villemain me revient à l'esprit quand j'entends Bertran de Born s'écrier :

« Maintenant sais-je bien qui a la plus grande gloire de tous ceux qui se sont levés matin : c'est monseigneur Conrad, sans aucun doute, qui se défend là-bas, à Tyr, de Saladin & de sa gent maudite. Que Dieu le secoure, puisque tout autre

[1] *Poésies polit.*, XX.

secours lui manque; seul il aura la gloire, puisque seul il est à la peine. »

Le poète sent lui-même qu'il a besoin d'excuse pour ne s'être pas encore mis en route pour la Terre-Sainte, & il continue :

« Seigneur Conrad, à Jésus je vous recommande. Je voudrais être là-bas, à Tyr, je vous le jure; mais j'ai dû y renoncer, tellement les comtes, les ducs, les princes & les rois mettaient de retard à s'embarquer. Et puis j'ai vu ma dame, belle & blonde, & mon cœur a faibli; autrement je serais là-bas depuis au moins un an. »

Il y a certes beaucoup de grâce dans cette strophe, surtout si on la lit dans l'original; mais que vraiment nous voilà donc loin des sentiments que l'on s'attendrait à trouver chez un chevalier du douzième siècle qui doit terminer sa vie dans un cloître ! Il ajoute un peu plus loin, s'adressant à son écuyer :

« Beau Papiol, vers Savoie prends ton chemin & vers Brindisi, & joue des éperons; passe la mer, car c'est à monseigneur Conrad que je te t'envoie.

« Quand tu seras là-bas, pas de retard : tu lui diras que si maintenant je ne l'aide pas de mon épée, je l'aiderai bientôt, si les rois ne me trompent point. »

Et malgré la réserve perfide que contient déjà ce dernier membre de phrase, le poète a bien soin de se ménager toute grande une autre porte de sortie :

« Mais il est bien vrai que je sers une dame telle

que si elle désapprouve mon départ, je crains bien de ne pas y aller[1]. »

Il n'est pas besoin de dire que cette dame si jalouse n'est qu'une invention du poète. Nous savons bien qu'il ne partira pas pour la Terre-Sainte, & que cette galante défaite cache l'intention bien arrêtée de ne pas s'éloigner d'Hautefort. Il avait sans doute de bonnes raisons pour cela : nous l'avons déjà dit, ses ressources étaient fort limitées, & il ne pouvait aller bien loin à ses propres frais. Tout le monde n'a pas la grandeur d'âme dont faisait preuve cinquante ans plus tard le sire de Joinville, qui nous dit avec une juste fierté :

« Et sachiez que au jour que je parti de nostre païs pour aller en la Terre-Sainte, je ne tenoie pas mil livrees de terre, car ma mère vivoit encore; & si y alai, moy disiesme de chevaliers & moy tiers de bannières. »

Bertran de Born resta donc en Limousin pendant la troisième croisade. On sait du reste que cette expédition, à laquelle prirent part un empereur & deux rois, ne réussit pas à rendre Jérusalem aux chrétiens. Philippe-Auguste, bien vite brouillé avec Richard, se hâta de rentrer en France, estimant avec raison qu'il y avait plus à gagner pour lui dans son royaume qu'en Palestine. Après de brillants faits d'armes, complètement stériles d'ailleurs, Richard dut à son tour revenir en Europe. Jeté par

[1] *Poésies polit.*, XXII.

la tempête sur les côtes d'Illyrie, arrêté par le duc d'Autriche & vendu à l'empereur Henri VI, il subit une longue captivité & n'aborda en Angleterre qu'au mois de mars de l'année 1194.

La captivité de Richard excita en sa faveur la sympathie générale, tandis que la conduite de l'empereur à son égard soulevait la réprobation. Bertran de Born est bien l'interprète de la conscience publique quand il dit :

« Certes l'empereur Frédéric n'aurait pas fait le honteux commerce que fait son fils Henri en s'emparant des pèlerins qui n'ont que leur bourdon ; aussi perd-il la Pouille & la Romagne[1]. »

Richard, une fois libre, n'allait pas tarder à venir en Aquitaine. Deux poésies de Bertran de Born sont consacrées à célébrer son prochain retour. Le caractère du poète n'a pas changé : ce qui le ravit dans la délivrance du roi Richard, c'est qu'il espère le retour de cette existence brillante & agitée qu'on menait avant la croisade. Les barons aquitains qui n'ont pas accompagné leur suzerain en Palestine ont profité de sa longue absence pour ourdir des intrigues contre lui ; il est temps que leur perfidie soit châtiée ; il va falloir en venir aux coups d'épée, & les rois seront bien obligés de vider leurs coffres :

« Voici venir la plaisante saison où aborderont nos navires, où viendra le roi Richard, gaillard & preux, tel que jamais il ne fut encore. C'est main-

[1] *Poésies polit.*, XXIV.

tenant que nous allons voir dépenser or & argent; les pierriers nouvellement construits vont partir à l'envi, les murs s'effondrer, les tours s'abaisser & s'écrouler, les ennemis goûter de la prison & des chaînes.

« J'aime la presse des boucliers aux teintes bleues ou vermeilles, les enseignes & les gonfanons aux couleurs variées, les tentes & les riches pavillons tendus dans la plaine, les lances qui se brisent, les boucliers qui se trouent, les heaumes étincelants qui se fendent, les coups que l'on donne & que l'on reçoit[1]. »

Jamais Bertran de Born n'a donné à son amour pour la guerre une expression plus énergique & plus brillante. C'est d'ailleurs le chant du cygne. Son biographe provençal nous dit qu'après avoir longuement vécu dans le siècle il se fit moine dans l'ordre de Cîteaux. Le couvent où il voulut passer ses derniers jours est cette abbaye de Dalon, voisine de son manoir d'Hautefort, à laquelle sa famille & lui-même avaient fait de nombreuses donations. Le cartulaire de l'abbaye contient une donation d'Archambaud, vicomte de Comborn, faite au château de Treignac le 8 janvier 1197, & à laquelle assista comme témoin *Bertran de Born, moine de Dalon*[2]. Depuis 1194 il ne semble pas qu'il ait

[1] *Poésies politiques,* XXV. Nous ne parlons pas ici de la célèbre pièce que l'on trouvera dans les *Poésies diverses,* II, car nous ne la croyons pas de Bertran de Born, mais d'un troubadour postérieur qui s'est inspiré de lui.

[2] *Cartulaire,* f° 37.

composé d'autre poésie, ou du moins aucune de celles que nous possédons ne semble appartenir à cette période. Nous en avons de postérieures; mais ou leur attribution à Bertran de Born n'est pas fondée, ou elles sont de Bertran de Born le fils, dont nous possédons au moins un *sirventés* authentique relatif aux événements politiques de l'année 1202.

De 1197 à 1202 nous trouvons Bertran de Born mentionné dans différents actes du cartulaire de Dalon. En 1215, Bernard Itier, bibliothécaire du monastère de Saint-Martial de Limoges, inscrit dans sa chronique cette sèche mention :

« Octava candela in sepulcro ponitur pro Bertrando de Born : cera tres solidos empta est. »

Cette huitième chandelle placée devant l'autel du sépulcre de Saint-Martial à l'intention de Bertran de Born indique bien que le poète, devenu moine de Dalon, était mort à cette date, sans doute depuis peu de temps, mais ne nous permet malheureusement pas de préciser davantage.

VI.

En terminant cette rapide esquisse de la vie de Bertran de Born, nous voudrions pouvoir saisir exactement les traits saillants de cette curieuse figure historique. Comme nous l'avons dit, on a été porté de tout temps à en exagérer les proportions. Dante s'est représenté le poète comme le mauvais

génie du fils d'Henri II, & lui a fait payer chèrement l'honneur de le nommer. De nos jours, on est tombé dans un excès d'un autre genre. « Cet homme extraordinaire, dit Augustin Thierry, semble avoir eu la conviction profonde que sa patrie, voisine des États des rois de France & d'Angleterre, & placée, selon l'expression du temps, comme l'enclume entre deux marteaux, ne pouvait échapper aux coups qui la menaçaient perpétuellement d'une part ou de l'autre, que par le trouble & la guerre entre ses ennemis. Telle en effet paraît avoir été la pensée qui présida, durant toute la vie de Bertran, à ses actions & à sa conduite. » Une fois dans cette voie, certains historiens sont allés encore plus loin : l'un a supposé que Bertran de Born voulait renouveler l'ancienne race des ducs d'Aquitaine; l'autre en a fait une sorte d'apôtre du patriotisme français & a vu en lui un précurseur de Duguesclin & de Jeanne d'Arc.

Le lecteur n'a sans doute rien aperçu de tout cela dans l'esquisse qui précède; il pourra parcourir l'édition qui fait suite à cette introduction sans y rien remarquer de semblable. La première fois que nous voyons Bertran de Born lutter avec Richard Cœur-de-Lion, c'est pour une question absolument personnelle : c'est parce qu'il a chassé de son château d'Hautefort son frère Constantin & que Richard soutient la cause de l'expulsé. Lorsqu'un peu plus tard il organise une ligue contre le même Richard, désire-t-il vraiment arracher l'Aquitaine

aux princes anglais? Tant s'en faut, puisqu'il ne songe qu'à remplacer le comte de Poitiers par son frère aîné, le jeune roi Henri, ou même par un autre fils d'Henri II, Geoffroi, duc de Bretagne. Il lui arrive, il est vrai, d'évoquer la grande figure de Charlemagne & de la proposer comme modèle au roi de France Philippe-Auguste; il rappelle même à ce prince que la couronne française doit avoir cinq duchés & qu'à l'heure qu'il est il lui en manque trois. Est-ce la fibre nationale que l'on entend vibrer en lui? On peut se le demander un instant; mais pour peu que l'on continue à prêter une oreille attentive, on s'aperçoit bien vite que ce n'est là qu'une note fugitive, sans portée, & non un motif de prédilection. Une seule chose domine dans sa poésie, c'est l'amour de la guerre pour elle-même, soit à cause des émotions qu'elle donne, soit aussi, il faut bien le dire, à cause des profits qu'elle rapporte. On l'a appelé le Tyrtée du moyen âge : la comparaison est juste, si l'on ne voit dans Tyrtée que le poète énergique & guerrier qui cherche à communiquer aux autres l'ardeur qui l'anime, & si l'on ne fait pas de ce nom comme un symbole du patriotisme.

Bertran de Born est, en somme, une sorte de *condottiere* poétique, & il a lui-même parfaitement conscience de son rôle : il sait que ses *sirventés* valent des hommes d'armes, & on le sait aussi fort loin autour de lui, puisqu'on vient lui en demander. Il n'est pas avare pour qui le sollicite ou l'in-

téresse, & sa verve est intarissable. Selon la passion ou l'inspiration du moment, il chante pour le comte de Toulouse, pour le jeune roi Henri, pour le Saint-Sépulcre ou pour le roi Richard ; il raille les barons limousins, harcèle Philippe-Auguste & insulte Alphonse II. Il ne faut pas lui demander davantage ni chercher dans ses poésies une arrière-pensée politique qu'il n'y a certainement pas mise. Il faut les lire comme il les a sans doute plus d'une fois écrites, en dilettante.

ANCIENNES BIOGRAPHIES

DE BERTRAN DE BORN

PREMIÈRE BIOGRAPHIE.

Bertrans de Born si fo us castellas de l'evescat de Peiregors, senher d'un castel que avia nom Autafortz. Totztemps ac guerra ab totz los sieus vezis : ab lo comte de Peiregors e ab lo vescomte de Lemoges e ab son fraire Constanti e ab Richart tan quan fo coms de Peitieus. Bos cavaliers fo e bos guerriers e bos domnejaire e bos trobaire e savis e ben parlans, e saup tractar mals e bes, e era senher totas vetz quan se volia del rei Enric d'Englaterra e del filh de lui; mas totztemps volia qu'il aguesson guerra ensems, lo paire el filhz, elh fraire l'us ab l'autre. E totztemps volc quel reis de Fransa el reis d'Englaterra aguesson guerra ensems, et s'il avion patz ni treva, adès se penava e se percassava ab sos sirventés de desfar la patz e de mostrar com chascus era desonratz en la patz, e si n'ac de grans bes e de grans mals.

SECONDE BIOGRAPHIE.

Bertrans de Born si fo de Lemozi, vescoms d'Autafort, que i avia prop de mil omes; e avia fraires e cujavals deseretar, si no fos lo reis d'Englaterra. Molt fo bos trobaire de sirventés e anc no fes chansos fors doas; el reis d'Arago donet per molhers las chansos

d'en Giraut de Bornelh a sos sirventés. E aquel que cantava per el avia nom Papiols. E era azautz om e cortés e clamava *Rassa* lo comte de Bretanha e lo rei d'Englaterra *Oc-e-No* [1] el rei jove son filz *Marinier,* e avia aital usatge qu'adès fazia mesclar guerra entrels baros. E fes mesclar lo paire el filh d'Englaterra tant entrol joves reis fo mortz d'un cairel en un castel de Bertran de Born [2]. E Bertrans de Born sis vanava qu'el cujava tan valer que ja no cujava que totz sos sens li agués mestier; e pois lo reis lo pres e quan l'ac pres, el li dis : « Bertrans, auraus encara mestier totz vostre sens? » E el respos qu'el avia tot son sen perdut quan lo reis joves morit. Adoncs si ploret lo reis de son filh e perdonet li el vestit elh det terras e onors. E visquet longamen el segle e pois rendet se a l'ordre de Sistel [3].

[1] Le biographe commet là une erreur manifeste. C'est Richard Cœur-de-Lion que Bertran de Born appelle *Oc-e-No.*

[2] Il est à peine besoin de faire remarquer que le jeune roi mourut à Martel, dans la vicomté de Turenne, de mort naturelle. L'auteur de la biographie a probablement confondu ce personnage avec Richard Cœur-de-Lion, qui mourut en effet d'un carreau d'arbalète reçu au siège de Châlus, en Limousin.

[3] L'abbaye de Dalon, où Bertran de Born finit ses jours, appartenait en effet à l'ordre de Cîteaux.

POÉSIES DE BERTRAN DE BORN

PREMIÈRE PARTIE

POÉSIES POLITIQUES

POÉSIES POLITIQUES DE BERTRAN DE BORN

I

Le comte de Toulouse a envoyé un messager à Bertran de Born pour lui demander un *sirventés;* une ligue puissante s'est formée contre lui & il lui faut une chanson guerrière pour relever le courage de ses soldats. Bertran de Born répond à la demande du comte. Ainsi que l'a dit M. Clédat, « l'intérêt principal de ce *sirventés* est de nous montrer quelle était l'autorité des troubadours au douzième siècle, & l'influence de leurs chants. » Il ne semble pas que la date de 1177, proposée par M. Clédat, soit complètement satisfaisante. C'est bien en 1177, en effet, que le comte de Toulouse dut faire face à la ligue formée contre lui par la comtesse Ermengarde de Narbonne, mais la guerre dura plusieurs années, & l'année 1181 rend mieux compte de quelques allusions de Bertran de Born. Les strophes 3-6 indiquent que les Aragonais se sont avancés jusque sous les murs de Toulouse & se préparent à en faire le siège : or en 1181, d'après l'*Histoire de Languedoc* [1], « Alphonse II s'avança dans le Toulousain à la tête de ses troupes, prit divers châteaux, vint camper sous les murs de Toulouse, sans que le comte Raimond osât se montrer, fit le dégât dans les environs & passa de là en Aquitaine. » Remarquons en outre que le *Bernardo* de la strophe 7 ne peut guère être que Bernard IV, comte de Comminge : or c'est en 1181 seulement que Bernard succéda à son père Dodon Cette date de 1181 est également celle que Milá y Fontanals semble assigner à notre *sirventés* [2].

[1] Édition Privat, tome VI, p. 94.
[2] *Los Trovadores en Espana* (Barcelona, 1861), p. 89.

Lo coms[1] m'a mandat e mogut
Per n'Arramon Luc d'Esparro[2]
Qu'eu fassa per lui tal chanso
On sian trenchat mil escut,
Elm e ausberc e alcoto
E perponh faussat e romput.

E er ops que sia atendut,
Pois comtar me fai sa razo,
E que ges no diga de no[3],
Depois que m'o a convengut,
Que blastimèran m'en Gasco,
Que de lor me tenc per tengut.

A Tolosa part Montagut[4]
Fermaral coms son gonfano,
Al prat comtal, jostal peiro[5];

[1] Raimon V, comte de Toulouse de 1148 à 1194.

[2] *Arramon* est la forme gasconne de *Ramon*. Ce messager du comte de Toulouse ne nous est pas connu d'ailleurs. Il était vraisemblablement originaire d'Esparron, canton d'Aurignac (Haute-Garonne).

[3] *Dire de non* est un idiotisme encore usité dans presque tout le midi de la France pour *dire non, refuser*.

[4] *Montaigut* est aujourd'hui une commune du canton de Grenade située à 22 kilomètres de Toulouse. Deux autres localités du même nom, mais dont l'orthographe administrative est *Montégut*, se trouvent dans le département (cantons de Revel & de Fousseret), mais à une plus grande distance de Toulouse (44 & 60 kilomètres). L'expression *Tolosa part Montagut* fait songer au *Paris emprès Pontoise* de Villon, mais il n'y faut voir aucune intention comique. Le besoin de la rime a seul amené *Montagut*. Un troubadour toulousain, Peire Vidal, dit d'une façon analogue : *Tolosa part Cabestanh*, ce qui est encore beaucoup moins précis, puisqu'on ne connaît pas d'autre *Cabestanh* que Cabestany, dans les Pyrénées-Orientales, ou Capestang, dans l'Hérault.

[5] Il y avait en effet à Toulouse un emplacement qu'on appelait le *Prat comtal*, qui est mentionné notamment par Guilhem Pélisso, dans sa chronique, sous le nom de *Pratum comitis*, mais on ignore où il se trouvait exactement. On a encore aujourd'hui, au contraire, la rue & la place du Peyrou, situées entre la Faculté de droit & Saint-Sernin. Ce passage de Bertran de Born n'a pas échappé à l'historien toulousain Guillaume Catel, qui le cite dans ses *Mémoires de l'histoire de Languedoc*, p. 233, d'après un chansonnier provençal qu'il possédait lui-même & qui est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

E quant aura son trap tendut,
Nos alotjarem deviro,
Si que tres noitz i jairem nut.

E seran i ab nos vengut
Las poestatz e li baro
E li plus onrat companho
Del mon e li plus mentaugut
Que per aver, que per somo,
Que per pretz i seran mogut.

E dessé que serem vengut,
Mesclar s'al torneis[1] pel chambo,
E Catala elh d'Arago
Tombaran soven e menut,
Que ja nols sostenran arso,
Tan grans colps i ferrem nos drut.

E no pot esser remasut
Contra cel no volen tronso
E que samit e cisclato
E sendat noi sian romput,
Cordas, tendas, bechas, paisso
E trap e pabalho tendut.

Lo reis qu'a Tarasco perdut[2]
El senher de Montarbezo[3],

[1] Futur disjoint pour *se mesclaral torneis.*

[2] Le roi d'Aragon Alfonse II, à qui le comte de Toulouse disputait la Provence. Bertran de Born, en disant que le roi d'Aragon a perdu Tarascon (c'est-à-dire la Provence) & en l'appelant plus bas *le roi vaincu,* veut simplement encourager les partisans du comte de Toulouse, en leur montrant comme déjà réalisée la défaite de leur principal ennemi.

[3] Montauberon, aujourd'hui ferme, autrefois couvent, aux portes de Montpellier. Le seigneur de Montauberon est donc Guilhem VIII, seigneur de Montpellier, qui était en effet, comme les seigneurs mentionnés à la suite, un allié du roi d'Aragon.

Rotgiers [1] el filhz Bernart Ato [2]
El coms dons Peire [3] lor ajut
El coms de Fois [4] ab Bernardo [5]
E'n Sansos [6] frairel rei vencut.

Delai pensen de garnizo
Que dessai lor er atendut.
Totztemps volh que li aut baro
Sian entre lor irascut.

[1] Roger II, vicomte de Béziers & de Carcassonne (1167-1104).
[2] Bernard-Aton VI, fils de Bernard-Aton V, vicomte de Nimes & d'Agde (1159-1214).
[3] Pierre de Lara, neveu & héritier de la vicomtesse Ermengarde de Narbonne.
[4] Roger-Bernard I (1149-1188).
[5] Bernard IV, comte de Comminge (1181-1226).
[6] Le comte Sanche, frère d'Alphonse II. Il se trouvait précisément à Montpellier avec le roi d'Aragon au mois de juin 1181. (*Hist. de Languedoc*, XIX, § 83.)

II

Cette pièce de Bertran de Born est précédée dans les manuscrits de l'explication suivante :

« Bertrans de Born, si com eu vos ai dit en las autras razos, si avia un fraire que avia nom Constantis de Born, e si era bos cavaliers d'armas, mas non era om que s'entremesés molt de valor ni d'onor, mas totas sazos volia mal a'n Bertran, e ben a totz cels qui volian mal a'n Bertran. E sil tolc una vetz lo castel d'Autafort, qu'era d'amdos comunalmen, e'n Bertrans sil recobret e sil casset de tot lo poder. Et aquel si s'en anet al vescomte de Lemoges, quel degués mantener contra son fraire : e el lo mantenc. El reis Richartz lo mantenc contra'n Bertran. En Richartz si guerrejava ab n'Aimar, lo vescomte de Lemoges, e'n Richartz e n'Aimars si guerrejavon ab en Bertran elh fondian la soa terra e lalh ardian. Bertrans si avia fait jurar lo vescomte de Lemozi el comte de Peiregorc, que avia nom Talairans, al qual Richartz avia tolta la ciutat de Peiregors e nolh en fazia negun dan, car el era flacs e nualhos. E'n Richartz si avia tolt Gordo a'n Guilhem de Gordo e avia promés de jurar ab lo vescomte e ab Bertran de Born e ab los altres baros de Peiregors e de Lemozi e de Caerci, los quals en Richartz deseretava, don Bertrans lo représ fort, e fetz de totas aquestas razos aquest sirventés. ».

M. Clédat est frappé des rapports qu'offre ce récit avec les événements de l'année 1176, tels que les chroniqueurs nous les font connaître. Il attribue le *sirventés* à cette année & le regarde comme la poésie la plus ancienne de Bertran de Born qui nous soit parvenue. Il nous est impossible de partager cette manière de voir. La campagne de 1176 fut dirigée contre les seigneurs de l'Angoumois & du Limousin ; le comte de Périgord n'y prit aucune part. Or les strophes 6 & 7 ne peuvent s'expliquer que dans le cas où le comte de Périgord aurait pris part à la guerre contre Richard Cœur-de-Lion & où celui-ci, à la tête de ses Poitevins, se serait emparé de Périgueux. C'est ce qui arriva en effet en 1182. Richard assiégea à deux reprises (avril & juin) la ville de Périgueux. Rien ne nous autorise à supposer que pareil évènement se soit produit en 1176, & par suite il n'y a pas de raison pour repousser la date de 1182 que Diez & M. Stimming attribuent à notre pièce.

UN sirventés cui motz no falh
Ai fait, qu'anc nom costet un alh [1],
Et ai aprés un' aital art
Que, s'ai fraire, germa, ni quart,
Part li l'ou e la mealha [2]
E s'el pois vol la mia part,
Eu l'en giet de comunalha.

Tot lo sen ai dintz lo seralh [3],
Sitot m'an donat gran trebalh
Entre [4] n'Ademar [5] e'n Richart [6] :
Lonctemps m'an tengut en regart,
Mas aras an tal trebalha
Que lor enfan, sil reis [7] nols part,
N'auran pro en la coralha.

Totjorn contendi em baralh
M'escrim em defen em tartalh,

[1] *Nom costet un alh, ne m'a pas coûté un ail*, c'est-à-dire *ne m'a rien coûté*. Cette façon d'augmenter la force de la négation en y joignant la mention d'une chose sans valeur est fréquente au moyen âge, en français comme en provençal. Raimbaud de Vaqueiras dit de même :

El coms non es d'un alh cregutz.

Nous disons encore familièrement : *je m'en soucie comme d'une guigne.*

[2] *L'ou e la mealha, l'œuf & la maille* (moitié d'un denier), c'est-à-dire *tout ce que j'ai, les vivres & l'argent.* Raynouard & M. Stimming ont eu tort de confondre *mealha* avec *meolha* (latin *medulla*), & de le traduire par *moelle* ou *jaune d'œuf.*

[3] Rapprochez cette pensée de l'anecdote racontée par l'auteur de la seconde biographie : *Bertrans de Born sis vanava qu'el cujava tan valer que ja no cujava que totz sos sens l'agues mestier.*

[4] *Entre n'Ademar e'n Richart*, idiotisme qui équivaut au nominatif *n'Ademars e'n Richartz* & qui est le sujet de *m'an donat.* Cet emploi du mot *entre* subsiste encore dans les patois méridionaux, surtout dans les proverbes :

Entre fiho e capelan saboun pas ounte anaran manja soun pan. (Mistral, *Tresor dou felibrige*, au mot *entre*).

Entre amour e fasti sap pas oun se met. (L. de Combettes-Labourelie, *Roman & patois*, Gaillac, 1878, p. 140).

[5] Adémar V, vicomte de Limoges (1145-1199).

[6] Richard Cœur-de-Lion.

[7] Henri II, roi d'Angleterre.

Em fon om ma terra e la m'art
Em fa de mos arbres eissart
  E mesclal gra en la palha[1]
E non ai ardit ni coart
  Enamic qu'ar no m'assalha.

Totjorn ressolli e retalh
Los baros els refon els calh,
Que cujava metre en eissart[2];
E sui be fols quar m'en regart,
  Qu'il son de pejor obralha
Que non es lo fers saint Leunart[3],
  Per qu'es fols qui s'en trebalha.

Guilhems de Gordo[4], fort batalh
Avetz mes a vostre sonalh,
E eu am vos, si Deus me gart!
Pero per fol e per musart
  Vos tenen de la fermalha
Li vescomte, e es lor tart
  Que siatz en lor frairalha.

Talairans[5] no trota ni salh
Ni nos mou de son arenalh

[1] *Mesclar lo gra en la palha*, expression proverbiale pour dire *mettre tout sens dessus dessous, ravager*.

[2] Le mot *eissart*, qui est au vers 18 avec le sens propre d'*abatis* d'arbres, est ici employé au figuré pour désigner le carnage d'une mêlée : *metre en eissart* signifie donc *pousser à la bataille, mettre aux prises*.

[3] Saint Léonard de Limousin était regardé au moyen âge comme le patron des prisonniers, celui qui pouvait briser leurs fers ; en comparant les barons au fer de saint Léonard, Bertran de Born veut dire qu'ils sont même au-dessous d'une chaîne brisée, c'est-à-dire sans valeur. Une image analogue se trouve dans la pièce VIII, strophe 6.

[4] Guillaume de Gourdon avait épousé Alice de Turenne, sœur de Maheut de Montagnac, la dame de Bertran de Born. Il ne vivait plus en 1195. Nous ne savons pas à quoi le troubadour fait allusion en disant à Guillaume de Gourdon qu'il a mis un fort battant à sa cloche.

[5] Hélie V, dit Talleyrand, comte de Périgord depuis 1166 environ jusque vers 1205.

Ni no geta lanza ni dart,
Anz viu a guisa de lombart[1].
Tant es farsitz de nualha
Que, quan la autra gens s'en part,
El s'estendilha e badalha.

A Peiregors, pres del muralh,
Tan quei posca om getar ab malh,
Venrai armatz sobre Baiart[2],
E sei trob Peitavi pifart,
Veiran de mon bran com talha,
Que sus el cap li farai bart[3]
De cervel mesclat ab malha[4].

Baro, Deus vos salv e vos gart
E vos ajut e vos valha
Eus do que digatz a'n Richart
So quel paus dis a la gralha[5].

[1] Les Lombards, c'est-à-dire les Italiens, étaient surtout connus en France comme marchands. C'est dans ce dernier sens que Bertran de Born emploie le mot, avec une intention méprisante qui se comprend bien dans sa bouche.

[2] Nom donné par Bertran de Born à son cheval. Il serait téméraire de voir là un souvenir du célèbre cheval des quatre fils Aymon.

[3] Ce mot ne paraît avoir été employé par aucun autre troubadour. Le *Donatz proensals* le traduit par *lutum de terra*, c'est-à-dire *boue*, & il figure avec le même sens dans le glossaire toulousain de Doujat. On comprend facilement que le poète applique ce terme à la cervelle qui jaillit d'un crâne fracassé.

[4] La maille dont est faite la coiffe ou capuchon du haubert, & non pas le maillet, comme traduit Raynouard.

[5] Allusion à la fable bien connue : *le Geai paré des plumes du Paon*, qui, sous ce titre : *De graculo & pavone*, occupe le nº 35 dans le recueil dit *Ysopus*, très répandu au moyen âge. M. Pio Rajna, professeur à l'École supérieure de Florence, a trouvé en 1874 une version en vers provençaux de cette même fable dans un manuscrit de la bibliothèque Magliabecchi. *Gralha* veut dire *corneille*, & non *geai*, comme le latin *graculus*; c'est également le corbeau, *lo corp*, que l'anonyme de M. Rajna met aux prises avec le paon. On peut considérer comme un commentaire de ce dernier vers ce que Bertran de Born dit ailleurs en parlant de Richard Cœur-de-Lion :

E demandem, tro que el dreit nos fassa,
Dels omenés quens a traitz d'entrels mas.

(III, 31-32).

III

Cette pièce est l'une des plus vigoureuses que Bertran de Born ait écrites pour exciter les barons aquitains à la révolte contre Richard Cœur-de-Lion, & en même temps l'une de celles dont les allusions historiques permettent le plus facilement de fixer la date. Voici l'explication dont les manuscrits la font précéder; nous la donnons plutôt à titre de curiosité qu'à cause des renseignements qu'elle nous fournit. Elle ne mérite pas, en effet, le nom de commentaire. Ce n'est qu'un pitoyable délayage des vers de Bertran de Born, *disjecti membra poetae.*

« Bertrans de Born, si com vos ai dit, en la sazon qu'el avia guerra ab lo comte Richart, el fetz si quel vescoms de Ventadorn el vescoms de Comborn el vescoms de Segur (so fo lo vescoms de Lemoges) el vescoms de Torena se jureron ab lo comte de Peiregorc e ab los borzés d'aquelas encontradas e ab lo senhor de Gordo e ab lo senhor de Monfort, e si se serreron essems per qu'il se defendesson dal comte Richart quels volia deseretar, per so quar il volion ben al rei jove, son fraire, ab cui el se guerrejava, al qual el avia toltas las rendas de las caretas, de las quals caretas lo reis joves prendia certa causa, si com lo paire li avia donat, e nol laissava neus albergar segur en tota la soa terra. E per aquest sagramen que tuit aquist avian fait de guerrejar en Richart, Bertrans de Born si fetz aquest sirventés per assegurar totas las gens d'aquela encontrada per lor sagramen que aquil avian fait contra 'n Richart, e reprenden lo jove rei quar el en guerra non era plus pros, remembran a lui com en Richartz li avia toltas las rendas de las caretas e com li avia fait levar un castel el miei loc de la terra quel paire li avia dada, e lauzan los senhors de Poi-Guillem e de Clarens e de Granhol e de Saint-Astier, qu'eran quatre gran baro de Peiregorc, e lauzan si mezeis e Torena e Engolmés. E dis que sil vescoms de Bearn e de Gavardan (so era en Gastos de Bearn), qu'era caps de tota Gasconha, e'n Vezias de Lomanha e'n Bernardos d'Armanhac el vescoms de Tartas venion sai ad els, que volion mal a'n Richart, assatz avia el que far. E sil senher de Malleo (so era en Raols de Malleo, lo paire d'en Savaric) el senher de Taunai el vescoms de Toartz, que tuit aquist lor ajudarion, si lor fossen de pres, per lo gran tort qu'en

Richartz lor fazia : e tuit aquist eron gran baro de Peitau. E de totas aquestas razos si fetz en Bertrans aquest sirventés. »

Quelques détails de cette longue explication montrent que l'auteur avait sous les yeux un texte un peu différent de celui que nous publions. Ces différences se retrouvent dans quelques manuscrits, où on lit, au vers 12 :

E Torena e Engolmes major;

au vers 20 :

E Armanhacs e Tartas e Marsas;

enfin au vers 26 : *fossen près,* au lieu de *fos en pès.*

Ces variantes n'ont d'ailleurs aucune importance en ce qui concerne la date de ce *sirventés.* Ainsi que nous l'avons dit dans l'étude sur Bertran de Born, cette poésie fut comme le manifeste de la ligue qui se forma contre Richard au commencement de l'année 1183, à la suite de la mésintelligence qui venait d'éclater entre ce prince & son frère aîné le jeune roi. M. Clédat croit la pièce antérieure à la mort du comte d'Angoulême Vulgrin (juin 1181); mais cette conclusion, qui reposait surtout sur l'obscurité des derniers vers tels que les avaient publiés Raynouard, ne peut être maintenue en présence du texte très satisfaisant que donne M. Stimming & que nous reproduisons.

Pois Ventadorns[1] e Comborns[2] ab Segur[3]
E Torena[4] e Monfortz[5] ab Gordo[6]
An fait acort ab Peiregorc[7] e jur
E li borzés se claven de viro,
M'es bel qu'eu chant e qu'eu m'en entremeta
D'un sirventés per lor assegurar,

[1] Ventadour, aujourd'hui simple hameau de la commune de Moustier-Ventadour (Corrèze), au moyen âge chef-lieu d'une importante vicomté du Limousin. Le vicomte de Ventadour était alors Èble V.

[2] Comborn, aujourd'hui château en ruines, commune d'Orgnac (Corrèze); au moyen âge, chef-lieu d'une vicomté. Le vicomte de Comborn était alors Archambaud V.

[3] Ségur (Corrèze) était dès le dixième siècle un château important de la vicomté de Limoges, qui devint plus tard le centre de l'administration de ce fief. Aussi par *Segur* faut-il entendre le vicomte de Limoges, Adémar V.

[4] Le vicomte de Turenne était Raymond II, né en 1143, mort en 1191.

[5] Le seigneur de Montfort est probablement Bernard de Cazenac, qui épousa Alice de Turenne en secondes noces & qui vivait encore en 1215.

[6] Guillaume de Gourdon, mentionné dans la pièce précédente, v. 36.

[7] Hélie V, comte de Périgord, mentionné également dans la pièce précédente sous le nom de *Talairan.*

Qu'eu no volh ges sia mia Toleta[1]
Per qu'eu segurs non i ausès estar.

A! Poi-Guilhem[2] e Clarenz[3] e Granhol[4]
E Saint-Astier[5], mout avetz grant onor,
E eu mezeis, qui conoisser lam vol,
E a sobrier Engolesmes[6] major
D'en Charetier[7] que guerpis la chareta;
Non a deniers ni no'n pren ses paor,
Per qu'ab onor pretz mais paucha terreta
Qu'un grant empier tener a desonor.

Sil rics vescoms que es chaps dels Gascos,
A cui apen Bearns e Gavardas[8],
E'n Vezias[9] o vol e'n Bernardos[10]
El senher d'Acs[11] e cel cui es Marsas[12],
D'aquela part aura prol coms que fassa;
E eissamen, aissi com el es pros,
Ab sa grant ost que atrai e amassa
Passe s'en sai e ajoste s'ab nos.

[1] Il est clair que Tolède n'est là que pour le besoin de la rime.

[2] Puy-Guilhem, canton de Sigoulès (Dordogne), était, comme les trois autres localités mentionnées à la suite, une importante seigneurie du Périgord.

[3] Clérans, commune de Causse-de-Clérans, canton de Lalinde (Dordogne).

[4] Grignol, canton de Saint-Astier (Dordogne).

[5] Saint-Astier, chef-lieu de canton (Dordogne).

[6] Sur les comtes d'Angoulême, voyez plus loin la note du v. 43.

[7] C'est le jeune roi Henri, à qui Bertran de Born donne le sobriquet de *seigneur charretier;* l'auteur de la *raẓo* nous en a expliqué la cause.

[8] Gaston VI, vicomte de Béarn (1173-1215). Le Gavardan est un petit pays qui avait pour centre Gavaret (Landes). En 1134, Pierre, vicomte de Gavaret, avait hérité du Béarn, & à l'époque de Bertran de Born Gaston VI réunissait sur sa tête les deux vicomtés.

[9] Vézian II, vicomte de Lomagne (1173-1221). Ce nom de Vézian (en latin *Vidianus*), est essentiellement méridional; c'est à tort qu'on le confond souvent avec Vivien, qui a une origine différente (latin *Bibianus*).

[10] Bernard IV, comte d'Armagnac (1160-1190).

[11] *Acs* est, comme on sait, le vrai nom de la ville de Dax (Landes). Richard Cœur-de-Lion avait dirigé une campagne contre Pierre, vicomte de Dax, en 1177 & 1178.

[12] Le Marsan, pays de Gascogne, qui a eu pendant quelque temps des vicomtes particuliers. A l'époque de notre *sirventés,* il appartenait à Centule, comte de Bigorre, qui, en 1177 & 1178, avait été, comme le vicomte de Dax, en guerre avec Richard.

Si Talhaborcs e Ponz[1] e Lezinhas[2],
E Malleos[3] e Taunais[4] fos en pès
E a Sivrai[5] fos vescoms vius e sas,
Ja no creirai que no nos ajudès.
Cel de Toartz[6], pois lo coms lo menassa,
Tenga s'ab nos e no sia ges vas;
E demandem, tro que el[7] dreit nos fassa,
Dels omenés quens a traitz d'entrels mas[8].

Entre Peiteus[9] e la Isla-Bochart[10]
E Mirabel[11] e Laudun[12] e Chino[13],
A Clarasvals[14] an bastit ses regart
Un bel chaslar e mes en pla chambo.
Mas no volh ges lo sapcha ni lo veja
Lo joves reis[15], que nolh sabria bo;
Mas paor ai, pois que tan fort blancheja
Que lo veira be de Matafelo[16].

[1] Taillebourg & Pons (Charente-Inférieure) appartenaient à Jaufré de Rancon; Richard s'en était emparé en 1179.

[2] Lusignan (Vienne), berceau d'une illustre famille, appartenait alors à Jaufré de Lusignan.

[3] Comme nous le dit l'auteur de la *raço*, le sire de Mauléon (aujourd'hui Châtillon-sur-Sèvre, département des Deux-Sèvres) était alors Raoul, père du célèbre Savari de Mauléon.

[4] Tonnay-Charente (Charente-Inférieure), dont le seigneur s'appelait Jaufré.

[5] Civray (Vienne).

[6] Thouars (Deux-Sèvres). Le vicomte était alors Aimeri VII.

[7] Lui, c'est-à-dire Richard.

[8] Ces deux vers sont une sorte de commentaire de la fin de la pièce précédente.

[9] Poitiers.

[10] L'Ile-Bouchard (Indre-&-Loire).

[11] Mirebeau (Vienne).

[12] Loudun (Vienne).

[13] Chinon (Indre-&-Loire).

[14] Clairvaux, commune de Scorbé-Clairvaux (Vienne). La construction de la forteresse de Clairvaux fut en effet un des griefs invoqués par Henri le Jeune contre son frère Richard, à la fin de l'année 1182.

[15] Henri le Jeune, fils d'Henri II.

[16] Aujourd'hui Mateflon, commune de Seiches (Maine-&-Loire). Le nom est significatif & indique bien une forteresse.

Del rei Felip[1] sabrem be si paireja[2]
O si segra los usatges Charlo[3]
D'en Talhafer[5], que per senhor l'autreja
D'Engolesme, e el l'en a fait do;
E non es dreit de rei que re autreja,
Pois a dit d'oc, que mais diga de no.

[1] Philippe-Auguste avait succédé à son père Louis VII le 18 septembre 1180.
[2] *Pairejar*, imiter son père, est une expression propre à Bertran de Born.
[3] Charlemagne.
[4] Vulgrin, fils aîné du comte Guillaume IV d'Angoulême, mourut à la fin de juin 1181. Il ne laissait qu'une fille, Mathilde, à laquelle les frères puînés de Vulgrin, à savoir Hélie, Guillaume & Adémar, disputèrent l'héritage paternel. Richard ayant pris fait & cause pour Mathilde, ses oncles furent amenés tout naturellement à s'adresser à Philippe-Auguste. C'est Hélie ou Guillaume que Bertran de Born désigne sous le nom de Taillefer, que portaient tous les comtes d'Angoulême à cette époque ; le poète nous apprend qu'il avait fait hommage du comté à Philippe-Auguste, qui lui en avait reconnu la légitime possession, circonstance que paraissent ignorer les chroniqueurs du temps.

IV

APEINE la ligue contre Richard Cœur-de-Lion s'était-elle formée, avec l'assentiment & dans l'intérêt du jeune roi Henri, que ce dernier, cédant aux instances de son père, se réconcilia avec son frère &, grâce à des compensations pécuniaires, parut renoncer à toute revendication politique. Cette nouvelle excite l'indignation de Bertran de Born, qui lance immédiatement un *sirventés*. Le jeune roi y est vivement pris à partie, & l'on se demande vraiment, à entendre les reproches sanglants que lui adresse Bertran de Born, s'il valait mieux être l'ami que l'ennemi du terrible troubadour. Cette pièce est précédée d'une courte *razo* que voici.

« En la sazo quel reis joves ac faita la patz ab son fraire Richart elh ac fenida la demanda quelh fazia de lá terra, si com fo la volontatz del rei Enric lor paire, el paire li dava certa liurazo de deniers per vianda e per so que besonhz li era e neguna terra no tenia ni possezia ni negus om a lui no venia per mantenemen ni per socors de guerra, en Bertrans de Born e tuit li altre baro que l'avian mantengut contra'n Richart foron molt dolen. El reis joves si s'en anet en Normandia[1] tornejar e solassar e laisset totz aquestz baros en la guerra ab en Richart. En Richartz assetja borcs e castels e pren terras e deroca e art e abrasa; el reis joves si tornejava e dormia e solassava : don en Bertrans si fetz aquest sirventés. »

D'UN sirventés nom chal far lonhor ganda,
Tal talen ai quel diga e que l'espanda,
Quar n'ai razo tan novela e tan granda
Del jove rei, qu'a fenit sa demanda
Son frair Richart, pois sos pair l'o comanda,
Tant es forsatz!

[1] Les manuscrits portent *Lombardia*, ce qui est une faute évidente.

Pois n'Aenrics[1] terra no te ni manda,
Sia reis dels malvatz[2]!

Que malvatz fai[3], quar aissi viu a randa
De liurazo a comte e a garanda.
Reis coronatz que d'autrui pren liuranda,
Mal sembla Arnaut, lo marqués de Bellanda[4],
Nil pro Guilhem que conqués Tor Mirmanda[5],
Tan fo prezatz!
Pois en Peitau lor ment e los truanda,
Noi er mais tant amatz.

Ja per dormir non aura Coberlanda[6]
Reis dels Englés ni conquerra Irlanda
Ni tenra Angeus ni Monsaurel[7] ni Canda[8]
Ni de Peiteus non aura la miranda
Ni sera ducs de la terra Normanda
Ni coms palatz

[1] *Aenrics* est la forme primitive du nom propre *Henri*. Il vaut mieux lire comme nous faisons que *na Enrics*, comme fait M. Stimming, en supposant que la particule honorifique *na* a pu s'employer devant un nom d'homme.

[2] *Malvatz*, qui est le même mot que le français *mauvais*, est généralement traduit par *lâche*, & il a en effet souvent cette signification en provençal, Ici cependant, pour bien comprendre la pensée de Bertran de Born, il est bon de remarquer que le poète ne devait pas faire grande différence entre *lo rei dels malvatz* & *lo rei tafur*, *le roi des gueux*, dont il parle ailleurs. (Voyez XI, 33.)

[3] Il faut construire : *fai que malvatz*. C'est le même emploi de *que* qui se trouve encore aujourd'hui en français dans l'expression : *faire que sage*.

[4] Arnaud de Beaulande, héros de l'épopée du moyen âge, fils de Garin de Monglane & père d'Aimeri de Narbonne.

[5] Le célèbre Guillaume d'Orange, fils d'Aimeri de Narbonne. La conquête dont Bertran de Born veut parler est la prise d'Orange, qui est célébrée dans une chanson de geste française; mais dans la version que nous possédons la tour d'Orange est appelée *Gloriete*, & non *Tor Milmanda*. Ce dernier nom se retrouve dans un passage inédit d'Uc de Saint-Circ, qui mérite de toute façon d'être rapproché de celui de Bertran de Born :

C'aissi fo Guillems conqueren
De Tor Milmand' e d'Aureng' eissamen.

[6] Cumberland, partie de l'Angleterre limitrophe de l'Écosse. Les manuscrits portent : *non er de Coberlanda*, ce qui ne donne pas de sens.

[7] Montsoreau (Maine-&-Loire).

[8] Candé (Maine-&-Loire).

Sai de Bordel ni dels Gascos part Landa
Senher, ni de Basatz.

Conselh volh dar, el so de n'Alamanda[1],
Lai a'n Richart, sitot no lom demanda :
Ja per son frair mais sos omes no blanda.
Noncas fai el, anz assetja els a randa,
Tol lor chastels e derocha e abranda
Devès totz latz;
El reis[2] torneja ab cels de Garlanda[3]
E l'autre sos conhatz[4].

Lo coms Jaufrés[5], cui es Bresilianda[6],
Volgra fos premiers natz,
Quar es cortés, e fos en sa comanda
Regismes e duchatz.

[1] *El so de n'Alamanda* veut dire *sur l'air de n'Alamanda*. Cela indique très-clairement que Bertran de Born a emprunté la forme strophique de son *sirventés* à une chanson connue sous le nom de *n'Alamanda*. Cette chanson existe en effet & a exactement les mêmes rimes que notre *sirventés ;* elle est de Giraud de Bornelh & débute par ce vers :

S'eus quer conselh, bela amiga Alamanda.

[2] Le jeune roi Henri.

[3] La famille de Garlande, originaire de la Brie, joua un rôle important à la cour de France pendant le douzième siècle ; les trois frères Ansel, Guillaume & Étienne se succédèrent dans les fonctions de sénéchal de France. Par *cels de Garlanda* le poète veut donc désigner les Français.

[4] Philippe-Auguste, beau-frère du jeune Henri.

[5] Geoffroi, duc de Bretagne, troisième fils d'Henri II.

[6] Brésiliande, forêt enchantée qui figure souvent dans les poèmes & les romans du cycle breton & dont Bertran de Born emprunte le nom pour désigner la Bretagne elle-même.

V

La guerre a enfin éclaté. Le jeune roi, cédant aux conseils de son entourage, prend part ouvertement à la révolte. Bertran de Born exprime sa joie dans le *sirventés* qui suit; c'est Henri lui-même qui l'a prié de chanter pour effacer le souvenir de la poésie précédente. Cette pièce est très-mouvementée; on sent que la rupture de la paix a mis le poète en verve. Il rend justice à ceux qu'il combat & compare Richard Cœur-de-Lion au sanglier traqué de toutes parts, qui sait cependant tenir ses ennemis en respect. Il plaint hypocritement le roi Henri II d'avoir de si mauvais fils, qui l'obligent à rester si longtemps éloigné de son séjour favori d'Angleterre. Il se moque des soldats de Richard & de son père, pour la plupart Normands, qui se sont enfuis sans prendre congé & ont juré qu'ils ne reviendraient plus en Aquitaine. Il blâme la conduite du roi de France, qui hésite à venir au secours de son beau-frère, & excite les Français à venir faire campagne malgré tout, en déclarant qu'ils sont à jamais déshonorés si on ne les voit pas dans la mêlée. Il annonce la prochaine arrivée des Bourguignons & des Champenois, & termine en rappelant les exploits de Charlemagne en Espagne & en faisant l'éloge du jeune roi & de son frère Geoffroi.

Eu chant, quel reis m'en a pregat
A l'auzen de mon menassat
De l'afar d'aquesta guerra,
D'aquest joc que vei entaulat;
E sabrem, quan l'auran jogat,
Del qual dels filhz er la terra.

Tost l'agral reis joves matat,
Sil coms[1] nol n'agués ensenhat;
Mas aissils clau els enserra
Qu'Engolmés[2] a per fort cobrat
E tot Saintonge[3] desliurat
Tro lai part Finibus-Terra[4].

Sil coms pot far sa volontat,
Que nol vendan cist afiat,
Ni del tot si desenferra,
Anc[5] singlar no vim plus irat,
Quan l'an brochat ni l'an chassat,
Qu'el er, mas sos cors nolh erra.

De monsenhor lo rei annat
Conosc que an sei filh pechat,
Que del sojorn d'Engleterra
L'an aoras dos ans lonhat[6].
De totz[7] lo tenc per enganat,
Mas quan de Joan sens Terra.

Li gazanh se son acordat
Entre els e ves lui revelat
Com aicil de Lombardia[8];
Mais volon esser be menat

[1] Richard Cœur-de-Lion.
[2] L'Angoumois.
[3] *Saintonge* est du masculin en provençal comme en ancien français, conformément à son étymologie : *Sanctonicum*, & au même titre que Rouergue (*Rutenicum*), Comminge (*Convenicum*), Périgord (*Petrocoricum*).
[4] Le Finistère, partie occidentale de la Bretagne.
[5] Le seul manuscrit qui nous ait conservé cette pièce a *quanc* au lieu de *anc*.
[6] En réalité Henri II n'avait quitté l'Angleterre qu'à Pâques 1182, & c'est tout au plus s'il y avait une année complétement écoulée à l'époque où écrivait Bertran de Born.
[7] Le manuscrit a *del tot lon tenh*.
[8] Allusion aux révoltes fréquentes des villes de Lombardie contre l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse.

Per rei que per comte forsat :
D'aitan lor trac garentia.

Aquest joc tenc per gazanhat
Devès nos e per envidat,
Que dels pezos de Valia[1]
Avem l'estatgier desliurat,
Que tuit n'aneron esfredat
Sens comjat qu'us no prendia.

En Lemozi fo comensat,
Mas delai lor er afinat,
Qu'entre Fransa[2] e Normandia
Ves Gisorz[3] e ves Noumercat[4]
Volh qu'en aujan cridar : *Arat*[5] *!*
E *Monjoie!* e *Deus aïa!*

Lo sen vencerem ab foudat
Nos Lemozi e envezat
Que volem qu'om do e ria;
Quelh Norman en son enojat
E dizon sis n'eran tornat,
Qu'us mais d'els sai no venria.

[1] *Valia* est la forme provençalisée du nom français *Valée*, sous lequel on désignait & on désigne encore aujourd'hui une partie du comté d'Anjou qui s'étend sur les bords de la Loire, depuis la Touraine jusqu'aux Ponts-de-Cé. *Les piétons de Valée* sont donc les Angevins au service du roi d'Angleterre.

[2] Comme souvent au moyen âge, France désigne ici l'Ile-de-France.

[3] Gisors, chef-lieu de canton (Eure), ancienne capitale du Vexin normand, joua un rôle considérable au douzième siècle ; nous retrouverons plusieurs fois son nom sous la plume de Bertran de Born.

[4] Neufmarché, canton de Gournay (Seine-Inférieure).

[5] *Arat* est pour *Aratz*, Arras, à cause de la rime. Dans ce vers & dans le suivant Bertran de Born a réuni les cris de guerre des Flamands, des Français & des Normands. Le poète Wace, dans son roman de *Rou*, nous fournit un commentaire topique :

Franceis crient : *Monjoe!* e Norman : *Diex aïe !*
Flamenc crient : *Araz!*

(*Rou*, vers 4666-7.)

Lo rei tenc per mal conselhat
De Fransa e per peis guizat
  Quar vei que sos faitz estanha
Que li valrion mais daurat[1];
E si no val a son conhat,
  Sens e pretz tem quelh sofranha.

Francés, si com etz abdurat
Sobre totz e li plus prezat,
  Parescha qu'us no remanha
Companh quel reis aia mandat,
Que jamais no seretz prezat
  Si non etz en la mesclanha.

Lo ducs de Bergonha[2] a mandat
Qu'el nos ajudara l'estat
  Ab lo socors de Champanha,
On venran tal cinc cent armat
Que quan tuit serem ajustat,
  Non er Peiteus no s'en planha.

Reis qui per son dreit si combat
A melhz dreit en sa eretat,
  E quar conqueret Espanha
Charles, n'a om totztemps parlat,

[1] L'assimilation de la conduite humaine à l'or ou à l'étain, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, est une figure chère aux troubadours :

Prenda l'aur e lais l'estauh.
(Raimon de Miraval.)

Per estanh chamjet son aur fi.
(Uc de Saint-Circ.)

Me dauret gen so que ara m'estanha.
(Peirol.)

[2] Hugues III, duc de Bourgogne de 1162 à 1193. Il vint en effet se joindre à la révolte, mais à la nouvelle de la mort du jeune roi il retourna dans son duché.

Qu'ab trebalh e ab largetat
Conquer reis pretz el gazanha.

Senher Rassa[1], aquest comtat[2]
Vos creschal reis ab Bretanha.
Lo reis joves s'a pretz donat
De Burcs[3] trosqu'en Alamanha.

[1] Geoffroi, duc de Bretagne.
[2] Le comté de Poitiers, uni au duché d'Aquitaine.
[3] Burgos, en Espagne.

VI

Le commentateur provençal, arrivé à cette poésie, nous dit brièvement :

« Lo planhz qu'en Bertrans de Born fetz del rei jove no porta altra razo si no quel reis joves era lo melher om del mon e'n Bertrans li volia melhz qu'a ome del mon e plus lo crezia que ome del mon; per que lo reis Enrics, sos paire, el coms Richartz, sos fraire, volian mal a'n Bertran. E per la valor quel reis joves avia e per lo gran dol qu'en fo a tota la gen el fetz lo planh de lui que ditz : *Mon chan fenisc,* &c. »

Nous avons parlé assez longuement ailleurs du *jove rei englés* pour pouvoir imiter ici le laconisme de notre anonyme. Bornons-nous à rappeler que ce *planh* n'est pas le seul que Bertran de Born ait composé, si c'est le seul qu'ait connu le commentateur. On trouvera à la suite de *Mon chan fenisc* une autre pièce plus célèbre, *Si tuit li dol,* dans laquelle le poète déplore également la mort du fils d'Henri II.

Mon chan fenisc ab dol & ab maltraire
Per totztemps mais el tenc per remasut,
Quar ma razo e mon gaug ai perdut
El melhor rei que anc nasqués de maire,
Larc e gen parlan
E be chavalgan,
De bela faisso
E d'umil semblan
Per far grans onors.
Tan crei quem destrenha
Lo dols, que m'estenha
Quar en vauc parlan :

A Deu lo coman,
Quel meta en loc Saint Joan[1].

Reis dels cortés e dels pros emperaire
Foratz, senher, si acsetz mais viscut,
Quar reis joves aviatz nom agut
E de joven eratz vos guitz e paire;
E ausberc e bran
E bel bocharan
Elm e gonfano
E perponh e pan
E jois e amors
Non an quils mantenha
Ni qui los retenha,
Mas lai vos segran,
Qu'ab vos s'en iran
E tuit ric fait ben estan.

Gent acolhir e donar sens cor vaire
E bel respos e be-siatz-vengut
E grant ostal pagat e gen tengut,
Dons e garnirs e estar sens tort faire,
Manjar ab masan
De viula e de chan
Ab pro companho
Ardit e poissan[2]
De totz los melhors :
Tot volh qu'ab vos tenha,

[1] Saint Jean-Baptiste occupe une place d'honneur dans le ciel, & les troubadours se servent souvent de son nom pour désigner le paradis :

Els metatz lai on estai sains Joans.
(Peire Cardinal.)

M'arma en fora escrita lai on es sains Joans.
(Albert de Sisteron.)

[2] *Poissan* est le mot français *puissant;* c'est un gallicisme de Bertran de Born. D'autres manuscrits ont remplacé ce mot par *preẓan*.

Qu'om re no'n retenha
Al segle truan
Pel malastruc an
Que nos mostret bel semblan.

Senher, en vos non era res a faire[1],
Que totz lo mons vos avia elescut
Pel melhor rei que anc portès escut
El plus ardit el melhor tornejaire.
Des lo temps Rotlan[2]
Ni delaidenan
Non vi om tan pro
Ni tan guerrejan
Ni don sa lauzors
Tan pel mon s'empenha
Ni si lo revenha,
Neis[3] que l'an cercan
Pertot a garan
Del Nil trol solelh colgan.

Senher, per vos mi volh de joi estraire
E tuit aquil queus avian vegut
Devon estar per vos irat e mut;
E jamais jois la ira no m'esclaire.
Englés e Norman,
Breto e Irlan,
Guian[4] e Gasco
E Angeus pren dan
E Maines e Tors;
Fransa tro Compenha

[1] Littéralement : *en vous il n'y avait rien à faire*, c'est-à-dire *tout était parfait*. Cet emploi du mot *faire* s'est perdu ; le verbe *dire* en a un tout à fait analogue dans *trouver à dire*.

[2] Rolland, neveu de Charlemagne, héros d'épopée. La forme provençale conserve le *t* de la forme primitive *Hruotlandus*, qui est dans Éginard.

[3] Les manuscrits ont *ni* au lieu de *neis*.

[4] *Guian* est la forme populaire dérivée de *Aquitani*.

De plorar nos tenha,
E Flandres de Gan
Trol port de Guissan[1];
Ploren neis li Alaman.

Loirenc e Braman[2]
Quan tornejaran
Auran dol quan nous veiran.
No prez un bezan
Nil colp d'un aglan[3]
Lo mon ni cels quei estan
Per la mort pesan
Del bon rei prezan
On tuit devem aver dan.

[1] Wissant, petit bourg entre Boulogne & Calais, souvent mentionné dans les chansons de geste françaises, par exemple dans la *Chanson de Rolland*, vers 1429 :

De Besençun tres qu'as porz de Guitsand.

[2] Les Brabançons. Cette forme avec un *m*, au lieu d'un *b*, est fréquente dans les textes méridionaux; il y a eu évidemment une étymologie populaire qui a substitué au *b* primitif le *m* du verbe *bramar*.

[3] Voyez la note relative au vers 2 de la pièce II.

VII

La seconde pièce de Bertran de Born sur la mort du jeune roi Henri ne se trouve que dans deux manuscrits, & encore l'un des deux l'attribue-t-il au troubadour toulousain Peire Vidal. Personne cependant n'a songé à accepter cette dernière attributtion, & il n'y a aucune raison sérieuse pour contester à Bertran de Born la paternité d'un des plus beaux *planhz* que nous ait laissés la littérature provençale. Il est curieux que si peu de manuscrits l'aient recueilli ; cette indifférence du moyen âge a fait place de nos jours à un véritable enthousiasme. M. Clédat reproduit une traduction en vers français, due à M. Eugène Magne & lue à une distribution des prix du lycée de Périgueux ; on nous pardonnera de ne pas l'insérer ici. La pièce de Bertran de Born n'a pas besoin de repoussoir, & nous souhaitons que quelque jour les élèves du lycée de Périgueux puissent la goûter dans le texte original. Ajoutons seulement, en bibliographe consciencieux, qu'une autre traduction en vers français de cette même pièce a été publiée par M. Louis de Combettes-Labourélie [1], & que Diez a traduit en vers allemands les deux premières strophes & la dernière [2]. Quant aux traductions en prose, nous ne les comptons pas.

Si tuit li dol elh plor elh marrimen
E las dolors elh dan elh chaitivier
Qu'om anc auzis en est segle dolen
Fosson ensems, semblèran tuit leugier
Contra la mort del jove rei englés,

[1] *Roman & patois*, Gaillac, 1878, p. 80.
[2] *Leben und Werke der Troubadours*, Zwickau, 1829, p. 204.

Don rema pretz e jovens doloros
El mons oscurs e tenhz e tenebros,
Sems de tot joi, ples de tristor e d'ira.

Dolen e trist e ple de marrimen
Son remasut li cortés soldadier
Elh trobador elh joglar avinen :
Trop an agut en Mort mortal guerrier
Que tolt lor a lo jove rei englés,
Ves cui eran li plus larc cobeitos.
Ja non er mais ni no crezatz que fos
Ves aquest dan el segle plors ni ira.

Estouta Mortz, plena de marrimen,
Vanar te potz quel melhor chavalier
As tolt al mon qu'anc fos de nula gen,
Quar non es res qu'a pretz aia mestier
Que tot no fos el jove rei englés ;
E fora melhz, s'a Deu plagués razos,
Que visqués el que maint altre enojos
Qu'anc no feiron als pros mas dol e ira.

D'aquest segle flac, ple de marrimen
S'amors s'en vai, son joi tenc mensongier,
Que re noi a que no torn en cosen ;
Totz jorns viuzis e val mens oi que ier.
Chascus se mir el jove rei englés
Qu'era del mon lo plus valens dels pros :
Ar es anatz sos gens corps amoros,
Dont es dolors e desconortz e ira.

Celui que plac pel nostre marrimen
Venir el mon nos traire d'encombrier
E receup mort a nostre salvamen,
Com a senhor umil e dreiturier,

Clamem mercé, qu'al jove rei englés
Perdo, silh platz, si com es vers perdos,
El fassa estar ab onratz companhos
Lai ont anc dol non ac ni aura ira.

VIII

Le *sirventés* suivant fut composé par Bertran de Born après la prise de son château d'Hautefort par Richard Cœur-de-Lion (7 juillet 1183). En même temps que le poète exhale sa rancune contre ses alliés qui l'ont abandonné, en l'exposant seul à la colère du duc d'Aquitaine, il cherche habilement à apaiser celui-ci, en lui promettant une fidélité inviolable s'il consent à lui rendre son château. Voici comment le biographe provençal raconte les événements qui ont précédé & suivi le *sirventés* :

« Al temps qu'en Richartz era coms de Peiteus, anz qu'el fos reis, Bertrans de Born si era sos enamics per so qu'en Bertrans volia be al rei jove que guerrejava adoncs ab en Richart qu'era sos fraire. En Bertrans si avia fait jurar contra'n Richart lo bon vescomte de Lemoges que avia nom n'Aemars, el vescomte de Torena el vescomte de Ventadorn el vescomte de Gimel el comte de Peiregorc e son fraire el comte d'Engolesme e sos dos fraires el comte Raimon de Tolosa el comte de Flandres el comte de Barselona e'n Centolh d'Astarac (un comte de Gasconha) e'n Gaston de Bearn, comte de Begora, el comte de Dijon. E tuit aquist si l'abandoneron e feiron patz sens lui e sis perjureron ves lui. E n'Aemars, lo vescoms de Lemoges, que plus li era tengutz d'amor e de sagramen, si l'abandonet e fetz patz sens lui. E'n Richartz, quan saup que tuit aquist l'avion abandonat, el s'en venc denan Autafort ab la soa ost e dis e juret que jamais no s'en partiria si nolh dava Autafort e no venia a son comandamen. Bertrans, quan auzi so qu'en Richartz avia jurat e sabia qu'el era abandonatz de totz aquestz que vos avetz auzit, silh det lo castel e si venc a son comandamen. El coms Richartz lo receup perdonan li e baisan lo. Don Bertrans fetz d'aquestas doas razos aquest sirventés. E sapchatz que per una cobla qu'el fetz el sirventés, laquals comensa :

Sil coms m'es avinens
E non avars,

lo coms Richartz li perdonet son brau talen e rendet li son castel d'Autafort e vengren fin amic coral. E vai s'en en Bertrans e comensa

a guerrejar n'Aemar, lo vescomte que l'avia desamparat, el comte de Peiregorc; don Bertrans receup de grans dans e el a lor fetz de grans mals. E'n Richartz, quan fo devengutz reis, passet outra mar e'n Bertrans remas guerrejan ».

Ges no me desconort
S'eu ai perdut,
Que no chant em deport
E no m'ajut
Com cobrès Autafort
Qu'eu ai rendut
Al senhor de Niort
Quar l'a volgut;
E pois en mercejan
Li sui vengutz denan
El coms en perdonan
M'a retengut baisan,
Ges noi dei aver dan,
Que quem dissés antan[1],
Si[2] lausengier no blan.

Ves mi son perjurat
Trei palazi[3]
Elh quatre vescomtat
De Lemozi[4]
E li doi penchenat
Peiregorzi[5]

[1] *Quoi qu'il m'ait dit l'an passé.* Ce vers confirme tout à fait notre système chronologique, d'après lequel les premiers démêlés de Bertran de Born avec Richard seraient de l'année précédente.

[2] Les manuscrits & les éditions ont *ni* au lieu de *si*, ce qui ne nous paraît offrir aucun sens.

[3] *Palaʒis* est synonyme de *coms palatʒ* (*comes palatii*), que Bertran de Born emploie ailleurs (IV, 22); ce mot désigne un grand officier de la cour royale, un puissant vassal de la couronne. Ce terme ne peut guère s'appliquer qu'aux trois grands seigneurs nommés plus bas : le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne & le comte de Toulouse.

[4] Limoges, Ventadour, Comborn & Turenne.

[5] Hélie V & son frère.

E li trei comte fat
  Engolmesi[1].
En Centols[2] ab Gasto[3]
Et tuit l'autre baro
Mi feiron plevizo
El senher de Dijo[4]
Ab lo comte breto[5]
E'n Raimons d'Avinho[6],
E anc uns nom tenc pro.

Sens pro tener amic
  Tenc per egal
Com fatz mon enamic
  Que nom fai mal;
En un mostier antic
  De saint Marsal[7]
Me jureron maint ric
  Sobre un messal :
Tals me plevi sa fé
No fesés plait sens mé
Qu'anc pois no m'en tenc ré,
E nolh estet ges bé
Quar se mes a mercé
E s'acordet ab sé[8],
So vos pleu per ma fé.

Sil coms m'es avinens
  E non avars,

[1] Guillaume, Adémar & Hélie. (Voyez plus haut, III, 43.)
[2] Centulle Ier, comte de Bigorre (1175-1230).
[3] Gaston VI, vicomte de Béarn (1173-1215).
[4] Le duc de Bourgogne Hugues III.
[5] Geoffroi, fils d'Henri II.
[6] Raimon V, comte de Toulouse, qui disputait la Provence au roi d'Aragon.
[7] Probablement à Saint-Martial de Limoges, la plus célèbre abbaye de toute la région.
[8] *Sé* semble un *limousinisme* au lieu de *lui* & désigne Richard Cœur-de-Lion.

Molt li serai valens
En sos afars
E fis com us argens,
Umils e chars;
El coms fassa los sens
Que fai la mars:
Quan res i chai de bo,
Vol que ab leis esto,
E so que nolh te pro
Geta fors el sablo.
Aissi tanh de baro
Que tenha son perdo
E, s'el tol, que pois do.

Lo comte volh prejar
Que ma maiso
Mi coman a gardar
O que lam do,
Qu'adès mi son avar
Tuit cist baro,
Qu'ab els no posc estar
Sens contenso.
Ara mi pot cobrar
Lo coms sens malestar
E eu ves lui tornar
E servir e onrar,
E non o volgui far
Tro al desamparar
Sui vengutz de n'Aimar.

Domna[1] ab cor avar
De prometre e de dar,

[1] Nous ignorons à quelle dame s'adresse le poète; peut-être s'agit-il de Maheut de Montagnac.

Pois nom voletz coljar,
Donassetz m'un baisar :
Aissim podetz ric far
E mon dan restaurar,
Si Deus e fes m'ampar.

Papiols [1], mon chantar
Vai a mi donz comtar :
Per amor de n'Aimar
Mi lais de guerrejar.

[1] Jongleur attaché au service de Bertran de Born, que l'on trouvera fréquemment mentionné dans la suite.

IX

Dans cette pièce, comme dans la précédente, Bertran de Born se plaint d'avoir été abandonné par ses alliés & de n'avoir pas encore recouvré sa terre. Sa rancune s'est cependant un peu affaiblie, puisque cette poésie est adressée au comte de Bretagne, sous le nom de *Rassa,* c'est-à-dire à l'un de ceux précisément auxquels il reprochait si amèrement leur désertion.

Rassa, mes si son premier
En la fi que an parlada
Li senhor elh maisnadier
Elh baro de l'encontrada.
S'il an fait ves vos passada[1],
E eu qual mal vos en mier[2]
Que terra non ai cobrada?

Nos fom tal trenta guerrier,
Chascus ab chapa trauchada,
Tuit senhor e parsonier
Per cor de guerra mesclada
Qu'anc no cobrem denairada,

[1] *Passada* designe souvent un voyage par mer, une traversée; mais ici il n'y a pas de raison pour lui donner ce sens précis, qui, d'après M. Clédat, serait un argument de plus pour dater la poésie de 1176. Comparez le sens de *passar* au vers 24 de la pièce III.

[2] *En quoi suis-je coupable de cela vis à vis de vous, en quoi ai-je démérité.*

Anz als colps, quant ac mestier,
An lor coralha[1] prestada.

Chadan mi laisson derier
Quan m'an mes en la mesclada
Li gentil e li lanier.
Pois qu'an ma terra adermada
E arsa e abrasada,
Dizon cil del Colombier[2]
Qu'en prenda dreit, si m'agrada.

Oimais seran ric portier
Que tenran porta serada,
E sabran arcbalestier
Qu'es la patz en l'encontrada,
Qu'om no lor dara soudada,
Anz auran chan e lebrier
Del comte s'amor privada.

Austor e falco gruier,
Corn e tabor en cuirada
E brachet e liamier,
Arc e sajeta barbada,
Garnacha e chapa folrada
E osas de Salabier[3]
Seran mais de lor maisnada.

[1] Les manuscrits portent *corelha* ou *querrela*, ce qui nous paraît dénué de sens. Nous corrigeons *coralha*, donnant à ce mot le sens de poitrine; il signifie généralement *ventre*, mais l'on sait qu'au moyen âge le mot *vent. e* lui-même est employé dans le sens de poitrine. Nous disons encore aujourd'hui : *remettre le cœur au ventre à quelqu'un*.

[2] Colombier est un hameau de la commune de Turenne; c'est donc le vicomte de Turenne & ses alliés que veut désigner Bertran de Born. Parmi ses alliés, nous avons quelques raisons d'inscrire le vicomte de Limoges & le propre frère de Bertran de Born, Constantin.

[3] Raynouard traduit *de salabier* par *de peau velue*, mais cette traduction est de pure fantaisie. M. Stimming imprime *de salavier* & fait remarquer qu'on n'a aucun autre exemple de ce mot. Nous proposons de voir un nom propre dans l'énigma-

Cerchat ai da Monpeslier
Tro lai part la mar salada,
Que no trob baro entier
Qu'aia proeza achabada
Qu'el mei loc no sia oschada
O fraita en l'un quartier,
Ni mais us no mi agrada.

Bela domna, adieu vos quier,
Que tan vos ai desirada
Que mort m'an li desirier,
Avinens domna prezada.
Na Tempres genser m'agrada
Que m'a per son messagier
Del mon la razo celada.

Papiols, te dreit semtier,
No temas ven ni gelada :
Dijas mi a mon Rainier[1]
Que sa proeza m'agrada.

tique *Salabier*, celui de la ville de Salisbury. L'Angleterre exportait beaucoup de cuirs en France au moyen âge, & Bertran de Born, en disant *des bottes de Salisbury*, veut désigner des bottes de cuir anglais. On sait que la ville de Cordoue, en Espagne, a donné son nom au cuir *cordouan*, d'où nous avons fait *cordonnier*. Encore aujourd'hui, Salisbury est renommé par sa coutellerie & ses fabriques de chaussures. En ancien français, Salisbury est appelé *Salesbieres, Salebiere*.

[1] Nous ne savons quel est le personnage que Bertran de Born appele *son Rainier*. On a proposé de corriger *Marinier*, sobriquet sous lequel le poète désigne parfois le jeune roi Henri, fils d'Henri II ; mais cette correction nous paraît d'autant moins certaine que nous regardons cette poésie comme postérieure à la mort du jeune Henri.

X

Le poète est enfin rentré en possession d'Hautefort, grâce au pardon généreux d'Henri II & de son fils Richard. Une fois derrière les murs de sa forteresse, il retrouve toute sa fierté; un cri de triomphe s'échappe de sa poitrine & il lance un nouveau *sirventés* qui semble un véritable défi à l'univers entier.

Voici d'abord le texte du commentateur anonyme :

« Si com vos avetz maintas vetz auzit, en Bertrans de Born e sos fraire en Costantis agren totztemps guerra ensems e agren gran malvolensa l'us a l'autre per so que chascus volia esser senher d'Autafort, lo lor comunal castel per razo. E avenc se que, com so fossa causa qu'en Bertrans agués presa e tolguda Autafort e cassat Costanti e sos filhz de la terra, en Costantis s'en anet a n'Aemar, lo vescomte de Lemoges, e a n'Amblart, comte de Peiregorc, e a'n Talairan, senhor de Montanhac, querre lor mercé qu'il lo deguesson ajudar contra son fraire en Bertran qui malamen tenia Autafort, qu'era mieis sieus, e nolh en volia dar negunà part, anz l'avia malamen deseretat. E il l'ajuderon e conselheron contra en Bertran e feiron lonctemps gran guerra ab lui e a la fi tolgren li Autafort. E'n Bertrans s'en escampet ab la soa gen e comenset a guerrejar Autafort ab totz sos amics e parens; e avenc se qu'en Bertrans cerquet concordi e patz ab son fraire e fo faita grans patz e vengron amic. Mas quan en Bertrans fo ab tota la soa gen dinz lo castel d'Autafort, silh fetz falhimen e nolh tenc sagramen ni convenc e tolc lo castel a gran felonia a son fraire, e so fo un dia de dilus, en loqual era tals pointz que segon la razo dels agurs ni dels pointz ni d'astrolomia non era bo comensar negun gran fait. E Costantis s'en anet al rei Enric d'Engleterra e a'n Richart, lo comte de Peiteus, querre mantenemen contra'n Bertran. El reis Enrics, per so qu'el volia mal a'n Bertran, per so qu'el era amics e conselhaire del rei jove, son filh, loquals avia avuda guerra ab el e crezia qu'en Bertrans n'agués tota la colpa, sil pres a ajudar, el el coms Richartz, sos filhz, e feiron gran ost e assetgeron Autafort e a la fi preiron lo castel e'n Bertran. E quan fo menatz al pabalho denan lo rei, ac gran paor; mas per las paraulas lasquals el membret al rei Enric del rei jove son filh, lo reis li rendet Autafort e perdonet li, el el coms Richartz,

totz sos mals talans, si com vos avetz auzit en l'estoria que es escrita denan sobre lo sirventes que dis :

Pois lo gens terminis floritz [1].

Mas quan lo reis Enrics li rendia Autafort, dis solassan ves en Bertran : « Sia toa, ben la deves tu aver per razo, tan gran felonia « fezist tu de ton fraire. » E en Bertrans s'engenolhet denan lui e dis : « Senher, grans mercés! Bem platz aitals jutjamens. » E'n Bertrans intret el castel, el reis Enrics el coms Richartz s'en torneron en lor terra ab lor gen. Quan li autre baro qu'ajudavon Costanti auziron e viron qu'en Bertrans avia encaras lo castel, foron molt dolen e irat e conselheron Costanti qu'el se reclamès d'en Bertran denan lo rei Enric quel mantenria be en razo; e el si fetz. Mas Bertrans mostret al rei lo jutjamen qu'el avia fait, quar el l'avia be fait escriure, el reis s'en ris es solasset, e'n Bertrans s'en anet ad Autafort e Costantis non ac autra razo. Mas li baro que ajudavon Costanti feiren ab lui lonctemps gran guerra a'n Bertran e el ad els. E tan com visquet, nolh volc rendre lo castel ni far patz ab son fraire ni treva; e quan fo mortz, acorderon se li filh d'en Bertran ab en Costanti, lor oncle, e ab sos filhz, lor cosins. E per aquestas razos fetz en Bertrans aquest sirventés. »

Ges de far sirventés nom tartz,
Anz lo fauc senes totz afans;
Tant es sotils mos genhz e m'artz
Que mes m'en sui en tal enans,
E sai tan de sort
Que veus m'en estort,
Que comte ni rei
Nom forsfeiron rei [2].

E pois lo reis el coms Richartz
M'an perdonat lor mals talans,
Jamais n'Ademars [3] ni n'Amblartz [4]
Nom do tregas ni'n Talairans :

[1] Voyez ce sirventés un peu plus loin, p. 44.
[2] Forme amenée par la rime au lieu de *ré*, rien.
[3] Adémar V, vicomte de Limoges.
[4] Il est difficile de savoir qui Bertran de Born désigne sous ce nom. L'auteur de la *razo* publiée ci-dessus dit bravement que c'est Amblart, comte de Périgord; mais le comte de Périgord s'appelait Hélie & portait le surnom de *Talairan*, sous lequel le poète le désigne au vers suivant.

Ni ja d'Autafort
No laissarai ort,
Quis vol m'en guerrei,
Pois aver lo dei.

Quan fis es devès totas partz,
A mi resta de guerra uns pans.
Pustela en son olh, qui m'en partz[1],
Sitot m'o comensei enans!
Patz nom fai conort,
Ab guerra m'acort,
Qu'eu no tenc ni crei
Neguna autra lei.

E noi gart dilus ni dimartz
Ni setmanas ni mes ni ans,
Nim lais per abril ni per martz
Qu'eu no tracte com venha dans
A cels quem fan tort :
Ja ab mi per fort
No conquerran trei
Lo pretz d'un correi.

Qui que fassa sos bos eissartz,
Eu me sui totztemps mes en grans
Com poscha aver quairels e dartz,
Elms e ausbercs, chavaus e brans,
Qu'ab aissom conort,
Em tenc a deport

[1] Le sens complet de cette phrase elliptique est : *je souhaite une pustule dans l'œil à qui voudra me détourner de faire la guerre.* Nous trouvons la même imprécation, encore renforcée, dans un autre passage, XVIII, 15-16 :

Pustela en son olh e cranc,
Qui jamais l'en amonesta!

Les autres troubadours offrent des exemples analogues.

Assaut e tornei,
Donar e domnei.

Mos parsoniers[1] es tan galhartz
Qu'el vol la terra mos enfans,
E eu volh l'en dar, tan sui gartz :
Pois diran que mals es Bertrans,
Quar tot no lolh port !
Mas a malvatz port
Venra, sous autrei,
Anz qu'ab mi plaidei.

Nom chal d'Autafort
Mais far dreit ni tort,
Quel jutjamen crei
Monsenhor lo rei.

[1] *Parsonier,* celui avec lequel on possède quelque chose en commun. Il s'agit, comme il est facile de voir, de Constantin de Born, frère du poète.

XI

Ce *sirventés* extrêmement violent est dirigé contre le roi d'Aragon, Alphonse II; il a dû être composé au printemps de l'année 1184. Il est précédé dans les manuscrits d'une longue *razo* explicative que voici en entier :

« Lo reis Enrics d'Engleterra si tenia assis en Bertran de Born dedintz Autafort[1] el combatia ab sos edificis, que molt li volia gran mal, quar el crezia que tota la guerra quel reis joves, sos filhz, li avia faita, qu'en Bertrans lalh agués faita far, e per so era vengutz denan Autafort per lui deseretar. El reis d'Arago venc en l'ost del rei Enric denan Autafort. E quan Bertrans o saup, si fo molt alegres quel reis d'Arago era en l'ost, per so qu'el era sos amics especials. El reis d'Arago si mandet sos messatges dintz lo castel, qu'en Bertrans li mandès pa e vi e carn; e el si l'en mandet assatz, e per lo messatge per cui el mandet los presens el li mandet pregan qu'el fezés si qu'el fezés mudar los edificis e far traire en altra part, quel murs on il ferion era totz rotz. E el, per gran aver del rei Enric, el li dis tot so qu'en Bertrans li avia mandat a dire. El reis Enrics si fetz metre dels edificis plus en aquela part on saup quel murs era rotz e fo lo murs adès per terra el castels pres. En Bertrans, ab tota sa gen, fo menatz al pabalho del rei Enric, el reis lo receup molt mal e silh dis : « Bertrans, Bertrans, vos avetz dit que anc la « meitatz del vostre sen nous ac mestier nul temps, mas sapchatz « qu'ara vos a el be mestier totz. » — « Senher, dis en Bertrans, el « es be ver qu'eu o dissi e dissi be vertat. » El reis dis : « Eu cre « be qu'el vos sia ara falhitz. » — « Senher, dis en Bertans, be m'es « falhitz. » — « E com? » dis lo reis. — « Senher, dis Bertrans, lo « jorn quel valens joves reis, vostre filhz, mori, eu perdi lo sen el « saber e la conoissensa. » El reis, quan auzi so qu'en Bertrans li dis en ploran del filh, venc li grans dolors al cor de pietat e als olhz, si que nos poc tener qu'el no pasmès de dolor. E quan el revenc de pasmazo, el crida e ditz en ploran : « En Bertrans, en Ber- « trans, vos avetz be dreit e es be razos si vos avetz perdut lo sen « per mon filh, que el vos volia melhz que ad ome del mon; e eu,

[1] Nous savons cependant, par le témoignage de Jaufré de Vigeois, que le roi d'Angleterre ne prit pas part personnellement au siége d'Hautefort.

« per amor de lui, vos quit la persona e l'aver el vostre castel e vos « ren la mia amor e la mia gracia e vos don cinc centz marcs d'ar- « gen per los dans que vos avetz receubutz. » En Bertrans silh cazec als pes, referen li gracias e mercés, el reis ab tota la soa ost s'en anet. En Bertrans, quan saup quel reis d'Arago li avia faita si laida felonia, fo molt iratz ab lo rei n'Anfos. E si sabia com el era vengutz al rei Enric esser soldadiers logaditz, e sabia com lo reis d'Arago era vengutz de paubra generacio de Carladés [1], d'un castel que a nom Carlatz, qu'es en Rozergue [2], en la senhoria del comte de Rodés : en Peires de Carlat, qu'era senher del castel, per valor e per proeza si pres per molher la comtessa d'Amillau, qu'era cazeguda en eretat, e si n'ac un filh que fo valens e pros e conquès lo comtat de Proensa, e us sos filz si conquès lo comtat de Barcelona e ac nom Raimons Berenguiers, lo quals conquès lo regisme d'Arago & fo lo premiers reis que anc fos en Arago, e anet penre corona a Roma, e quan s'en tornava e fo al borc Saint Dalmas, el mori [3] e remaseron ne trei filh : Anfos, loquals fo reis d'Arago, aquest que fetz lo mal d'en Bertran de Born, e l'altre, don Sanchos, e l'altre, Berenguiers de Besaudunés. E saup com el avia traïda la filha de l'emperador Manuel, que l'emperaire li avia mandada per molher ab gran tresor e ab gran aver e ab molt onrada companhia, e los raubet de tot l'aver que la domna elh Grec avian, e com los enviet per mar marritz e consiros e desconselhat, e com sos fraire Sanchos li avia tolta Proensa, e com se perjuret per l'aver quel reis Enrics li det contral comte de Tolosa ; e de totas aquestas razos fetz en Bertrans de Born aquest sirventés. »

Pois lo gens terminis floritz
S'espandis jauzions e gais,
M'es vengut en cor que m'eslais
De far un novel sirventés,

[1] Cette généalogie du roi d'Aragon est fausse, mais le chroniqueur Jaufré de Vigeois lui-même la donne d'une façon analogue, tant le souvenir des faits historiques s'altérait rapidement au moyen âge. Voici comment elle doit être rectifiée. Gilbert, seigneur de Carlat & de Millau, épousa Gerberge, sœur de Bertrand, comte de Provence, lequel mourut sans enfants en 1081. Douce, fille de Gilbert & de Gerberge, hérita de tous ses domaines & les porta dans la maison de Barcelone par son mariage avec Raimond-Bérenger III (1112). Leur fils aîné, Raimond-Bérenger IV, eut pour sa part le comté de Barcelone, auquel il joignit le royaume d'Aragon par un mariage (1151) : c'est le père d'Alphonse II ; le fils cadet, Bérenger-Raimond, eut la Provence avec Carlat & Millau. Enfin Alphonse II succéda, en 1166, à son cousin Raimond-Bérenger & réunit à la branche aînée la Provence, Carlat & Millau.

[2] Carlat n'était pas en Rouergue, mais en Auvergne, sur les frontières du Rouergue.

[3] Raimond-Bérenger IV, comte de Barcelone & roi d'Aragon, mourut en effet à San-Dalmazio, en Piémont, le 6 août 1162, mais il ne revenait pas de se faire couronner à Rome ; il allait à Turin trouver l'empereur Frédéric Barberousse.

On sapchan li Aragonés
Qu'ab mal agur
(D'aisso sian il tuit segur).
Sai venc lor reis, dont es aunitz,
Esser soudadiers logaditz[1].

Sos bas paratges sobreissitz
Sai que fenira coma lais
E tornara lai don se trais,
A Melhau e en Carladés[2].
Quan quecs n'aura son dreit conqués,
An s'en ves Sur[3] :
Greu er que en mar nol debur
L'aura, quar tant es pauc arditz,
Flacs e vas e sojornaditz.

Proensa pert, dont es eissitz[4],
Que son frair Sanzo prezon mais;
Qu'el non a sonh mas que s'engrais
E beva per Rossilhonés,
On fo deseretatz Jaufrés[5],

[1] La même idée est exprimée dans la strophe 8 du *sirventés* suivant.

[2] Millau, chef-lieu d'arrondissement de l'Aveyron ; Carlat, canton de Vic-sur-Cère, département du Cantal. Voyez plus haut, en note, la généalogie du roi d'Aragon,

[3] *Sur* est le nom de Tyr au moyen âge. Parmi les chevaliers chrétiens qui se rendaient en Palestine, plus d'un le faisait pour tenter la fortune & avec l'espérance de s'y tailler quelque principauté. Le trouvère Conon de Béthune dit, dans un vers remarquable de précision :

Plus en croisa convoitiés que creance.

On comprend donc la portée du conseil que Bertran de Born donne ironiquement au roi d'Aragon.

[4] Comme nous l'avons dit, Alphonse II s'empara de la Provence en 1166, à la mort de son cousin, bien que celui-ci eût laissé une fille, Plus tard, il confia l'administration de ce pays à son frère Raimond-Bérenger, tué en 1181, puis à son autre frère Sanche, celui que mentionne Bertran de Born. Il semble que le poète ait touché juste en excitant la jalousie du roi d'Aragon contre don Sanche, car en 1185 Alphonse II enleva la Provence à ce dernier pour la confier au comte de Foix.

[5] Guinard, comte de Roussillon, mourut sans enfants en 1172, en léguant son comté à Alphonse II. Il était fils de Jaufré; M. Stimming suppose qu'il pouvait avoir un frère portant ce même nom de Jaufré & que c'est de lui que veut parler Bertran de Born; aucun texte historique ne confirme cette supposition.

Qu'a Vilamur[1]
En Tolzal[2] tenon per perjur
Tuit cil ab cui s'era plevitz,
Quar los a per paor gequitz[3].

Lo reis cui es Castrasoritz[4]
E te de Toletal palais
Lau que mostre de sos eslais
Sai al filh del Barcelonés,
Quar per dreit sos malvatz om és[5].
Del rei tafur[6]
Prez mais sa cort e son atur,
No fatz cela don fui traïtz
Lo jorn qu'el fo per mi servitz.

Lo bos reis Garsia Ramitz
Cobrèra, quan vidalh sofrais,
Arago, quel monges l'estrais[7];
El bos reis Navars[8], cui dreitz és,
Cobraral ab sos Alavés[9],
Sol s'i atur.
Aitan com aurs val mais d'azur,
Val melhz e tant es plus complitz
Sos pretz que del rei apostitz.

[1] Villemur-sur-Tarn, chef-lieu de canton du departement de la Haute-Garonne.

[2] *Tolza*, le Toulousain. Cette forme s'est conservée dans la nomenclature géographique actuelle : *Cuq-Toulza* (Tarn), *Gaillac-Toulza* (Haute-Garonne).

[3] Nous ne savons rien du fait auquel se rapporte cette allusion que ce qu'en dit la *razo* publiée ci-dessus.

[4] *Castrasoritz* est la petite ville de Castro-Xeres, dans la vieille Castille; il s'agit par conséquent du roi de Castille Alphonse II (1158-1214).

[5] Les comtes de Barcelone & même les rois d'Aragon avaient autrefois fait hommage aux rois de Castille.

[6] *Tafur* est synonyme de truand, ribaud. Le roi *tafur* est le roi des ribauds, & sa cour est ce qu'on a appelé plus tard à Paris la *cour des miracles*.

[7] A la mort d'Alphonse Ier, roi de Navarre & d'Aragon (1134), les Navarrais choisirent pour roi Garcia Ramirez, & les Aragonais Ramire II, dit le Moine. De là une longue guerre, qui aurait pu soumettre l'Aragon à la Navarre, si Garcia n'était mort en 1150.

[8] Sanche VI, successeur de Garcia au trône de Navarre.

[9] Les habitants de l'Alava, une des provinces de la Navarre.

Per cela de cui es maritz,
Per la bona reïnam[1] lais
E des quem dis so don m'apais.
Berengier de Besaudunés[2]
Li retraissèra, silh plagués;
Mas tot rencur
Sos malvatz faitz que son tafur,
Quar per el fo mortz e traïtz,
Dont es sos linhatges aunitz.

Molt traï lait l'emperairitz[3]
Com fals reis perjurs e savais,
Quan pres a quintals e a fais
L'aver que Manuels tramés
E la rauba e tot l'arnés;
Pois ab cor dur,
Quan n'ac trait lo vert el madur[4],
El n'envïet per mar marritz
La domna els Grecs que ac traïtz.

[1] Sanche de Castille, femme d'Alphonse II. Le troubadour toulousain Peire Vidal l'a célébrée dans une de ses chansons.

[2] D'après l'auteur des *razos*, ce Bérenger de Besaudunés est le frère d'Alphonse II, généralement appelé Raimond-Bérenger. Alphonse lui confia l'administration de la Provence, & il fut tué dans une embuscade en 1181. Le soupçon que le roi d'Aragon lui-même aurait trempé dans le meurtre est certainement une calomnie.

[3] Alphonse II sollicita en effet la main d'Eudoxie, fille de l'empereur de Constantinople Manuel; mais la princesse ayant trop tardé à venir, le roi d'Aragon épousa Sanche de Castille, & Eudoxie dut se contenter de la main de Guilhem de Montpellier (1174).

[4] *Le vert & le mûr*, expression analogue à celle que nous employons aujourd'hui quand nous disons : *le fort & le faible*; ce vers signifie donc : *quand il leur eut tout pris.*

XII

Ce *sirventés* est dirigé, comme le précédent, contre le roi d'Aragon, Alphonse II. Il n'est guère moins violent, mais à la violence se mêle du moins une pointe d'ironie, ce qui permet de lui donner un rang supérieur parmi les œuvres de Bertran de Born. Comme les allusions du poète portent surtout sur des circonstances de la vie privée du roi d'Aragon, nous serions souvent fort en peine pour les saisir sans le secours de la *razo* que voici tout au long :

« Ben avetz entendutz los mals qu'en Bertrans de Born remembret quel reis d'Arago avia faitz de lui e d'autrui. E a cap d'una gran sazo, qu'el n'ac aprés d'autres mals qu'el avia faitz, si los volc retraire en un autre sirventés. E fo dit a'n Bertran qu'un cavalier avia en Arago que avia nom n'Espanhols, e avia un bon castel molt fort, que avia nom Castellotz, e era proprietatz d'en Espanhol e era en la fronteressa de Sarazis, don el fazia gran guerra als Sarazis; el reis si entendia molt en aquel castel e venc un jorn en aquela encontrada, e n'Espanhols silh venc encontra per servir lo e per envidar lo al seu castel e menet lo caramen, lui ab tota soa gen; el reis, quan fo dedintz lo castel, lo fetz penre e menar deforas e tolc li lo castel. E fo vertatz que quan lo reis venc al servizi del rei Enric, lo coms de Tolosa sil desconfis en Gasconha e tolc li be cinquanta cavaliers; el reis Enrics li det tot l'aver quelh cavalier devian pagar per la reemzo e el no paguet l'aver als cavaliers, anz l'en portet en Arago elh cavalier eisseron de preiso e pagueron l'aver. E fo vertatz qu'us joglars, que avia nom Artusetz, li prestet dos centz marabotis, e menet lo ben un an ab si e nolh en det denier; e quan venc un dia, Artusetz joglars si se mesclet ab un Juzeu elh Juzeu li vengron sobre e nafreron Artuset malamen, lui e un seu companho, e Artusetz el seus companhz aucizeron un Juzeu, don li Juzeu aneron a reclam al rei e pregueron lo qu'el en fezés vendeta e que lor des Artuset el companho per aucire e qu'il li darian dos centz marabotis; el reis los lor donet amdos e pres los dos centz marabotis; elh Juzeu los feiren ardre lo jorn de la nati-

vitat de Crist, si com dis Guilhems de Bergadan en un seu sirventés, dizen en el mal del rei :

E fetz una mespreiso
Don om nol deu razonar,
Quel jorn de la nacio
Fetz dos Crestias brusar,
Artus ab autre son par ;
E non degra aisi jutjar
A mort ni a passio
Dos per un Juzeu felo.

Don us autre, que avia nom Peire joglars, li prestet deniers e cavals e aquel Peire joglars si avia grans mals ditz de la velha reïna d'Engleterra, laquals tenia Fontebrau, que es una abadia on se rendon totas las velhas ricas, e ela lo fetz aucire per paraula del rei d'Arago. E totz aquestz laitz faitz remembret en Bertrans de Born al rei d'Arago en aquest sirventés. »

QUAN vei pels vergiers desplejar
Los sendatz grocs, indis e blaus,
M'adoussa la votz dels chavaus
Elh sonet que fan li joglar
Que viulan de trap en tenda,
Trompas e corn e graile clar.
Adoncs volh un sirventés far
Tal quel coms Richartz l'entenda.

Ab lo rei mi volh acordar
D'Arago e tornar en paus ;
Mas trop fo deschausitz e braus
Quan venc sai sus per ostejar[1],
Per que es dreitz qu'eu l'en reprenda.
Eu o dic per lui chastiar[2],
E pesam sil vei folejar
E volh que de mi aprenda.

[1] Allusion à la part prise par le roi d'Aragon au siège d'Hautefort.

[2] *Chastiar*, comme l'ancien français *chastier*, s'entend particulièrement des leçons d'un maître à son élève, des admonestations d'un père à son fils. On voit sur quel ton le poète le prend avec le roi d'Aragon.

Ab mil volon tuit acusar,
Qu'us me comtet de sos vassaus
Que de Castellot ac mals laus
Quan ne fetz n'Espanhol gitar;
E nom par que si defenda
Ves el, s'el lo n'ausa proar;
E quant intret per covidar,
Conqueri lai pauc de renda [1].

Oimais no li posc re celar,
Anz li serai amics coraus.
Gastos [2], cui es Bearns e Paus,
Mi tramés sai novas comtar
Que de sos pres pres esmenda
Del rei [3], quels i degra liurar,
E volc en mais l'aver portar
Que om totz sos pres li renda [4].

Que so m'an dit de lui joglar
Qu'en perdon an faitz totz lor laus.
S'anc lor det vestirs vertz ni blaus
Ni lor fetz nul denier donar,
Lait l'es qu'om l'en sobreprenda
Que d'un sol s'en saup be pajar,
D'Artuset, don fai a blasmar,
Qu'en mes als Juzeus en venda [5].

[1] Nous n'avons rien à ajouter au commentaire donné par la *razo* à cette strophe. Monseigneur Espanhol n'est pas connu d'ailleurs, non plus que le château que Bertran de Born appelle *Castellot*.

[2] Gaston VI, vicomte de Béarn.

[3] Henri II, roi d'Angleterre.

[4] La *razo* explique cette allusion, mais il est étonnant que nous ne trouvions aucune trace, dans l'histoire de l'époque, de ce qu'elle nous raconte.

[5] La *razo* cite des vers de Guilhem de Bergadan, qui font au roi d'Aragon le même reproche. Ils appartiennent à une pièce du poète qui ne nous a pas été conservée.

Peire joglar saup mal pajar,
Quelh prestet deniers e chavaus,
Que la velha que Fontebraus
Aten[1] lo fetz tot pessejar,
Qu'anc l'entresenhz faitz ab benda
De la jupa del rei d'armar
Quelh balhet no lo poc guizar
Qu'om ab coutels tot nol fenda.

Peires Roïs[2] saup divinar,
Al prim quel vi joves reiaus[3],
Que no seria arditz ni maus,
E conoc lo al badalhar :
Reis que badalh ni s'estenda[4]
Quant au de batalha parlar,
Sembla o fassa per vanejar
O qu'en armas no s'entenda.

Eu lolh perdo, sim fetz mal far
A Catalas e a Laraus[5] :
Pois lo senher cui es Peitaus[6]
Lolh mandet, non auset als far,
E reis que logier atenda
De senhor, bel deu afanar[7],

[1] *La vieille que Fontevrault attend* est Éléonor d'Aquitaine; elle mourut à Fontevrault le 31 mars 1204.

[2] D'après Milà y Fontanals, il s'agit de Pedro Ruiz de Azagra, vaillant chevalier de Navarre, à qui ses hauts faits contre les Sarrazins valurent la seigneurie d'Albarracin.

[3] Le nominatif est employé pour l'accusatif à cause de la rime & en vertu d'une syllepse facile à saisir.

[4] Bertran de Born (II, 42) dit de même en parlant du comte de Périgord, à qui il reproche son peu de courage :

El s'estendilha e badalha.

[5] Les seigneurs de Lara (Castille), alliés du roi d'Aragon.

[6] Richard Cœur-de-Lion, comte de Poitiers.

[7] Cet exemple du verbe *afanar*, avec le sens évident de *gagner avec peine* (*un salaire*), a échappé à Raynouard. Le mot a encore ce sens aujourd'hui, & l'on dit : *afana soun pan.* (Voyez Mistral, *Tresor*, v° *afana*.)

E el venc sai per gazanhar
Mais que per autra fazenda[1].

Volh sapchal reis e aprenda
De son grat e fassa chantar
Mon sirventés al rei Navar[2]
E per Castela l'estenda.

[1] C'est le même reproche qui se trouve dans la pièce précédente, vers 8-9 :

Sai venc lo reis, dont es aunitz,
Esser soudadiers logaditz.

[2] Sanche VI, le Sage, roi de Navarre (1150-1194).

XIII

Le *sirventés* que nous plaçons ici offre de réelles difficultés chronologiques. Le premier envoi est adressé au jeune roi, mort, comme on sait, en 1183. D'autre part la strophe 3 & la strophe 5 contiennent des allusions précises à des événements de l'année 1185. Nous ne savons comment expliquer cette contradiction, que nous nous bornons à signaler.

Cortz e guerras e joi d'amor
Mi solion far esbaudir
E tener gai e chantador
Tro per leis cui dei obezir
Mi fo mos chantars devedatz,
E en la lei
Es mos chans escomuniatz.

Ara sui assoutz en amor
E veiretz anar e venir
Chansos, pois a la belazor[1]
Platz que deja mon chan sofrir,
E mos Rassa s'es acordatz
Son cors a drei
E non a negu dels comtatz.

[1] Probablement Maheut de Montagnac.

Del pauc rei de Terra Major[1]
Mi platz quar si vol enantir,
Qu'oimais lo tenran per senhor
Cil que deven son feu servir,
Pois vencutz los a ves Aratz[2];
Ara s'estei
E cobre sos dreitz daus totz latz.

Nom tengatz per envazidor
S'eu volh qu'us rics l'autre azir,
Que melhz s'en poiran vavassor
E chastela de lor gauzir,
Quar plus es francs, larcs e privatz,
Fe qu'eu vos dei,
Rics om ab guerra que ab patz.

El volpilh de l'emperador
Volian Lombart envazir
E ja no laisson per paor
Sobre de Cremona bastir[3],
Quel coms Raimons es sai onratz
. . . . . .
Quar ab lo rei s'es afiatz[4].

Be sai que li mal parlador,
Quar volh de lor guilas ver dir,

[1] *Terre Major* est un nom donné quelquefois à la France dans les chansons de geste; nous avons déjà vu que Bertran de Born est très au courant de la littérature épique. Il y a évidemment dans ce vers une antithèse voulue entre *pauc rei* & *Terra Major;* c'est ce que n'ont pas compris certains scribes qui ont corrigé *Major* en *Menor*. Philippe-Auguste, qui est ici désigné, était né en 1165.

[2] Nous lisons *los* au lieu de *lor* des manuscrits. Il y a là une allusion aux succès de Philippe-Auguste contre le comte de Flandre pendant la guerre de 1184-1185.

[3] Ces quatre vers très obscurs semblent bien contenir une allusion à la lutte des villes lombardes contre l'empereur Frédéric Barberousse; il y a une allusion du même genre dans la pièce V, v. 27.

[4] Le comte de Toulouse Raimon V fit, en effet, la paix avec le roi d'Aragon au commencement de l'année 1185, mais on ne voit pas quel rapport cela peut avoir avec le commencement de la strophe.

M'en apelaran sofridor
Quar mi lais forsar e balhir,
Qu'els dos que mei frair[1] m'an juratz
E autre autrei
Volh retener l'autra meitatz.

Pois no volon dreit ni amor
Mei frair ni negun plait sofrir,
Ges per legidors d'orador[2],
S'eu m'en podia revestir,
No dei esser mal razonatz,
Qu'il fan plaidei
Maintas vetz qu'om nols n'a prejatz.

Mas eu ai tant ensenhador
No sai per Crist lo melhz chausir :
Quant eu pren e tolh la ricor
D'aquels que nom laisson garir,
Dizon que trop me sui coitatz;
Quar no guerrei,
Dizon aras qu'eu sui malvatz[3].

Papiols, e tu vai viatz :
Al jove rei
Diras que trop dormir nom platz.

En Oc e No ama mais patz
Ab Felip, crei,
Quel frair Joans deseretatz[4].

[1] Comme on le voit dans les extraits du cartulaire de Dalon, Bertran de Born avait deux frères : Constantin & Itier.

[2] Les manuscrits ont *dobrador* ou *doblador*.

[3] Les strophes 6, 7 & 8, relatives aux dissensions de Bertran de Born & de ses frères, semblent indiquer qu'après avoir obtenu la restitution du château d'Hautefort du comte Richard, le poète consentit à entrer en arrangement avec sa famille.

[4] Jean-sans-Terre, quatrième fils d'Henri II, déjà mentionné dans la pièce V, v. 24.

XIV

Si nous nous en rapportions à la notice provençale publiée ci-dessous, ce *sirventés* serait postérieur au retour de Richard Cœur-de-Lion de la Terre-Sainte ; mais il suffit de remarquer que la 5me strophe est adressée à *Rassa,* c'est-à-dire au comte de Bretagne Geoffroi, mort au mois d'août 1186, pour voir que cette date est inadmissible. M. Clédat a donc eu raison de fixer la composition de cette pièce au printemps de l'année 1186. Ajoutons que la 6me strophe sainement interprêtée nous apprend d'une façon encore bien plus précise que Richard Cœur-de-Lion n'était pas roi lorsque ce *sirventés* fut composé. C'est donc avec beaucoup de réserves qu'il faut lire le texte de la *razo* suivante :

« Quan lo reis Richartz s'en fo passatz outra mar, tuit li baro de Lemozi e de Peiregorc se jureron ensems e feiron gran ost e aneron als castels e als borcs qu'en Richartz lor avia toltz e enaissi combateron e preseron totz aquels ques defendion e enaisi cobreron granré d'aquel qu'en Richartz lor avia tolt. E quan en Richartz fo vengutz d'outra mar e eissitz de preiso, molt fo iratz e dolens dels castels e dels borcs quelh baro li avian toltz e comenset los a menassar fortmen de deseretar los e de destruire los. El vescoms de Lemoges el coms de Peiregorc, per lo mantenemen quel reis de Fransa lor avia fait e fazia, silh tengron las soas menassas a nien elh manderon dizen qu'el era vengutz trop braus e trop orgolhos e que il mal son grat lo farian franc e cortés e umil e qu'il lo castiarian guerrejan. Don Bertrans de Born, si com cel que non avia autra alegressa mas de mesclar los baros de guerra, quan auzi quel reis menassava aquels baros que nol prezavan re e metion per nien lo sieu dit e que il li avion mandat dizen que il lo castiarian el farian mal son grat tornar franc e cortés e umil, en Bertrans sin fo molt alegres. E sabia quel reis en era fort dolens e iratz, d'aisso que il dizian e dels castels de Nontron e d'Agen quelh avian toltz, e fetz un son sirventés per far salhir lo rei Richart a la guerra. E quan el ac fait son sirventés, el lo mandet a'n Raimon Jauzeran, qu'era de Catalonha, del comtat d'Urgel, senher de Pinos, valens e larcs e cortés e gentils, e non era nuls om en Catalonha que valguès lui

per la persona, e entendia se en la marquesa qu'era filha del comte d'Urgel e molher d'en Guiraut de Cabrera, qu'era lo plus rics om el plus gentils de Catalonha, trait lo comte d'Urgel, son senhor.»

QUAN la novela flors par el verjan[1],
On son vermelh, vert e blanc li brondel,
Per la doussor qu'eu sent al torn de l'an,
Chant autresi com fan li autre ausel;
Quar per ausel me tenc en mantas rés
Quar aus[2] voler tot lo melhz qu'el mon és;
Voler l'aus eu, e aver cor volon,
Mas nolh aus dir mon cor, anz lolh rescon.

Eu no sui drutz ni d'amor non fenh tan
Qu'el mon domna n'enrazon ni n'apel
Ni no domnei, e sim val autretan,
Que lausengier fals, enojos, fradel,
Desensenhat, vila e mal aprés
An de mi dit, tan ne son entremés,
Que fan cuidar que la genser del mon
Mi tenha gai, jauzen e desiron.

[1] Ce début est tout à fait dans le goût des chansons amoureuses des troubadours; on pourrait en citer beaucoup d'analogues. En voici seulement quelques-uns :

Quan la vertz folha s'espan.
(BERNARD DE VENTADOUR.)

Quan l'erba fresca elh folha par.
(ID.)

Quan par la flors jostal vert folh.
(ID.)

Quan la folha sobre l'arbre s'espan.
(GAUCELM FAIDIT.)

Quan creis la fresca flors els rams.
(GIRAUD DE BORNELH.)

Pois s'enfolhisson li verjan.
(MARCABRU.)

[2] Jeu de mots sur le radical *aus* du mot *ausel* (oiseau) & du mot *ausar* (oser), & sans doute aussi sur *volar* (voler) & *voler* (vouloir).

Om sens domna no pot far d'amor chan,
Mas sirventés farai fresc e novel.
Pois chastiar cuidon en guerrejan
Nostre baro lo senhor de Bordel[1]
E per forsa tornar franc e cortés,
Mal estara s'ancar vilas non és,
Tant que chascus aia gaug silh respon
E nols enoi si bels pela nils ton.

Anta aura s'aissi pert son afan
En Lemozi, on a trait tan quairel
E tanta tor, tan mur e tant anvan
Fait e desfait, e fondut tan chastel,
E tant aver tolt e donat e més,
E tan colp dat e receubut e prés,
E tanta fam, tanta set e tan son
Com el a trait d'Agen tro a Nontron[2].

Rassa[3], per vos remanen sai claman
En Lemozi, dessai ves Monmaurel[4]:
Per vostre pro avetz fait de lor dan.
Som dis n'Aimars[5] el senher de Martel[6]
E'n Talhafers[7] e'n Folcaus[8] e'n Jaufrés[9]

[1] Richard Cœur-de-Lion. La même désignation est employée par Bertran de Born dans la pièce suivante, vers 11. Elle s'accorde très bien avec la date de ces deux pièces, puisqu'Henri II avait enlevé le Poitou à son fils en 1185 & que Bordeaux était devenu par ce fait sa véritable capitale.

[2] Il est facile de voir que l'expression : *d'Agen jusqu'à Nontron* n'a qu'une valeur géographique assez vague & signifie, dans la pensée du poète, *d'un bout de l'Aquitaine jusqu'à l'autre*. L'auteur de la *razo* a fort mal interprété ce passage.

[3] Geoffroi, duc de Bretagne.

[4] Il y a deux localités appelées aujourd'hui *Montmoreau*, l'une dans la Charente, l'autre dans la Dordogne : c'est probablement cette dernière que veut désigner Bertran de Born.

[5] Adémar V, vicomte de Limoges.

[6] Raimon II, vicomte de Turenne; voyez la pièce suivante, vers 25-26.

[7] Adémar, comte d'Angoulême, ou l'un de ses frères.

[8] Foucaud d'Archiac (Charente-Inférieure), un des révoltés de 1183.

[9] Il est assez difficile de savoir si le poète veut désigner Geoffroi de Pons ou Geoffroi de Lusignan. Le dernier est mentionné, en même temps que Foucaud d'Archiac, par Jaufré de Vigeois, comme ayant pris part à la révolte de 1183, & cette circonstance peut faire pencher la balance en sa faveur.

E tuit aicil qu'ab vos s'eron emprés :
Non an la patz ges per vos en que son,
Anz fan lor grat lai al comte Raimon [1].

Una re sapchan Breto e Norman
E Angevi, Peitavi e Mancel,
Que d'Altasvaus [2] entro a Monferran [3]
E de Rosiers [4] entro a Mirabel [5]
Noi aura un no veja son arnés;
E pois lo coms o vol e sos dreitz és,
Deman adès la terra saint Aimon [6]
Tro quelh pausen la cresma sobrel fron.

Sirventés, vai a'n Raimon Gauceran [7]
Lai a Pinos [8]; en ma razon l'espel,
Quar tant aut son sei dit e sei deman
De leis que te Cabrera e Seu [9] d'Urgel [10].
A mon fraire en ren gratz e mercés

[1] Raimon V, comte de Toulouse.

[2] Les manuscrits ont *Ostasvalhs, Ostasvaus*, que M. Stimming n'est pas arrivé à identifier. *Altasvaus*, que l'orthographe administrative a transformé en *Tavaud* (commune de Dournazac, Haute-Vienne) était un prieuré fondé en 1180 & dont la fondation fut solennellement confirmée cette année même par l'évêque de Poitiers, légat du pape, l'évêque d'Angoulême, l'évêque de Périgueux & l'évêque de Bayonne.

[3] Ville d'Auvergne, aujourd'hui réunie à Clermont qui s'est ajouté la moitié de son nom.

[4] Probablement Rosiers, près d'Uzerche (Corrèze).

[5] Mirebeau (Vienne).

[6] M. Stimming croit qu'il s'agit de la Bretagne, tout en déclarant qu'il ne s'explique pas pourquoi Bertran de Born désigne ainsi ce pays. Il s'agit en réalité de l'Angleterre : *saint Aimon* est *saint Edmond*, roi d'Estanglie, martyr au neuvième siècle à Framlingham. Bertran de Born excite Richard à réclamer le titre de roi d'Angleterre, que son frère Henri avait porté avant lui.

[7] On a vu plus haut l'éloge que fait de ce seigneur catalan le commentateur provençal. La biographie de Peire Vidal nous apprend que Raimon Gauceran de Pinos fut au nombre des seigneurs qui accompagnèrent le roi d'Aragon en France, en 1195.

[8] San Pablo de Pinos, petite localité de Catalogne, tout près de Berga, province de Barcelone.

[9] Les manuscrits ont *Fon* au lieu de *Seu*.

[10] Dona Marquesa, fille d'Armengaud VII, comte d'Urgel, & femme de Guiraud de Cabrera. Les troubadours Peire Vidal & Guilhem de Bergadan l'ont célébrée.

De Bergadan[1], del fin joi quem tramés,
Que tot mon cor m'en tornet jauzion,
Quan nos partim amdoi al chap del pon.

Gauceran Durtz[2] e son fraire en Raimon
Am autretan com s'eran mei segon.

Si com l'ausel son desotz l'aurion[3],
Son las autras sotz la gensor del mon.

[1] Guilhem de Bergadan, seigneur catalan & troubadour. Nous ne savons où ni dans quelles circonstances les deux troubadours avaient pu se voir *à la tête du pont*.

[2] Nous ne savons rien sur ce personnage; peut-être faut-il orthographier son nom *d'Urtz*.

[3] L'alérion (mot que nous ne connaissons plus dans le français actuel que comme un terme de blason) est souvent considéré au moyen âge comme le roi des oiseaux : c'est une espèce d'aigle. On lit dans le poème de Girard de Roussillon (XIV[e] siècle) :

Tout ainsi le redoutent com bestes le lion
Et com font li oisel le fort alerion.

XV

Le *sirventés* qui suit, pour lequel nous ne possédons pas de *raẓo* explicative, appartient à la même période que le précédent & M. Cledat pense avec raison qu'il a dû être composé pendant l'hiver 1186-1187. Richard y est désigné comme plus haut sous le nom de *seigneur de Bordeaux*. Bertran de Born le compare à un émouleur qui aiguise & repasse des couteaux dont le tranchant se refuse obstinément à couper. Ces couteaux sans tranchant, ce sont les barons limousins, le vicomte de Turenne entre autres, que rien ne peut faire sortir de leur torpeur. Le poète décoche en passant un nouveau trait au roi d'Aragon & il termine en se plaignant de sa maîtresse & en cherchant à exciter sa jalousie.

Greu m'es descendre charcol
E sapchatz que no m'es bel
Quar eu assaut ni cembel
No vi, mais aura d'un an,
E tenc m'o a gran afan,
Quar il n'estan per paor
E nos autre per s'amor
Del senhor de Molierna[1].

Bels aguza els esmol
Els tocha coma coutel
Lo senher que te Bordel[2],
Mas trop son espés denan

[1] Mouliherne est une commune du département de Maine-&-Loire, c'est-à-dire de l'Anjou. Il est vraisemblable que, par cette appellation, Bertran de Born veut désigner le roi d'Angleterre Henri II, fils d'un comte d'Anjou.

[2] Voyez la note du vers 20 de la pièce précédente.

E motz devès lo trenchan
E plus leial d'un prior :
Mercé de l'esmoledor,
Tuit venran a vita eterna.

Ja'n Berlais de Mosterol[1]
Ni'n Guilhems de Monmaurel[2]
Non agren cor tant isnel
Com nostre baro chadau,
Quan ve a l'estiu entran ;
Pois quan ve a la freidor,
L'arditz torna en paor,
Quan lo clars temps s'esbuzerna.

Del senhor de Mirandol
Qui te Croissa e Martel[3]
Non crei ojan se revel,
Tro que veja que faran
Francés, que van menassan ;
Mas no son tan gabador
Be non atendol Pascor,
Que oimais plou e inverna.

Pois lo coms Richartz mais vol
Benaujés[4] sai pres Bordel
Que Conhac[5] ni Mirabel[6]

[1] Puissant seigneur angevin, qui se distingua notamment, en 1188, dans une bataille contre Henri I d'Angleterre. Il a laissé son nom au *Montreuil* dont il était seigneur, aujourd'hui Montreuil-Bellay (Maine-&-Loire).

[2] Capitaine de Guilhem IX d'Aquitaine, son lieutenant en deçà des Pyrénées pendant la campagne que celui-ci fit en Espagne en 1122.

[3] Martel (Lot) était la ville la plus importante de la vicomté de Turenne. *Croissa* est Creysse, près de Martel, & enfin Mirandol est un château situé dans la commune de Martel. Ces trois termes concordent donc bien pour désigner le vicomte de Turenne Raimon II.

[4] Benauges, petit pays de l'ancien Bordelais. Le seul manuscrit qui nous ait conservé ce couplet porte *Beirmes*.

[5] Cognac (Charente-Inférieure).

[6] Mirebeau (Vienne).

Ni Chartres[1] ni Sain Joan[2],
Greu cobrara Botenan[3]
Ni fara a son senhor
Brajas molhar per paor,
Per qu'eu crei Merlis[4] l'esquerna[5].

Aragonés fan gran dol,
Catala e cil d'Urgel,
Quar non an qui los chapdel,
Mas un senhor flac e gran,
Tal ques lauza en chantan
E vol mais deniers qu'onor
E pendet son ancessor[6],
Per ques destrui e enferna.

Lai vir on la dens me dol[7],
Vas cela[8] de cui m'es bel
Qu'eu la repti e l'apel
De tracio e d'engan,
Quar per son leugier talan
Sofre quelh fals fenhedor

[1] Probablement Chastres, près de Cognac.
[2] Saint-Jean d'Angely (Charente-Inférieure).
[3] Boutavant, château du Vexin, aujourd'hui dans l'Oise.
[4] Allusion à quelque prophétie de Merlin que nous ne connaissons pas.
[5] Cette strophe, inconnue à M. Stimming, a été publiée par M. Chabaneau, dans la *Revue des langues romanes*, 3me série, tome XI, p. 235.
[6] Accusation calomnieuse contre le roi d'Aragon, Alphonse II. Ce trait est à ajouter à ceux que lui décoche Bertran de Born dans les pièces XI & XII.
[7] Allusion à un proverbe vulgaire qui se trouve souvent cité chez les troubadours, par exemple :

A la den
Torna soven
La lenga on sen la dolor.
(Marcabrun.)

A la dolor de la den vir la lenga.
(Folquet de Marseille.)

[8] Nous ne savons pas d'une façon précise quelle est la dame dont veut parler Bertran de Born ; mais il est assez vraisemblable qu'il s'agit de Maheut de Montagnac.

S'anen fenhen de s'amor
De leis, cui bos pretz governa.

Eu sai un austor tersol[1]
Mudat, qu'anc no pres ausel,
Franc e cortés e isnel,
Ab cui eu m'apel Tristan[2],
E tot per aital semblan
Am pres per entendedor
E am dat mais de ricor
Que s'era reis de Palerna[3].

Tristans, per la vostre amor
Me veiran tornejador
En Peitau, qui quem n'esquerna.

Pois la reïna d'Amor
M'a pres per entendedor,
Be posc far cinc e il terna[4].

[1] L'autour *tersol* est ce qu'on appelle encore aujourd'hui, en terme de fauconnerie, un *tiercelet*.

[2] Tristan est, comme on sait, un héros du cycle breton. Ici, c'est un *senhal*, un nom de convention donné à une femme & qui ne se retrouve pas ailleurs dans les poésies de Bertran de Born. Bernard de Ventadour désigne l'une de ses dames par le même nom. On peut supposer que Bertran de Born veut parler de Tibour de Montausier.

[3] *Palerna* est Palerme, en Sicile. Cette forme avec *n* n'est pas, comme on pourrait le croire & comme on l'a dit, une altération pour le besoin de la rime; on n'en trouve jamais d'autre, au moyen âge, dans la poésie française & provençale.

[4] Termes empruntés à la loterie.

XVI

Ce *sirventés,* comme les suivants, est relatif à des épisodes de la lutte de Philippe-Auguste contre Richard Cœur-de-Lion. M. Clédat a montré par de bonnes raisons qu'on devait le rapporter à l'année 1187 & non pas, comme le dit la *raʒo,* à l'époque où Richard portait le titre de roi. Une autre erreur de la *raʒo,* c'est de placer près de Niort, sur les bords de la Sèvre, des événements qui se sont en réalité passés à Châteauroux, sur les bords de l'Indre. Il faut donc faire mentalement ces rectifications historiques en lisant le texte suivant :

« En lo temps e en la sazo quel reis Richartz d'Engleterra guerrejava ab lo rei Felip de Fransa, cil foron amdui en camp ab tota lor gen. Lo reis de Fransa si avia ab se Francés e Bergonhos e Campanés e Flamencs e cels de Beiriu, el reis Richartz avia ab se Englés e Normanz e Bretos e Peitavis e cels d'Anjau e de Torena e del Maine e de Saintonge e de Lemozi, e eran sobre la riba d'un flum que a nom Sevra, loquals passa al pe de Niort. E l'una ostz si era d'una riba e l'autra ostz era da l'autra, e en aissi esteron quinze jorns e chascun jorn s'armavan e aparelhavan de venir a la batalha ensems, mas arcivesque e evesque e abat e ome d'orde, que cercavan patz, eran en miech que defendian que la batalha no fos. E un dia foron armat tuit aquil qu'eran ab lo rei Richart e esqueirat de venir a la batalha e de passar la Sevra, e li Francés s'armeren e esqueireren. E li bon ome de religio foron ab las crotz en bratz, pregan Richart el rei Felip que la batalha no degués esser, el reis de Fransa dizia que la batalha non remanria sil reis Richartz nolh fazia fezeutat de tot so que avia dessa mar : del ducat de Normandia e del ducat d'Aquitania e del comtat de Peitieus, e quelh rendès Gisortz, loquals lo reis Richartz li avia tolt; e en Richartz, quant auzi aquesta paraula quel reis Felips demandava, per la gran baudesa qu'el avia quar li Campanés avian a lui promés que nolh serion a l'encontra per la gran quantitat dels esterlis que avia semenatz entre lor, si montet en destrier e mes l'elm en la testa, e fai sonar las trombas e fai desserar los sieus gonfanos encontra l'aiga e aordena las esqueiras dels baros e de la soa gen per passar outra

a la batalha. El reis Felips, quan lo vi venir, montet en destrier e mes l'elm en testa, e tota la soa gen monteron en destriers e preseron lor armas per venir a la batalha, trait li Campanés que no meteron elms en testa. El reis Felips, quan vi venir en Richart e la soa gen ab tan gran vigor e vi quelh Campanés no venion a la batalha, el fo avilitz e espaventatz, e comensa far apelar los arcivesques e evesques e omes de religio, totz aquels que l'ayion pregat de la patz far, e preguet lor qu'il anesson pregar en Richart de la patz far e del concordi, e si lor promés de far e de dir aquela patz e aquel concordi del deman de Gisortz e del vassalatge qu'el fazia a'n Richart. E li saint ome vengron ab las crotz en bratz encontra lo rei Richart, ploran qu'el agués pietat de tanta bona gen com avia el camp, que tuit eron a morir, e qu'el volgués la patz, qu'il li farian laissar Gisortz el rei partir de sobre la soa terra. E li baro, quant auziron la grant onor quel reis Felips li presentava, foron tuit al rei Richart e conselheron lo quel presés lo concordi e la patz, e el, per los precs dels bos omes de religio e per lo conselh dels seus baros, si fetz la patz el concordi, si quel reis Felips li laisset Gisortz quitamen, el vassalatges remas en penden, si com el estava, e partit se del camp, el reis Richartz remas, e fo jurada la patz d'amdos los reis a detz ans, e desfeiron lor ostz e deron comjat als soudadiers e vengron escars e avar ambedui li rei e cobe, e no volgron far ost ni despendre, sino en falcos e en austors e en cans e en lebriers e en comprar terras e possessios e en far tort a lor baros, don tuit li baro del rei de Fransa foron trist e dolen e li baro del rei Richart, quar avian la patz faita, per que chascus dels dos reis era vengutz escars e vilas. En Bertrans de Born si fo plus iratz que negus dels autres baros, per so quar el no se deleitava mas en guerra de si e d'autrui e mais en guerra dels dos reis, per so que, quant il guerrejavan ensems, el avia d'en Richart tot so qu'el volia d'aver e d'onor e era temsutz d'amdos los reis per lo dire de la lenga : dont el, per volontat qu'el ac quelh rei tornesson a la guerra e per la volontat qu'el vi als autres baros, si fetz aquest sirventés. »

Pois als baros enoja e lor pesa
D'aquesta patz[1] qu'an faita li doi rei,
Farai chanso tal que, quanter apresa[2],
A chadaü sera tart que guerrei,

[1] Allusion à la trêve conclue entre Philippe-Auguste & Henri II, le 23 juin 1187, trêve qui devait durer *deux* ans, & non *dix*, comme le dit plus haut l'auteur de la *razo*.

[2] Quand le troubadour avait composé une chanson, il la faisait *apprendre* par cœur à son jongleur, qui allait ensuite la chanter au loin; les œuvres de ce genre se répandaient de bouche en bouche bien plus que par l'écriture.

E no m'es bel de rei qu'en patz estei
Deseretatz ni que perda son drei
Tro la demanda qu'a faita a conquesa.

Ad ambedos te om ad avolesa
Quar an fait plait don quecs de lor sordei.
Cinc duchatz a la corona francesa
E, sils comtatz, son a dire li trei[1],
E de Gisortz pert lo ces e l'esplei
E Caercis rema sai en trepei
E Bretanha e la terra engolmesa.

Ges aitals patz no melhura proesa
Com aquesta ni autra qu'om li grei;
Ni deu sofrir qu'om li bais sa riquesa.
Pois Essaudun[2] a tornat devès sei
Lo reis Enrics e mes en son destrei,
Eu no cuit ges qu'a son ome s'autrei
Sil feu d'Angieus li merma una tesa.

Sil reis englés li fetz do ni largesa
Al rei Felip, dreitz es que l'en mercei,
Quelh fetz liurar la moneda englesa,
Qu'en Fransa en son charzit sac e corei,
E no foron Angevi ni Mansei,
Que d'esterlis forolh premier conrei
Que desconfiron la gen champanesa[3].

[1] Les cinq duchés de la couronne française sont : le duché de France, le duché de Normandie, le duché de Bourgogne, le duché de Bretagne & le duché d'Aquitaine. Sur ces cinq, trois étaient en effet aux mains des Anglais : l'Aquitaine, la Bretagne & la Normandie.

[2] Nous savons par l'historien Rigord que Philippe-Auguste s'était emparé d'Issoudun au commencement de la campagne de 1187; il faut supposer, pour expliquer le texte de Bertran de Born, qu'Henri II réussit peu de temps après à reconquérir cette forteresse ou, ce qui est plus probable, que le poète était mal informé.

[3] La *razo* publiée plus haut explique d'une façon tout à fait satisfaisante les allusions contenues dans cette strophe.

Lo sors Guerics[1] dis paraula cortesa
Quan son nebot vi tornat en esfrei :
Que desarmatz volgra en fos la patz presa,
Quan fo armatz, no volc penre plaidei,
E no semblet ges lo senhor d'Orlei[2]
Que desarmatz fo de pejor mercei
Que quant el chap ac la ventalha mesa.

A rei armat lo te om a flachesa
Quant es en champ e vai querre plaidei.
Be an chamjat onor per cobezesa,
Segon qu'aug dir, Bergonho e Francei;
E valgra mais, per la fe qu'eu vos dei,
Al rei Felip, comensès lo desrei
Que plaidejar armatz sobre la gresa[3].

Vai, Papiols; mon sirventés a drei
Mi portaras part Crespi el Valei[4]
Mon Isembart en la terra artesa[5]; ·
E dijas li qu'a tal domna soplei
Que marvés pot jurar sobre la lei
Quelh melher es del mon elh plus cortesa.

[1] Allusion à la célèbre chanson de geste de *Raoul de Cambrai,* expliquée dans la *razo* de la pièce suivante. Toutefois, dans la rédaction de *Raoul* que nous possédons, on ne voit pas paraître aussi nettement l'opposition marquée par les vers de Bertran de Born entre les sentiments exprimés par le guerrier lorsqu'il est désarmé & ceux qu'il exprime ensuite lorsqu'il est revêtu de ses armes. Guerri *le Sor* (le Roux), oncle de Raoul, conseille d'abord à son neveu d'accepter les offres pacifiques de ses ennemis, mais traité de couard par Raoul, il se sent piqué au vif & repousse le messager par des paroles de défi. Puis, lorsqu'on vient apporter à Raoul de nouvelles propositions, c'est ce dernier qui se montre disposé à les agréer, tandis que Guerri, dont le ressentiment n'est pas encore calmé, s'irrite de nouveau & repousse toute idée de paix. (Voyez l'édition de *Raoul de Cambrai,* par MM. Paul Meyer & Longnon, p. XLVIII.)

[2] *Orlei* semble bien être une altération d'*Orléans* (en ancien français *Orliens*) faite pour les besoins de la rime; le seigneur d'Orléans serait Philippe-Auguste. M. P. Meyer voit dans *lo senhor d'Orlei* un personnage de chanson de geste, tout en reconnaissant qu'on ne le trouve pas mentionné ailleurs; cette interprétation ne nous paraît pas admissible.

[3] Certains manuscrits portent *glesa,* leçon adoptée par Raynouard & M. Stimming, mais qui est certainement défectueuse.

[4] Crépy-en-Valois (Oise).

[5] Nous ignorons absolument quel est ce personnage d'Isembart.

XVII

Cette pièce se rattache si étroitement à celle qui précède, que le commentateur provençal ne l'en a pour ainsi dire pas séparée. On remarquera en effet qu'à propos de cette poésie il fait, dans les lignes qui suivent, une longue analyse de la poésie précédente. Dans un *sirventés* comme dans l'autre, Bertran de Born cherche à mettre aux prises Philippe-Auguste & Richard Cœur-de-Lion.

« Quant en Bertrans ac fait lo sirventés que ditz :

Pois als baros enoja e lor pesa

e ac dit al rei Felip com perdia de cinc ducatz los tres e de Gisortz la renda el perchatz, e com Caercis remania en guerra e en barata e la terra d'Engolesma, e com Francés e Bergonho avian camjat onor per cobezesa, e com lo reis Felips avia anat plaidejan sobre la riba de l'aiga, e com el non avia volguda la patz quan fo desarmatz e, si tost com el fo armatz, perdet l'ardimen e la forza, e que mal semblava lo sor Gueric, l'oncle de Raol de Cambrais, que desarmatz volc que la patz si fezés de Raol, son nebot, ab los quatre filhs n'Albert e depois que fo armatz no volc patz ni concordi, e com totz reis era aunitz e desonratz, pois comensava guerra ad autre rei per terra qu'aquel reis li tolgués, quant el fazia treva ni patz tro la demanda quelh fazia agués conquista e recobrat so que fos dreitz e razos, don li autre rei lo tenon deseretat, e per far vergonha als Campanés dels esterlins que foron semenat entre lor, per so que il volguesson tornar a la guerra, tuit li baro de Peitau e de Lemozi en foron molt alegre, que molt eran trist de la patz, per so que mens n'eran onrat e car tengut per amdos los reis. Lo reis Richartz se carguet molt d'orgolh d'aquesta patz e comenset far tortz e desmesuras en las terras del rei de Fransa que marcavon ab las terras d'en Richart, el reis Felips venia a reclam ad aicels que avian faita la patz entre lor dos e'n Richartz no volia per lor tort ni dreit far, don fo ordenatz per lor uns parlamens, on foron ensems en la marcha de Torena e de Beiriu, el reis Felips si fetz mains reclams d'en Richart, dont amdui vengron a grans paraulas e a malas, si qu'en

Richartz lo desmenti el clamet vil recrezen, e sis desfieron e sis partiron mal. E quan Bertrans de Born auzi que il eran mal partit, si fo molt alegres; e aisso fo el temps al comensamen d'estiu, don Bertrans fetz aquest sirventés que vos aras auziretz :

Al douz nou termini blanc.

E en aquel sirventés el poins fort lo rei Felip qu'el degués comensar la guerra ab lo rei Richart a foc e a sanc e dis quel reis Felips volia mais patz qu'us morgues e'n Richartz, ab cui el s'apelava *Oc-e-No*, volia mais guerra que negus dels Algais, qu'eron quatre gran raubador, e raubavan e menavan be ab lor mil raubadors a caval e be doa milia a pe & no vivian d'autra renda ni d'autre perchatz. »

Al douz nou termini blanc
Del Pascor vei la elesta
Del novel temps sens contenta,
Quan la sazos es plus genta
E plus avinens e val mais,
E om deuria esser plus gais
E melhor sabor mi a jais.

Per quem pesa quar m'estanc,
Qu'eu adès non pas la festa,
Qu'us sols jorns mi sembla trenta
Per una promessa genta
Don mi sorz trebalhz e esglais,
E no volh sia meus Doais
Sens la sospeisso de Cambrais[1].

Pustela en son olh e cranc[2],
Qui ja mais l'en amonesta!
Que ja malvastatz dolenta
Non valra messio genta,

[1] « Je ne consentirais pas à avoir Douai sans l'attente de Cambrai », c'est-à-dire « il n'est rien dont la possession réelle me fasse renoncer à l'espoir d'avoir plus encore. »

[2] Nous avons vu une formule d'imprécation presque identique dans la pièce X, vers 19.

Ni sojorns ni estar ad ais
Tan com guerra, trebalhz e fais :
So sapchal senher de Roais[1].

Ni anc nol vi bratz ni flanc
Trenchar ni chamba ni testa
Ferir de plaia dolenta,
Ni ab grant ost ni ab genta
Nol vi a Roam ni a Sais[2];
E membrès li qu'om li retrais
Qu'anc en escut lansa no frais.

Guerra sens foc e sens sanc
De rei ni de gran poesta
Cui coms laidis ni desmenta[3]
Non es ges paraula genta,
Qu'el pois si sojorn ni s'engrais;
E joves cui guerra no pais
N'esdevé leu flacs e savais.

Reis de Fransa, eus tenc per franc :
Quar om a Tors nous fai questa[4]
Ni de Gisortz nous presenta
Patz ni fi queus sia genta,
Ec vos la guerra e la pais[5];
E ja, entro qu'om si eslais,
Non es sos pretz fis e verais.

[1] Ce seigneur de *Roais* ne peut guère être que Philippe-Auguste. Mais pourquoi ce nom? *Roais* est au moyen âge le nom d'Édesse; on ne voit pas pourquoi cette ville de Mésopotamie interviendrait ici. Peut-être s'agit-il de *Rouy*, dans l'Ile-de-France (Aisne).

[2] Rouen & Seez, villes de Normandie.

[3] Le démenti donné par un comte à un roi (c'est-à-dire par Richard à Philippe) nous est expliqué par l'auteur de la *razo*. M. Clédat a justement rapproché de cette anecdote le récit de la chronique attribuée à Benoît de Peterborough.

[4] La *questa* est l'impôt que payaient les vilains à leur seigneur féodal; la phrase de Bertran de Born revient donc à ceci : « Puisque à Tours on ne reconnaît pas votre autorité. »

[5] Forme toute française, au lieu de *patz*, pour la rime; de même plus loin, vers 50.

Ges de n'Oc-e-No[1] nom planc,
Qu'eu sai be qu'en lui no resta
La guerra ni no s'alenta,
Qu'anc patz ni fis nolh fo genta
Ni om plus volontiers no trais
Ni no fetz coitas ni assais
Ab pauc de gens ni ab gran fais.

Lo reis Felips ama la pais
Plus quel bons om de Tarentais[2];

E n'Oc-e-No vol guerra mais
Que no fai negus dels Algais[3].

[1] Richard Cœur-de-Lion.

[2] Tarentaise, aujourd'hui Moûtiers-en-Tarentaise (Savoie), était au moyen âge le siège d'un archevêché. Les religieux de Tarentaise avaient-ils vraiment un amour particulier pour la paix? Je crains bien que la rime seule ne les ait recommandés à Bertran de Born.

[3] Le commentateur nous a dit ce qu'étaient les *Algais*. Nous n'avons de renseignements particuliers que sur l'un d'entre eux, Martin Algai, d'abord partisan de Simon de Montfort, puis du comte de Toulouse, écartelé par ordre du premier après la prise de Biron. (Voyez l'édition de la *Chanson des Albigeois* de M. Paul Meyer, II, 109 & 522.)

XVIII

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous plaçons ici le *sirventés* suivant, auquel M. Clédat donne la date de 1194, tandis que M. Stimming le rapporte à l'année 1188, comme le précédent. Ce qui nous décide en faveur de cette dernière opinion, c'est que Bertran de Born ne donne pas à Richard le titre de roi : il semble même insister sur cette idée (strophes 2 & 3), que le prince anglais, avec des moyens très limités, arrive à des résultats considérables, tandis que Philippe-Auguste, avec toute sa puissance & son titre de roi, ne sait pas faire respecter ses droits. L'inspiration de cette pièce est donc tout à fait la même que celle des deux précédentes, & cela seul serait une raison pour ne pas l'en séparer. Malheureusement le commentaire provençal, si prolixe en ce qui concerne celles-là, nous fait absolument défaut pour celle-ci : nous en aurions particulièrement besoin pour la dernière strophe dont les allusions sont très obscures.

S'EU fos aissi senher ni poderos
De mi mezeis que no fos amoros,
Ni no m'agués Amors el seu poder,
Be feira tan qu'a totz feira saber
Del rei Felip e quals mortz e quals dan
E quals dols es quar el be non es pros
E quar Peitaus[1] vai ab Fransa merman.

[1] Il est étrange de voir le Poitou, possession de Richard, mentionné ici, comme s'il appartenait au roi de France. Peut-être faut-il corriger les manuscrits & lire :

E quar Fransa vai ab Peitau merman.

On pourrait aussi songer, en conservant l'ordre des mots, à remplacer *Peitaus* par *Pontius*, le Pontieu.

E si Richartz pren lebres e leos
Que no'n rema per plas ni per boissos,
Enanz los fai quetz e clis[1] remaner
Per sa forsa, qu'us nos n'ausa mover;
E cuida be penre daicienan
Las grans aiglas ab los esmerilhos
E ab busacs[2] metre austors en soan.

El reis Felips chassa lai ab falcos
Los perdijals els petitz auzelhos,
E si ome nolh ausan direl ver,
Quar pauc e pauc se laissa dechazer
Sai a'n Richart quelh a tolgut ojan
Engolesme[3], don s'es faitz poderos,
E Tolosa[4] qu'el te sobre deman.

E pois non es per sa terra iros,
Membrelh sa sor el maritz orgolhos
Que la laissa e no la vol tener :
Aquest forfaitz mi sembla desplazer,
E tot adès que s'en vai perjuran,
Quel reis Navars l'a sai dat per espos
A sa filha, per que l'anta es plus gran[5].

[1] Les manuscrits ont *dos e dos* au lieu de *quetz e clis.*

[2] Busard, nom vulgaire du *circus* érugineux. Pour comprendre la pensée de Bertran de Born, il est bon de connaître un proverbe dont il est question dans le *Roman de la Rose :*

Ce oï dire en reprovier
Que l'en ne puet faire espervier
En nule guise de busart.

[3] Richard fit deux campagnes contre le comte d'Angoulême Adémar, l'une en 1188 & l'autre en 1194, si bien que cette mention ne nous permet pas de dater sûrement notre *sirventès.*

[4] Richard attaqua vigoureusement le comte de Toulouse en 1188, s'empara d'un grand nombre de places en Quercy & arriva même, au dire de certains chroniqueurs, jusque sous les murs de Toulouse.

[5] Alice, sœur de Philippe-Auguste, avait été fiancée toute jeune, en 1174, à Richard. Celui-ci, épris de Bérengère, fille du roi de Navarre, finit par rompre son premier serment de fiançailles pour s'engager avec cette dernière. Comme les fian-

E s'aissi pert sos dreitz entre qu'es tos[1],
Lai quant er velhz en sera vergonhos.
E ja Francés non aian bon esper,
Quar om lor tolt, qu'om sol sai tan temer :
No prezon re lor dit ni lor deman
Sai ves Peitau, enanz s'en fan janglos
Quan son ensems en Richartz e'n Bertran[2].

E venran sai ab las novelas flors
E lor bobans sera de sobre en jos
E ja'n Gastos[3] nols poira pro tener
Que nols tolam lo Mon pres Saint Sever[4]
E Rocafort[5], tot quan tolgut nos an,
Si qu'en Peitau sera nostre brandos
Gent alumnatz, si que tuit o veiran.

çailles solennelles de Richard & de Bérengère n'eurent lieu qu'en 1190, à Chypre, on serait porté à reculer la date du *sirventés* jusqu'en 1194. Toutefois on peut admettre qu'avant son départ pour la croisade Richard s'était déjà engagé avec le roi de Navarre.

[1] Cette allusion à la jeunesse de Philippe-Auguste s'explique mieux en 1188 qu'en 1194.

[2] Sans doute Richard Cœur-de-Lion & notre poète lui-même.

[3] Gaston de Béarn.

[4] Mont-de-Marsan & Saint-Sever (Landes).

[5] Roquefort-de-Marsan (Landes).

XIX

La guerre éclata enfin entre Philippe-Auguste & Richard Cœur-de-Lion dans le courant de l'année 1188. Bertran de Born put se figurer qu'il était pour quelque chose dans la reprise des hostilités, & il se crut tenu d'en manifester sa joie : c'est ce qu'il fit en effet dans le *sirventès* que nous publions ci-dessous. « C'est la guerre, nous dit-il, qui rend généreux les seigneurs avares. » Il a besoin de se répéter à lui-même & surtout de répéter aux autres cette pensée qui lui est familière, car il craint que son suzerain ne vienne à l'oublier. Il faut que le poète rappelle à Richard qu'il ne possède ni Lusignan ni Rancon, & que s'il peut, l'écu au col & le casque en tête, donner un coup de main à son voisin, les maigres revenus d'Hautefort ne lui permettent pas d'aller guerroyer au loin sans argent.

Le commentateur provençal n'a consacré que quelques lignes à cette poésie :

« Anc mais per re qu'en Bertrans de Born dissés en coblas ni en sirventés al rei Felip, ni per recordamen de tort ni d'aunimen quelh fos ditz ni faitz no volc guerrejar lo rei Richart, mas en Richartz si salhi a la guerra quan vi la frevoleza del rei Felip e raubet e prezet e ars castels e borcs e vilas & aucis omes e pres, don tuit li baro, a cui desplazia la patz, foron molt alegre e'n Bertrans plus que tuit, per so que plus volia guerra que autre om e quar crezia que per lo seu dire lo reis Richartz agués comensada la guerra, ab loqual el s'apelava *Oc-e-No,* si com auziretz el sirventés qu'el fetz. »

No posc mudar un chantar non esparja
Pois n'Oc-e-No a mes foc e trait sanc,
Quar grans guerra fai d'eschars senhor larc,
Per quem platz be dels reis vezer la bomba,
Que n'aian ops paisso, cordas e pom,
E'n sian trap tendut per fors jazer

Ens encontrem a miliers e a cens,
Si qu'après nos en chant om de la gesta[1].

Qu'eu n'agra colps receubutz en ma tarja
E fait vermelh de mon gonfano blanc,
Mas per aisso m'en sofrisc e m'en parc
Que n'Oc-e-No conosc qu'un dat mi plomba[2];
Eu non ai ges Lezinha[3] ni Rancom[4]
Qu'eu poscha lonh ostejar sens aver,
Mas ajudar posc de mos conoissens[5]
Escut al col e chapel en ma testa.

Sil reis Felips n'agués ars una barja
Denan Gisortz o crebat un estanc,
Si qu'a Roam[6] entrès per forsa el parc,
Que l'assetjès pel poi e per la comba
Qu'om no'n pogués traire breu sens colom,
Adoncs sai eu qu'el volgra far parer
Charle[7], que fo dels melhz de sos parens,
Per cui fo Polha[8] e Saissonha[9] conquesta.

[1] Souvenir des chansons de geste. C'est ainsi, par exemple, que dans la chanson de *Rolland* le neveu de Charlemagne, pour exciter ses compagnons, leur dit :

Or guart cascuns que granz colps i empleit :
Male cançun ja cantee n'en seit.
(Vers 1013-1014.)

[2] Un dé *plombé* est ce qu'on appelle aujourd'hui un dé *chargé*, c'est-à-dire garn d'un petit poids à l'intérieur, de façon à tomber sur un côté déterminé. Cette locution figurée se trouve chez d'autres troubadours :

Ab us datz menutz plombatz
Nos a trichatz malvestatz.
(Peire Vidal.)

Sens falsa amor cuidei viure,
Mas be vei qu'un dat mi plomba.
(Arnaut Daniel.)

[3] Lusignan (Vienne).

[4] Rancon (Haute-Vienne).

[5] Le participe présent *conoissen* s'emploie en provençal, comme en ancien français, dans le sens de *voisin, ami, connaissance*.

[6] Rouen.

[7] Charlemagne.

[8] La Pouille ou Apulie. La conquête de cette partie de l'Italie par Charlemagne est racontée dans la chanson de geste d'*Aspremont*.

[9] La Saxe, dont la conquête par Charlemagne fait le sujet de l'ancienne chanson de geste de *Guiteclin*.

Anta l'adutz e de pretz lo descharja
Guerra celui cui om no troba franc,
Per qu'eu no cuit lais Caortz ni Cajarc[1]
Mos n'Oc-e-No, pois tan sap de trastomba.
Sil reis li da lo tesaur de Chinom[2],
De guerra a cor e aura'n pois poder.
Tan l'es trebalhz e messios plazens
Que los amics els enamics tempesta.

Anc naus en mar, quant a perdut sa barja
E a mal temps e vai urtar al ranc
E cor plus fort qu'una sajeta d'arc
E leva en aut e pois aval.jos tomba,
No trais anc peis, e dirai vos be còm,
Qu'eu fatz, per leis que nom vol retener,
Que nom manté jorn, terme, ni covens,
Per que mos jois, qu'era floritz, bissesta.

Vai, Papiols, adès tost e corens;
A Traïnhac[3] sias anz de la festa :
Dim a'n Rotgier[4] e a totz sos parens
Qu'eu no trob mais *omba,* ni *om,* ni *esta.*

[1] Cahors & Cajarc (Lot). La cession du Quercy, dont Richard s'était emparé en 1188, fut en effet réclamée par Philippe-Auguste à la conférence de Conmoulins.

[2] Le roi désigné dans ce vers est Henri II, dont le trésor était en effet à Chinon. Richard Cœur-de-Lion, qui ne comptait guère sans doute sur un accès spontané de générosité de la part de son père, avait pillé ce trésor en 1187. Il semble d'ailleurs que, par *le trésor de Chinon,* Bertran de Born veuille désigner le titre de roi & tous les avantages qui s'y rattachent. Nous avons vu plus haut, dans la pièce XIII, strophe 6, qu'il poussait ouvertement Richard à réclamer ce titre, qu'avait porté son frère aîné.

[3] Treignac, chef-lieu de canton (Corrèze). Une charte du cartulaire de Dalon (fol. 97) nous montre Bertran de Born, déjà moine, présent à une donation faite à son abbaye, dans cette ville même de Treignac, le 8 janvier 1197, par Archambaud, vicomte de Comborn.

[4] Personnage inconnu.

XX

Dès la fin de l'année 1187, en apprenant le désastre de Tibériade, Richard Cœur-de-Lion avait fait le vœu de partir pour la Terre-Sainte. Au mois de janvier 1188, Philippe-Auguste suivit son exemple. C'est à ce moment que se place le *sirventés* suivant de Bertran de Born. Diez a cru qu'il avait été composé immédiatement après l'avènement de Richard ; c'est là une simple distraction, car le premier vers de la seconde strophe indique manifestement que le roi Henri II n'était pas encore mort. Remarquons en outre que cette poésie, telle que nous l'ont conservée les manuscrits, n'est qu'à l'état fragmentaire, car les quatre derniers vers sont sûrement le commencement d'une strophe & non l'*envoi* ou *tornada* qui termine ordinairement les *sirventés* de Bertran de Born : la *tornada* reproduit en effet les derniéres rimes de la strophe précédente, ce qui n'est pas le cas ici.

NOSTRE Senher[1] somonis el mezeis
Totz los arditz els valens els prezats,
Qu'anc mais guerra ni coita nol destreis,
Mas d'aquesta si te fort per grevatz,
Quar presa es la vera crotz el reis[2],
El Sepolcres a de socors fraitura,
Don tuit crezem ab leial fe segura
Que lo saintz focs i descen, qu'om o vé,
Per que no fai nul esfortz qui so cré[3].

[1] Notre-Seigneur, c'est-à-dire Jésus-Christ lui-même, & non Richard Cœur-de-Lion, comme l'a cru M. Stimming.

[2] Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, battu & fait prisonnier à la bataille de Tibériade (4 juillet 1187).

[3] D'après la légende à laquelle fait allusion Bertran de Born, les cierges placés sur le Saint-Sépulcre s'allumaient d'eux-mêmes le jour de Pâques, par un miracle qui se renouvelait tous les ans.

Cel qui es coms e ducs e sera reis [1]
S'es mes enan, per qu'es sos pretz doblatz,
Qu'el vol mais pretz qu'om de las doas leis,
Dels crestias e dels no-batejatz.
E s'el vol pretz, a las obras pareis
Qu'el vol tan pretz e tan bona aventura,
Per que sos pretz creis adès e melhura,
Qu'el vol lo pretz del mal el pretz del bé :
Tant ama pretz qu'ambedos los reté.

Ara sai eu qu'a dreit vol esser reis
Lo reis Felips, que dizen qu'es crozatz,
E anc Charles [2] en tal pretz no s'empeis
Com el fara : d'aisso s'es be vanatz.

[1] Richard Cœur-de-Lion, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, qui devait être roi d'Angleterre à la mort de son père, Henri II.
[2] Charlemagne.

XXI

Deux strophes & la *tornada* de la pièce suivante sont relatives à la croisade; c'est pourquoi nous la plaçons ici. Rien n'indique qu'elle soit antérieure ou postérieure à l'avènement de Richard Cœur-de-Lion.

Folheta[1], vos mi prejatz que eu chan,
Pero non ai ni senhor ni vezi
D'aquest afar aia cor ni talan
Ni volha ges qu'en chantan lo chasti,
Mas vos o tenetz a joia,
Anta ab pro mais que onor ab dan[2],
E avetz mal chausit al meu semblan.

La raucha votz, don cridatz en chantan,
El negre corps, don semblatz Sarazi,
El paubre mot que dizetz en comtan,
E quar flairatz sap e goma e pi
Com avols gens de Savoia[3],

[1] Jongleur, auquel Bertran de Born a adressé une autre de ses poésies. (Voyez plus loin, *Poésies diverses*, III.)

[2] Folheta, jongleur de son métier, est tout disposé à chanter même une chanson dans laquelle on dit du mal de lui, car il sait que cela lui rapportera de beaux bénéfices.

[3] Les Savoyards, comme on le voit, n'avaient pas au moyen âge une réputation de raffinement & d'élégance en fait de toilette.

E quar etz lait garnitz e malestan,
Ab queus n'anetz farai vostre coman.

Ara[1] parra de pretz quals l'a plus gran
De totz aquels ques leveron mati[2] :
Messers[3] Conratz[4] l'a plus fi sens enjan
Ques defen lai a Sur[5] d'en Saladi[6]
E de sa maisnada croia.
Deus l'acora, quel socors vai tarzan :
Sol aural pretz, pois sols sofre l'afan.

Messers Conratz, a Jesu vos coman,
Qu'eu fora lai ab vos, so vos afi,
Mas laissei m'en quan vi que li plus gran
Se tarzavan[7], li rei e li princi ;
Pois vi mi donz bela e bloia,
Per que mos cors mi vai afrevolan ;
Lai fora ab vos s'eu en saubés aitan.

De n'Oc-e-No[8] nom vauc ara doptan
Quar pesa li si nula rel chasti ;
El reis francés vai si trop apriman
E ai paor que venha sobre mi.

[1] Cette strophe & la suivante se trouvent reproduites, avec quelques variantes, dans la pièce qui suit.

[2] *Se lever matin,* expression figurée pour *faire diligence, devancer les autres.*

[3] Imitation de l'appellation italienne *messere*, qui correspond au français *messire.*

[4] Conrad, dit *le marquis de Tyr,* fils de Guillaume IV de Montferrat, alla défendre à Constantinople l'empereur Isaac contre ses sujets révoltés, passa de là en Palestine, où il délivra Tyr assiégée par Saladin, & se fit donner la souveraineté de cette ville. Il espérait être reconnu comme roi de Jérusalem, grâce à l'appui de Richard Cœur-de-Lion, quand il fut assassiné, en 1192, par deux émissaires du Vieux de la Montagne.

[5] Nom vulgaire de Tyr au moyen âge.

[6] Saladin, premier sultan ayoubite d'Égypte, vainqueur des chrétiens à Tibériade (1187), mort à Damas en 1193.

[7] Le seul manuscrit qui contienne cette pièce porte *croiʒavan,* ce qui est évidemment une faute.

[8] Richard Cœur-de-Lion.

Mas anc al setje de Troia [1]
Non ac tan duc, prince ni amiran
Com·eu n'ai mes, per chantar, a mon dan.

A mon Isembart [2] part Troia [3]
Vai, sirventés, e di lim, qu'eu lolh man,
Qu'als reis crozatz es anta quar no van.

[1] La connaissance du siège de Troie par les Grecs s'était répandue dans la société féodale du douzième siècle par le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More.
[2] Personnage déjà mentionné dans la pièce XVI, v. 45.
[3] Troyes, en Champagne.

XXII

Les deux premières strophes de cette pièce figurent déjà dans la précédente, procédé assez étrange & dont vraisemblablement la responsabilité ne remonte pas à Bertran de Born, mais seulement à quelqu'un des scribes qui nous ont conservé ses œuvres. Le poète y célèbre la vaillance de Conrad de Montferrat, défenseur de Tyr contre Saladin, & il s'élève contre le peu d'ardeur que mettent les princes d'Occident à accomplir leur vœu de croisade. Il cherche à se disculper lui-même du reproche d'indolence, ce qu'il fait d'une façon plus spirituelle qu'héroïque. La pièce est postérieure à la mort d'Henri II (6 juillet 1189), car Richard y est désigné par le titre de roi.

Ara sai eu de pretz quals l'a plus gran
De totz aquels ques leveron mati :
Messers Conratz[1] l'a plus fi sens enjan
Ques defen lai a Sur d'en Saladi[2]
E de sa maisnada croia.
Socoral Deus, quel socors vai tardan :
Sols aural pretz, que sols sofre l'afan.

Senher Conratz, a Jesu vos coman,
Qu'eu fora lai a Sur, so vos afi,
Mas laissei m'en quar s'anavan tardan
Li comte elh duc elh rei e li princi;
Pois vi mi donz bela e bloia,

[1] Voyez la note du vers 17 de la pièce précédente.
[2] Voyez la note du vers 18 de la pièce précédente.

Per que s'anet mos cors afeblejan,
Qu'eu fora lai be a passat un an.

Senher Conratz, eu sai dos reis qu'estan
D'ajudar vos; aras entendatz qui :
Lo reis Felips es l'us, quar vai doptan
Lo rei Richart, e cel lui dopta aissi.
Ar fos usquecs d'els en boia
D'en Saladi, pois van Deu galian,
Quar son crozat e d'anar mot no fan.

Senher Conratz, tot per votre amor chan
Ni ges noi gart amic ni enami,
Mas per sol fatz quels crozatz vauc reptan
Del passatge qu'an si mes en obli.
No cuidon qu'a Deu enoia,
Qu'il se paisson e se van sojornan
Eus enduratz fam, set, e il estan.

Senher Conratz, la rodas vai viran[1]
En aquest mon, pur en mal a la fi,
Quar paucs en sai que no s'anen penan
Com enganen vezi e no-vezi;
Mas cel qui pert, nolh par joia.
Don sapchan be cil qu'eu dic qu'aisso fan
Que Deus escriu so que dit e fait an.

Senher Conratz, lo reis Richartz val tan,
(Sitot quan volh, de lui gran mal m'en di)

[1] Le sens littéral de ce vers & du suivant est : *la roue va tournant dans ce monde, pourtant elle a la fin en mal,* c'est-à-dire qu'elle ne cesse un instant de tourner que quand ceux qui étaient en haut sont en bas. La *roue* de la Fortune est fréquemment mentionnée par les troubadours. Bornons-nous à un exemple :

Tals es en gran pojar,
Cui la roda en breu virar
Fai son pojar descendre.
(Giraut de Borneil.)

Qu'el passara ab tal esfortz ojan
Com far poira, so aug dir tot de fi;
El reis Felips en mar poia
Ab autres reis, qu'ab tal esfortz venran
Que part l'Arbre Sec[1] irem conquistan.

Bels Papiols, ves Savoia
Te ton chami e ves Branditz[2] brochan,
E passal mar, qu'al rei[3] Conrat ti man.

Quan seras lai, no t'enoia :
Tu li diras que s'ar nolh val ab bran,
Eulh valrai tost, silh rei nom van bauzan.

Mas be es ver qu'a tal domnam coman,
Sil passatges nolh platz, no crei quei an.

[1] D'après la légende qui avait cours au moyen âge, cet arbre existait depuis la création du monde dans la vallée d'Hébron ; il avait séché à la mort du Christ & devait renaître quand un prince chrétien aurait chassé les Infidèles de la Terre-Sainte.

[2] Brindisi, en Italie.

[3] Conrad de Montferrat disputa le titre de roi de Jérusalem à Gui de Lusignan lorsque celui-ci eut perdu sa femme, la princesse Sibylle.

XXIII

Le *sirventés* suivant est l'un des plus obscurs que Bertran de Born nous ait laissés. Nous le plaçons ici à cause de la strophe 3, où il y a une allusion très nette au projet de croisade des princes d'Occident. La strophe 6, où il est question de Richard Cœur-de-Lion sous le nom d'*Oc-e-No* que lui donne ordinairement Bertran de Born, montre avec non moins d'évidence que ce prince portait déjà le titre de roi d'Angleterre. La pièce peut donc être datée de la fin de l'année 1189 ou du commencement de l'année 1190.

Anc nos poc far major anta
Quan m'assols
Ni mi pres en dols,
E pois el so a enquest
E platz mi donz que m'esclava
Ni quem lais,
No m'es dans
Sils autrui enfans
Coljal meus bersols,
Qu'eu sui grans.

Fatz cors, pois ela t'enchanta,
Tu t'o cols
E fas i que fols,
Que de tot joi se desvest

E de pretz se cura es lava.
Per jamais
Lo bobans
Remanha el mazans,
Qu'eu o volh, sil vols,
Dos aitans.

Lo senher de cui es Manta
E Murols[1]
S'es prims de tersols
Tornatz, ab que sai no rest.
Seus seria, s'el anava,
Lai Roais[2],
Tervagans[3],
Aleps e Arans[4],
Pois feira filhols
Dels Persans.

Enaps e copa m'azanta
E orzols
D'argen e pairols
E sec ribeira e forest
E sai tolia e donava;
Nos biais
Dels afans;
Pressas e mazans,
Guerra e tribols
L'es enans.

[1] Mantes (Seine-&-Oise) a de tout temps fait partie de l'Ile-de-France. *Murols* désigne vraisemblablement Moreuil, en Picardie (Somme); ce fut l'un des fiefs que le comte de Flandre dut abandonner à Philippe-Auguste, à la suite de la campagne de 1185. Le seigneur de Mantes & de Moreuil ne peut donc être que le roi de France.

[2] Edesse, en Mésopotamie.

[3] Une des divinités adorées par les païens, d'après les chansons de geste.

[4] Alep est, comme on sait, une ville de Syrie, & *Aram* est le nom biblique de la Syrie elle-même.

Entre Dordonha e Charanta
Es trop mols,
Som dis n'Auriols[1],
Qu'encar re noi a conquest
E er l'anta, sis pausava,
Qu'aissi lais
Benenans
E gortz e tirans
Cels qu'amar no sols
E poissans.

Ves mon Oc-e-No t'avanta,
Papiols,
Quar seus es Bristols
E Nortensems e Susest[2]
E Londres e Titagrava[3]
E Carais[4]
E Roans
E Coras e Cans[5]
E tot a quan vol;
Sai s'eslans.

Bel senher truans[6],
Cossi nous es dols
Lo meus dans?

Mariniers[7], enans
Es qu'anar destols
Als amans.

[1] Personnage inconnu.
[2] Altérations de Northampton & Sussex.
[3] Titgrave, une des résidences des rois d'Angleterre.
[4] Probablement Carhaix, en Bretagne (Cotes-du-Nord).
[5] Rouen & Caen se reconnaissent facilement sous les formes *Roans* & *Cans;* mais nous ne savons quelle est la localité appelée *Coras*.
[6] Pseudonyme pour désigner un personnage inconnu.
[7] Dans cette pièce, comme dans la suivante, Bertran de Born se sert du pseudonyme de *Marinier* pour désigner un autre personnage que le jeune roi Henri; nous ne savons pas de qui il s'agit ici. Ces trois derniers vers sont d'ailleurs fort obscurs.

XXIV

Ainsi que pouvaient déjà le faire prévoir les derniers vers de la pièce XXII, Bertran de Born ne partit pas pour la Terre-Sainte. Le retour de Richard Cœur-de-Lion, après la longue captivité que l'on sait, lui fournit matière à deux *sirventés*. Voici le premier, précédé de sa *razo :*

« Quan Richartz ac faita la patz ab en Bertran de Born e li ac rendut son castel d'Autafort, el se crozet, lo reis Richartz, e passet oltra mar. En Bertrans remas guerrejan ab n'Aimar lo vescomte de Lemoges e ab lo comte de Peiregorc e ab totz los autres baros de viro. E, si com avetz entendut, quan Richartz s'en tornava, el fo pres en Alemanha e si estet en preiso dos ans e si se rezemet per aver. E quan Bertrans de Born saup quel reis devia eissir de preiso, molt fo alegres per lo gran be qu'el sabia qu'el auria del rei e per lo dan que seria a sos enemics. E sapchatz qu'en Bertrans avia escrit en son cor totz los mals els dans que aquist guerrejador avian faitz en Lemozi e en las terras del rei Richart. E fetz son sirventés. »

Bem platz quar trega ni fis
No rema entrels baros
Qu'adès plantavon boissos,
Tant amon ortz e jardis,
Aise ab pauc de compánha;
Semblas garden d'ansessis,
Que ja lai ont us d'els fos
Non intreratz sens mesclanha.

Ancaras i aura ris
E beleu amaran nos

E aculhiran los pros
E daran dels barbaris[1],
Sils platz qu'om ab lor remanha,
Que ja per cridar : *Paris!*[2]
Senes autras messios
No conquerran gent estranha.

Ja no crezatz qu'om ressis
Poj de pretz dos eschalos,
Mas al sotera dejos
Pot be estar quetz e clis,
E en aquel que remanha,
Que per mil marcs d'esterlis
No'n poiria pojar dos,
Tan tem qu'avers li sofranha.

Be volgral reis[3] fos devis
E que passès sai mest nos
E que saubés dels baros
Quals l'es fals ni quals l'es fis,
E conogués la malanha
De que clocha Lemozis
Qu'era seus e foralh bos,
Mas us sobros lolh gavanha.

Be volgra lo mal chausis
Quoras qu'en fos lezeros
E qu'en passès dos e dos
Anz que trop li endurzis,
Pois vengutz es d'Alamanha;
E volh n'Aimars lo meschis

[1] On donnait le nom de *barbarins* aux deniers frappés par les vicomtes de Limoges, à cause de la figure barbue de saint Martial qui y était représentée.
[2] Allusion aux traités que certains vassaux de Richard Cœur-de-Lion avaient passés avec le roi de France pendant la captivité de leur suzerain.
[3] Richard Cœur-de-Lion.

En Guis fassan partizos[1]
Tant engals qu'us no s'en planha.

Mariniers[2], ges pels Chanzis[3],
Sils alberja'n Malmiros[4],
Nom fassatz mal a rescos :
Nous en serai plus aclis;
Ni pe'n Peiro La Chassanha[5],
De que s'es mal menatz Guis[6]
Ves mi de doas preisos
En amor e en companha.

Papiols, ja'n Frederis[7]
No feira aital barganha
Com fetz sos filhz n'Aenris[8]
Quan pres romieus ab bordos[9],
Don pert[10] Polha e Romanha[11].

[1] Aimar & Gui sont très probablement les deux fils du vicomte de Limoges Aimar ou Adémar V, qui, dans les dernières années de la vie de leur père, participèrent à l'administration de la vicomté. Aimar mourut avant son père, en 1195. Gui succéda à Aimar V en 1199.

[2] D'après la seconde biographie de Bertran de Born, le poète donnait le nom de *Marinier* à Henri le Jeune; mais il est bien évident qu'ici il ne peut s'agir de ce prince, mort depuis plus de dix ans.

[3] Les *Chanzis* étaient une famille voisine du château d'Hautefort, fréquemment mentionnée dans le cartulaire de Dalon.

[4] Les *Malmiros* étaient, comme les Chanzis, des voisins de Bertran de Born; le cartulaire de Dalon enregistre plusieurs de leurs donations.

[5] *Petrus de Cassania* fit une donation à l'abbaye de Dalon en l'année 1189, en présence de Constantin de Born & de Ramnaud Malmiro (*Cartulaire,* f° 5).

[6] Sans doute le même Gui qui est mentionné plus haut.

[7] L'empereur Frédéric Barberousse.

[8] L'empereur Henri VI, fils & successeur de Barberousse.

[9] Allusion à la prise de Richard Cœur-de-Lion par le duc d'Autriche, qui le vendit ensuite à l'empereur.

[10] Les manuscrits ont *pres,* comme au vers précédent, au lieu de *pert.*

[11] Henri VI dut faire deux expéditions pour disputer l'Italie méridionale, dot de sa femme Constance, à l'usurpateur Tancrède & à son fils Guillaume III.

XXV

Nous ne possédons pas de *razo* pour la pièce suivante, mais nous pouvons facilement nous en passer. Il est évident qu'elle a été composée dans les mêmes circonstances que la précédente. Bertran de Born reproche aux barons limousins d'avoir lâchement profité de l'absence du roi Richard pour secouer le joug de sa suzeraineté, & il nous les montre honteux & tremblants, prêts a la soumission, dès qu'ils apprennent la nouvelle de son retour. Il espère que le roi vengera les injures qu'on a faites à son autorité pendant son absence, & il célèbre d'avance les combats dont son arrivée va donner le signal.

Ar ve la coindeta sazos
Que aribaran nostras naus
E venral reis galhartz e pros,
Qu'anc lo reis Richartz no fo taus.
Adonc veirem aur e argen despendre
Peirieras far, destrapar e destendre,
Murs esfondrar, tors baissar e descendre
Els enamics enchadenar e prendre.

Ges nom platz de nostres baros
Qu'an faitz sagramens, no sai quaus;
Per so n'estaran vergonhos
Com lo lops qu'al latz es enclaus
Quan nostre reis poira mest nos atendre,
Qu'estiers nuls d'els no s'en poira defendre,

Anz diran tuit : « Mi no pot om reprendre[1]
De nul mal plait, anz mi volh a vos rendre. »

Bela m'es pressa de blezos
Cubertz de teintz vermelhs e blaus,
D'entresenhz e de gonfanos,
De diversas colors tretaus,
Tendas e traps e rics pabalhos tendre,
Lansas frassar, escutz traucar, e fendre
Elmes brunitz, e colps donar e prendre
. . . . . .

Nom platz companha de Basclos[2]
Ni de las putanas venaus;
Sacs d'esterlis e de motos[3]
M'es laitz, quan son vengut de fraus.
E maisnadier eschars deuria om pendre
E ric ome, quan son donar vol vendre;
En domna escharsa nos deuria om entendre
Que per aver pot plejar e estendre.

Bom sap l'usatge qu'al leos
Qu'a re vencuda non es maus,
Mas contra orgolh es orgolhos.
El reis non a baros aitaus,
Anz, quan vezon que sos afars es mendre,
Ponha chascus cossilh poscha mesprendre.
E nous cujetz qu'eu fassa motz a vendre,
Mas per ric bar deu om totjorn contendre.

[1] Les manuscrits ont *mesprendre*, ce qui nous paraît une faute.

[2] Les *Basclos* sont, à proprement parler, les Basques; mais, à la fin du douzième siècle, c'est un des noms sous lesquels on désignait fréquemment les routiers.

[3] On croit généralement que les *moutons* ou *agnels*, espèce de monnaie, ne remontent qu'à saint Louis; on voit qu'il sont bien plus anciens, car il est impossible de donner ici un autre sens au mot *moto*. Nous suppléons *d'esterlis*, qui manque dans les manuscrits.

XXVI

Dans la pièce suivante, Bertran de Born célèbre la guerre & ses hasards avec l'enthousiasme que nous lui avons déjà vu pour le même sujet. Il est difficile de dire à quel événement précis ce *sirventés* se rapporte ; nous y voyons que le roi de Castille, Alphonse, & Richard Cœur-de-Lion vont bientôt se trouver en présence & qu'ils luttent déjà à qui réunira le plus grand nombre de chevaliers. Est-ce pour en venir aux mains, est-ce au contraire pour une action militaire commune que les deux princes s'avancent l'un vers l'autre ? L'histoire se tait & ne sait rien des rapports du roi de Castille avec le roi d'Angleterre à la fin du XII[e] siècle. Nous suivons l'opinion assez probable de M. Clédat en plaçant cette pièce vers 1195.

Mei sirventés[1] volh far dels reis amdos,
Qu'en breu veirem qu'aura mais chavaliers,
Del valen rei de Castela n'Anfos[2]
Qu'aug dir que ve e volra soudadiers;
Richartz metra a mois e a sestiers
Aur e argen, e te s'a benenansa
Metre e donar e no vol sa fiansa,
Anz vol guerra mais que qualha esparviers.

S'amdui li rei son pro ni coratjos,
En breu veirem champs jonchatz de quartiers

[1] Les *sirventés* ont généralement six strophes ; celui-ci n'en ayant que trois, on comprend que le poète l'appelle un *demi-sirventés*.

[2] Alphonse III, roi de Castille de 1158 à 1214.

D'elms e d'escutz e de brans e d'arsos
E de fendutz per bustz tro als braiers,
E arage veirem anar destriers
E per costatz e per peitz mainta lansa
E gaug e plor e dol e alegransa :
Lo perdre er grans el gazanhz er sobriers.

Trompas, tabors, senheras e penos
E entresenhz e chavaus blancs & niers
Veirem en breu, quel segles sera bos,
Que om tolra l'aver als usuriers
E per chamis non anara saumiers
Jorn afiat, ni borzés sens doptansa,
Ni merchadiers que venga devès Fransa,
Anz sera rics qui tolra volontiers.

Mas sil reis ve, eu ai en Deu fiansa
Qu'eu serai vius o serai per quartiers,
E si sui vius, er mi grans benenansa,
E si eu moir, er mi grans deliuriers.

XXVII

Dans le courant de l'année 1196, Richard Cœur-de-Lion fit une expédition en Bretagne : c'est incontestablement à cette expédition que se rapporte le *sirventés* suivant. Mais, d'autre part, nous savons que Bertran de Born s'était fait moine à Dalon en cette même année 1196 au plus tard. Est-il admissible qu'une fois entré dans le cloître le poète ait conservé à ce point le souci des choses de ce monde & qu'il ait pu continuer à exprimer des pensées aussi éloignées de la doctrine chrétienne que celle-ci, par exemple : « La guerre veut qu'on répande le sang & qu'on allume des incendies ? » Nous ne le croyons pas. Il nous paraît probable que le *sirventés* que nous publions ci-dessous a pour auteur non pas le Bertran de Born que nous connaissons, mais l'un de ses deux fils qui portaient le même nom que lui, celui qu'une *razo* appelle *Bertran de Born lo ove* & dont nous possédons au moins un autre *sirventés* authentique.

Gen part nostre reis[1] liuranda,
Per que son tuit gras
Sei Englés e nou e ras
E chascus porta guirlanda[2];
E Francés son rozilhos
De portar lor garnizos

[1] Richard Cœur-de-Lion.

[2] On portait des guirlandes de fleurs en temps de fête. Le poète reproche aux Anglais de se livrer aux divertissements, au lieu de faire la guerre ; les guirlandes sont en quelque sorte le symbole de la paix :

Pois ve la patz el gais temps de Pascor,
Si deuria mostrar ab guirlanda de flor.
(Sordel.)

E sofron fam e set e ploja e ven,
El reis[1] conquer l'autrui el seu defen.

Reis que gran terra demanda
Par que fassa gas
Quan chaval no trai de pas[2]
Ni chaussa de fer no randa;
El reis fetz que coratjos
Quar venc sai entrels Bretos;
Mas cela onors tornara a nien
S'es tals la fis com fetz comensamen.

Guerra vol qu'om sanc espanda
E qu'om foc abras
E que ja no sia las
De donar ni meta ganda;
Qu'eu sai fraires aitals dos,
L'us es reis, l'autre es coms pros[3];
Mas ges no ditz vertat aicel que men[4],
Ni tuit lauzat no son pro ni valen.

Breto son fors de garanda
E son d'onor bas,
Quar us coms de saint Tomas[5]

[1] Philippe-Auguste.

[2] Allusion probable à la mésaventure militaire arrivée à Richard à la bataille d'Aumale (août 1196), où le roi d'Angleterre fut renversé ainsi que son cheval & où il faillit rester aux mains des Français.

[3] Jean-sans-Terre portait, du vivant de son frère Richard, le titre de comte de Mortain.

[3] Locution proverbiale qui se retrouve chez d'autres troubadours. Par exemple :

Mas qui men no ditz ver.
(P. Vidal, éd. Bartsch, II, 50.)

[4] Nous avons vu que Bertran de Born se sert de l'expression : *la terra saint Aimon* pour désigner l'Angleterre. Nous avons ici une expression analogue où saint Thomas de Cantorbéry remplace saint Edmond; *us coms de saint Tomas* veut dire simplement : *un comte anglais.* Le personnage ainsi désigné ne peut guère être que Ranulfe, comte de Chester, que le roi Henri II avait marié à Constance, veuve de son fils Geoffroi, duc de Bretagne. Les Bretons le chassèrent à la mort d'Henri II; grâce à Richard, il revint en Bretagne en 1196 & réussit par surprise à faire prisonnière sa femme Constance à Pontorson.

Entret en Bresilianda[1].
Ben paron de bon cor blos
E tornat de sus en jos,
Quar lor Artus demandon frevolmen[2];
No'n dirai plus, quar negus no m'enten.

Als baros cui argens blanda,
Sirventés, diras
Qu'enanz que passen lo pas,
Vejan si es foudatz granda,
Si es sens o dans o pros,
Quar per senhor dormilhos
No volh entrar en guerra n'en conten,
Quar greu conquer om be terra dormen[3].

Sirventés, vai t'en coitos
Al comte qu'a nom n'Ugos[4],
Quar el val tan e ve e sap e sen
Que ja no vol penre malvatz argen.

[1] Forêt enchantée mentionnée par Bertran de Born dans la pièce IV.

[2] D'après la légende bretonne, Arthur, grièvement blessé dans un combat livré contre ses propres compatriotes & son perfide neveu Mordred, avait été emmené dans une barque enchantée vers un pays mystérieux, d'où il devait revenir un jour pour rendre aux Bretons l'empire qu'ils avaient perdu. Les troubadours & les trouvères font souvent allusion à cette attente chimérique des Bretons.

[3] En 1197 Richard gagna à sa cause un certain nombre de barons français, notamment le comte de Flandres & Renaud de Dammartin, à prix d'argent; ce sont eux, ou ceux qui voudraient les imiter, que le poète met en garde contre la nonchalance du roi d'Angleterre.

[4] Probablement Hugues IX de Lusignan, bien qu'il n'ait porté le titre de *comte* (de la Marche) qu'après la mort de Richard Cœur-de-Lion.

POÉSIES DE BERTRAN DE BORN

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES AMOUREUSES

POÉSIES AMOUREUSES DE BERTRAN DE BORN

I

Pour comprendre les poésies amoureuses de Bertran de Born, nous trouvons un précieux secours dans le commentaire anonyme; mais, comme il est impossible le plus souvent d'en contrôler l'exactitude, nous nous bornerons à le reproduire.

« Bertrans de Born si s'apelava *Rassa* ab lo comte Jaufré de Bretanha, qu'era fraire del rei jove e d'en Richart, qu'era coms de Peitieus. E'n Richartz e'n Jaufrés si s'entendion en la domna d'en Bertran de Born, na Maeut[1] de Montanhac, el reis n'Anfos d'Arago e'n Raimons, lo coms de Tolosa, e ela los refudava totz per en Bertran de Born que avia pres per entendedor e per castiador. E per so que il remasessen dels precs d'ela, el volc mostrar al comte Jaufré quals era la domna en cui el s'entendia e si la lauzet en tal maneira que par qu'el l'agués vista nuda e tenguda, e volc be qu'om saubés que na Maeuz era la soa domna, aquela que refudava Peitieus, so era en Richartz, qu'era coms de Peitieus, e'n Jaufré, qu'era coms de Bretanha, el rei d'Arago, qu'era senher de Saragoza, el comte Raimon, qu'era senher de Tolosa, e per so dis en Bertrans :

Rassa, al rics es orgolhosa
E fai gran sen a lei de tosa,
Que no vol Peitieus ni Tolosa
Ni Bretanha ni Saragosa,
Anz es tan de pretz envejosa
Qu'als pros paubres es amorosa.

[1] Forme vulgaire de *Mathilde*, au cas sujet *Maeuz*, que les copistes & même les éditeurs ont souvent lu de travers *Maenz*. L'ancien français dit *Mahaut*.

E d'aquesta razo queus ai dita el fetz son sirventés e de blasmar los rics que re no donon e que mal acolhon e sonon e que senes tort ochaisonon e, qui lor quier mercé, que no perdonon ni servizi no guizerdonon, e aquels que mais no parlon sino de volada d'austor ni mais d'amor ni d'armas non auson parlar entre lor; e volia quel coms Richartz guerrejès lo vescomte de Lemoges e quel vescoms si defendès prosamen : e d'aquestas razos si fetz lo sirventés que ditz : *Rassa, tan creis* [1]. »

RASSA, tan creis e monta e poja
Cela qu'es de totz enjans voja,
Sos pretz a las autras enoja,
Qu'una noi a que re i noja,
Quel vezers de sa beutat loja
Los pros a sos ops, cui que coja,
Quelh plus conoissen elh melhor
Mantenen adès sa lauzor
E la tenen per la gensor,
Qu'il sap far tant entiera onor,
No vol mas un sol prejador.

Rassa, domna es frescha e fina
Coinda e gaia e meschina :
Pel saur ab color de robina,
Blancha pel corps com flors d'espina,
Coude mol ab dura tetina,
E sembla conil de l'eschina.
A la fina frescha color,
Al bo pretz e a la lauzor
Leu podon triar la melhor
Cil qui se fan conoissedor
De mi ves qual part eu ador.

[1] Notons en passant que ce *sirventés* a été imité, au moins pour le rythme, par le Moine de Montaudon.

Rassa, als rics es orgolhosa
E fai gran sen a lei de tosa,
Que no vol Peiteus ni Tolosa
Ni Bretanha ni Saragosa,
Anz es de pretz tant envejosa
Qu'als pros paubres es amorosa.
Pois m'a pres per chastiador,
Prec li qne tenha char s'amor
E am mais un pro vavassor
Qu'un comte o duc galiador
Que la tengués a desonor.

Rassa, rics om que re no dona
Ni acolh ni met ni no sona
E qui senes tort ochaisona
E, qui mercelh quer, no perdona
M'enoja, e tota persona
Que servizi no guizerdona;
E li ric ome chassador
M'enojan elh buzatador
Gaban de volada d'austor,
Ni jamais d'armas ni d'amor
No parlaran mot entre lor.

Rassa, aissous prec que vos plassa :
Ric om que de guerra nos lassa
Ni no s'en recré per menassa
Tro qu'om se lais que mal nolh fassa
Val mais que ribiera ni chassa,
Que bo pretz n'acolh e n'abrassa.
Mauris ab n'Aigar[1] son senhor
Ac guerra ab pretz valedor :
El vescoms defenda s'onor

[1] Allusion à la chanson de geste provençale d'*Aigar & Maurin*, dont nous ne possédons qu'un fragment, récemment découvert & publié par M. Scheler.

El coms[1] deman lalh per vigor,
E vejam la d'els al Pascor.

Mariniers[2], vos avetz onor
E nos avem chamjat senhor
Bo guerrier per tornejador[3];
E prec a'n Golfier de la Tor[4]
Mos chantars nolh fassa paor.

Papiols, mos chantars recor[5]
En la cort mon mal Bel-Senhor[6].

[1] Allusion à une guerre entre Richard Cœur-de-Lion & le vicomte de Limoges, peut-être la même dont il est question dans la pièce politique II.

[2] Sans doute Henri le Jeune.

[3] Il n'est pas probable, comme le croit M. Stimming, que le seigneur dont il est question ici soit Olivier de Lastours, mort en 1180. Bertran de Born veut évidemment désigner Richard, auquel il reproche de préférer maintenant les tournois & les fêtes à la guerre.

[4] Goufier de Lastours, fils d'Olivier.

[5] *Recor* ne peut pas être la première personne du présent de l'indicatif du verbe *recordar*, laquelle aurait un o ouvert, tandis qu'ici la rime demande un o fermé. C'est la troisième personne du verbe *recorre*, recourir.

[6] Sans doute pseudonyme pour désigner une dame; voyez les pièces amoureuses IIIe vers 61, & VI, vers 11.

II

Bertrans de Born si era drutz de madomna Maeut de Montanhac, de la molher de Talairan, que era aitals domna com vos ai dit en la razo del sirventés de *la donna soisseubuda*[1]. E si com eu vos dis, elal parti de si e det li comjat e encusava lo de madomna Guischarda, de la molher del vescomte de Comborn, d'una valen domna que fo de Bergonha, sor d'en Guischart de Beljoc[2]. Avinens domna e ensenhada era, complida de totas beutatz; si la lauzava fort en Bertrans en comtan e en chantan enanz qu'el la vis e era sos amics per lo be qu'el auzi d'ela e enanz qu'ela fos venguda a marit al vescomte de Comborn, e per l'alegressa qu'el ac de la soa venguda, si fetz aquestas coblas que dizion :

Ai ! Lemozis, francha terra cortesa,
Molt me sap bo quar tals onors vos creis,
Que jois e pretz e deportz e gaiesa,
Cortesia e solatz e domneis
S'en ven a vos, el cors estei anceis :
Bes deu gardar qui a drutz se depeis
Per quals obras deu domna esser quesa.

Dos e servirs e garnirs e largesa
Noiris amor, com fai l'aiga lo peis,
Ensenhamens e valors e proesa,
Armas e cortz e guerras e torneis;
E qui pros es ni de proesas feis,
Mal estara s'aoras no pareis,
Pois na Guischarda nos es sai tramesa[3].

E per aquesta domna Guischarda sil parti de si madomna Maeuz, qu'ela crezia qu'el li volgués melhz que ad ela e qu'ela li fezés amor. E per aquest departimen el fetz *la donna soisseubuda* el sirventés que ditz : *Eu m'escondisc.*

[1] Ce *sirventés* est publié plus loin avec sa *razo*, sous le numéro III.

[2] Nous ignorons la date de la venue en Limousin de Guicharde de Beaujeu. Elle mourut en 1221 & fut enterrée à l'abbaye d'Obasine.

[3] Ces deux couplets sont empruntés à une chanson de Bertran de Born qui ne nous a pas eté conservée en entier.

Eu m'escondisc, domna, que mal no mier,
De so queus an de mi dit lausengier.
Per merceus prec qu'om no poscha mesclar
Lo vostre corps[1] fi, leial, vertadier,
Umil e franc, cortés e plazentier
Ab mi, domna, per messonjas comtar.

Al premier get perda eu mon esparvier,
Quel m'aucian el ponh falco lanier
E porten l'en, qu'eul lor veja plumar,
S'eu non am mais de vos lo cossirier
Que de nula autra aver lo desirier
Quem do s'amor nim retenha al coljar[2].

Autre escondisc vos farai plus sobrier
E no mi posc orar plus d'encombrier :
S'eu anc falhi ves vos, neis del pensar,
Quan serem sol en chambra o dinz vergier,
Falham poders devès mon companhier
De tal guisa que nom poscha ajudar.

S'eu per jogar m'asset pres del taulier[3],
Ja noi poscha baratar un denier,
Ni ab taula presa no poscha intrar[4],
Anz get adès lo reirazar derier,
S'autra domna mais deman ni enquier
Mas vos, cui am e desir e tenc char.

[1] Diez a signalé, en provençal & en ancien français, cet emploi du mot *corps*, avec un possessif, au lieu du pronom personnel : *lo vostre corps* est équivalent à *vos*. Cet emploi du mot *corps* n'a pas tout-à-fait disparu du français actuel, puisque nous disons couramment : *j'ai fait cela à mon corps défendant*, c'est-à-dire *malgré moi*.

[2] Bertran de Born exprime la même pensée dans la pièce III, vv. 67-68 :

Mais volh de vos lo deman
Que autra tener baisan.

[3] Tablier, nom que porte encore aujourd'hui la boîte qui sert à jouer le tric-trac.

[4] Pour comprendre cette phrase, il faudrait avoir sur le jeu de tric-trac au moyen âge des notions plus précises que celles qui nous sont parvenues.

Senher sia eu de chastel parsonier
E en la tor siam quatre parier,
E l'us l'autre nons poscham ja amar,
Anz m'aian ops totztemps arcbalestier,
Metge, sirven e gaitas e portier,
S'eu anc aic cor d'autra domna amar.

Ma domnam lais per autre chavalier
E pois no sai a que m'aia mestier,
E falham vens quan serai sobre mar;
En cort de rei mi batan li portier
E en coita fassal fugir premier,
Si no menti cel queus anet comtar.

Domna, s'eu ai mon austor anedier
Bel e mudat[1], be prenden e manier,
Que tot auzel poscha apoderar,
Cinhe, grua e aigro blanc e nier,
Volrai lo donc mal mudat, galinier,
Gras, debaten[2], que no poscha volar?

Fals, envejos, fementit lausengier,
Pois ab mi donz m'avetz mes destorbier,
Beus lauzèra quem laissessetz estar[3].

[1] Un autour *mué* avait plus de valeur que celui qui n'avait pas passé la mue, car la mue était souvent mortelle pour les oiseaux de chasse.

[2] Ce défaut est bien expliqué par un passage de Rigaud de Barbezieux, qui dit que le bon autour est celui

Que per talan nos mou ni nos debat,
Enanz aten tro qu'om l'aia gitat.

[3] Quelques manuscrits contiennent pour cette pièce une huitième strophe, qui fait bien l'effet d'une interpolation :

Escut al col chavalgue eu ab tempier
E port salat, chapairo traversier
E renhas breus qu'om no poscha alongar
E estreups loncs en chaval bas trotier,
E a l'ostal trob irat l'ostalier,
Si nous menti quius o anet comtar.

III

Bertrans de Born si era drutz d'una domna gentil e jove e fort prezada, e avia nom madomna Maeuz de Montanhac, molher d'en Talairan, qu'era fraire del comte de Peiregorc, e ela era filha del vescomte de Torena e sor de madomna Maria de Ventadorn e de n'Elis de Monfort; e segon qu'el ditz en son chantar, elal parti de si elh det comjat, don el fo molt tristz e iratz, e fetz razo que jamais no la cobraria si autra no'n trobava quelh fos tan bela ni tan bona ni tan plazens ni tant ensenhada, e penset pois qu'el no'n poiria cobrar neguna que pogués esser egals a la soa, don el si conselhet qu'el en fezés una en aital guisa qu'el soisseubés de las autras bonas domnas e belas de chascuna una beutat o un bel semblan o un bel acolhimen o un avinen parlar o un bel captenemen o un bel gran o un bel talh de persona, e enaissi el anet queren a totas las bonas domnas que chascuna li donès un d'aquestz dos que m'avetz auzit nomar per restaurar la soa domna qu'avia perduda; e el sirventés qu'el fetz d'aquesta razo vos auziretz nomar totas las domnas a lasquals el anet querre socors e ajuda a far la domna soisseubuda [1].

Domna, pois de mi nous chal
E partit m'avetz de vos
Senes totas ochaisos,
No sai on m'enquiera,
Que jamais
Non er per mi tan rics jais

[1] Un troubadour du treizième siècle, Élias de Barjols, a composé un *sirventés* qui est la contre-partie de celui de Bertran de Born & qu'on pourrait appeler *lo cavalier soisseubut*. Pour trouver un chevalier digne de la dame qu'il célèbre, il emprunte une qualité à chacun des seigneurs de sa connaissance; notons, parmi ces emprunts, *lo sen d'en Bertran*, phrase qui s'applique évidemment à Bertran de Born.

Cobratz, e si del semblan
No trob domna a mon talan
Que valha vos qu'ai perduda,
Jamais no volh aver druda.

Pois nous posc trobar egal,
Que fos tan bela ni pros,
Ni sos rics corps tan joios,
De tan bela tiera,
Ni tan gais,
Ni sos rics pretz tan verais,
Irai per tot achaptan
De chascuna un bel semblan
Per far domna soisseubuda,
Tro vos me siatz renduda.

Frescha color natural
Pren, bels Cembelis[1], de vos
El douz esgart amoros,
E fatz gran sobriera
Quar rei lais,
Qu'anc res de be nous sofrais.
Mi donz n'Aelis[2] deman
Son adreit parlar gaban :
Quem do a mi donz ajuda,
Pois non er fada ni muda.

De Chalés la vescomtal[3]
Volh quem done ad estros
La gola els mas amdos.
Pois tenc ma chariera,

[1] Pseudonyme sous lequel Bertran de Born designe une dame du Limousin ; il figure plus loin dans la pièce VI, vers 11.
[2] Alice de Montfort, sœur de Maheut.
[3] Tibour de Montausier, dont il est question plus loin, dans la *razo* de la pièce V.

Nom biais,
Ves Rochachoart m'eslais
Als pels n'Anhès[1] quem daran,
Qu'Iseutz[2], la domna Tristan,
Qu'en fo per tot mentauguda,
Nols ac tan bels a saubuda.

N'Audiartz[3], sibem vol mal,
Volh quem do de sas faissos,
Quelh estai gen liazos,
E quar es entiera,
Qu'anc nos frais
S'amors nis vols en biais.
A mon Melhz-de-bé[4] deman
Son adreit, nou corps prezan,
De que par a la veguda
La fassa bo tener nuda.

De na Faidida[5] autretal
Volh sas belas dens en dos,
L'acolhir el gen respos
Dont es presentiera
Dinz son ais.
Mos Bels-Miralhz[6] volh quem lais
Sa gaieza e son bel gran,
E quar sap son benestan
Far, dont es reconoguda,
E no s'en chamja nis muda.

[1] Nous n'avons aucun renseignement sur cette Agnès, femme du vicomte de Rochechouart.

[2] Iseut, femme du roi Marc de Cornouaille, amante de Tristan, qui est appelée par les trouvères *Iseut la bloie*, à cause de ses cheveux blonds.

[3] Probablement Audiart (c'est-à-dire Hildegarde) de Malemort, amie de Marie de Ventadour, dont il est question dans la biographie du troubadour Jaucem Faidit.

[4] Pseudonyme sous lequel Bertran de Born désigne Guicharde de Comborn.

[5] Dame inconnue.

[6] Pseudonyme désignant une dame inconnue.

Bels-Senher[1], eu nous quier al
Mas que fos tan cobeitos
D'aquesta com sui de vos,
Qu'una lechadiera
Amors nais,
Don mos cors es tan lechais,
Mais volh de vos lo deman
Que autra tener baisan.
Doncs mi donz per quem refuda,
Pois sap que tan l'ai volguda?

Papiols, mon Aziman[2]
M'anaras dir en chantan
Qu'amors es desconoguda
Sai e d'aut bas chazeguda.

[1] Pseudonyme qui figure déjà dans la pièce XXV, vers 62.
[2] Pseudonyme désignant un personnage inconnu.

IV

Nous ne possédons pas de *razo* pour cette pièce, mais elle se laisse facilement classer au milieu des autres pièces amoureuses de Bertran de Born. A la suite d'une brouille avec Maeut de Montanhac, le poète célèbre une dame arrivée récemment en Limousin & qu'il désigne sous le nom de *Mieux-que-bien;* cette dame est sûrement Guicharde de Comborn, aux louanges de laquelle Bertran de Born a consacré une autre chanson, dont deux strophes seulement nous ont été conservées par les manuscrits. (Voyez plus haut la *razo* de la pièce amoureuse II.) Le troubadour Arnaud Daniel a célébré une dame qu'il désigne par le même surnom de *Melhz-de-be;* M. Canello suppose que c'est précisément la dame chantée par Bertran de Born, mais ce n'est qu'une hypothèse qu'il est impossible de vérifier.

Cel qui chamja bo per melhor
Sil melhz pren, be deu mais valer,
Qu'eu ai cor, e Deus dom poder,
Que tan serval Melhz e ador
Que de l'ira e de la dolor
Om mes cil quem degra valer,
Quem traït e cujet m'aucire,
Plassalh quem torn en bon esper,
Qu'envès me nos pot escondire
Qu'al seu tort nom donès lezer.

Lemozis, be vos deu plazer
Qu'araus es vengutz Melhz-de-bé.
Tan com mars clau ni terra té,
Non a domna on poscha chaber

Lo bes qu'om pot en lei vezer.
Non a joi qui de lei nol té,
Qu'ela sap tan gen far e dire
Tot so qu'a bo pretz aperté
Qu'ab son joi fai los iratz rire,
Tant avinenmen se chapté.

Aquesta vos dic que manté
Pretz e joi, tant ama onor,
Joven e solatz e amor,
E acolh, dona e reté
Grat de totz cels que se cové,
Per que tuit sei cortejador
Parton denan lei ab desire,
Tan lor a sos vezers sabor,
Qu'om no la ve qui no'n cossire,
Qu'anc de sos olhz no vi gensor.

E am covenguda s'amor,
Quan volra chavalier aver,
Que cel que mais sabra valer
Sofrira per entendedor;
E er be malvatz qui no cor
Al cors ont om met tan d'aver,
Quel melhz qu'om poscha el mon eslire
Pot gazanhar e conquerer,
S'es larcs e adreitz e servire
E sap far e dire plazer.

Guilhelme Bertran[1], fai saber
Pertot aquest dit de part mé,
E qui pros es esforsen sé,
Paubre e ric, segon poder,

[1] Ce Guillaume Bertran est sans doute le *Willelmus Bertrandi*, fils de Géraud de Born, qui figure au cartulaire de Dalon, folio 38.

Qu'ela volra son dit tener,
Que cel on mais veira de bé
N'aura guizerdo sens desdire;
Qu'en tal loc vol son joi assire.

Guilhelme, a Torena vai dire
A'n Bos[1] ques chaptenha tan bé
Qu'om poscha doienan eslire
Que Amors de son joi l'estré.

[1] Boson, fils du vicomte de Turenne, Raimon II, mentionné dans plusieurs chartes avec sa mère Alice. Bertran de Born emploie le nominatif *Bos*, quand la grammaire demanderait l'accusatif *Boso;* il se permet plus d'une fois pareille licence.

V

Bertrans de Born si fo acomjadatz de sa domna, madomna Maeut de Montanhac, e nolh tenc pro sagramens ni esconditz qu'el fezés en comtan ni en chantan qu'ela volgués creire qu'el non amès na Guischarda. E si s'en anet en Saintonge vezer madonna na Tiborc de Montausier[1], qu'era de las plus prezadas domnas que fossen el mon, de beutat, de valor e d'ensenhamen, e aquesta domna era molher del senhor de Chalés[2] e de Berbezil[3] e de Montausier[4]. En Bertrans silh fetz reclam de madomna Maeut que l'avia partit de si e nol volia creire, per sagramen ni per escondit que li fezés, qu'el no volgués ben a na Guischarda, e si la preguet qu'elal degnés recebre per cavalier e per servidor. Madomna na Tibors, com savia domna qu'ela era, silh respondet enaissi : « Bertrans, per la razo que vos etz vengutz sai a mi, eu en sui molt alegre e gaia e tenc m'o a grant onor, e d'autra part si me desplatz : ad onor m'o tenc, quar vos m'etz vengutz vezer ni pregar qu'eu vos prenda per cavalier e per servidor, e desplatz mi mout si vos avetz fait ni dit so per que madomna Maeuz vos aia dat comjat ni per que sia irada ab vos. Mas eu sui aquela que sai be com se cambia tost cors d'amadors e d'amairitz. E si vos non avetz falhit ves madomna Maeut, tost en sabrai la vertat e si vos retornarai en la soa gracia, s'en aissi es. E si en vos es lo falhimens, eu ni autra domna nous deu mais acolhir ni recebre per cavalier ni per servidor. Mas eu farai ben aitan qu'eu vos penrai a mantener e a far ló concordi entre vos e ela. » Bertrans si s'en tenc mout per pagatz de la responsio de madomna na Tiborc e promés li qu'el non amaria mais autra domna ni serviria sino madomna na Tiborc, si causa era qu'el no pogués recobrar l'amor de madomna Maeut; e madomna Tibors promés

[1] D'après la biographie du troubadour Jordan de Bonel, Tibour était veuve d'un comte d'Angoulême (probablement Vulgrin III) lorsqu'elle épousa le sire de Montausier.

[2] Chalais, arrondissement de Barbezieux (Charente).

[3] Barbezieux (Charente).

[4] Montausier, commune de Baignes-Sainte-Radegonde, arrondissement de Barbezieux (Charente).

a 'n Bertran, s'ela nol podia acordar ab madomna Maeut, qu'elal recebria per cavalier e per servidor. E non anet longa sazos que madomna Maeuz saup qu'en Bertrans non avia colpa e escoutet los precs quelh eron fait per en Bertran e sil tornet en gracia de vezer lo e d'auzir sos precs; e el li comtet elh dis lo mantenemen quelh avia fait madomna na Tibors e la promessio qu'ela avia faita ad el. Don madomna Maeuz li dis qu'el presés comjat de madomna na Tiborc e ques fezés absolver las promessios els sagramens que il avian faitz entre lor. Don Bertrans fetz aquest sirventés :

S'abrils e folhas e flors.

E si recordet lo socors qu'anet a demandar a madomna na Tiborc e l'acolhimen qu'ela li fetz dinz son repaire en una cobla que ditz :

Domna, s'eu quisi socors.

S'ABRILS e folhas e flors
Elh bel mati elh clar ser
D'un ric joi cui eu esper
No m'ajudan, e Amors
Elh rossinholet qu'aug braire
El nous temps vertz e grazitz
Quens adutz jois e doussors
El coindes pascors floritz
Mi donz son ardit no creis,
E nolh merma l'espavens,
Tart m'en venra jauzimens.

Domna, s'eu quisi socors
Alhors, non o fis en ver,
E veus m'al vostre plazer,
Mi e mos chans e mas tors,
E pren comjat del repaire
On tan gen fui acolhitz,
On nais jois, sens e valors;
E cel que manté faiditz
Per onor de si mezeis
Quan fai bos acordamens
A sols los afiamens.

Vostre reptars m'es sabors,
Ric, quar cuidatz tan valer
Que sens donar, per temer,
Volriatz aver lauzors
E qu'om nous ausès retraire
Quant us fai que deschausitz;
Mas semblaria paors,
Si n'era per me cobritz
Coms ni vescoms, ducs ni reis;
Mas faitz vostres faitz tan gens
Queus en sega ditz valens.

Us n'i a guerrejadors,
Que an de mal far lezer
E nos sabon chaptener
Nul temps sens enginhadors,
Tant aman lansar e traire,
E vei los totztemps garnitz
Coma Vivia[1] d'estors,
Per qu'eu no lor sui aisitz,
Qu'anc a bo pretz non ateis
Rics om, si jois e jovens
E valors nolh fo guirens.

D'autres n'i a bastidors,
Rics omes de gran poder,
Que sabon terra tener
E fan portals e bestors
De chauz e d'arena ab quaire
E fan tors, voutas e vitz,
E vei los bos manjadors

[1] Vivien, héros des chansons de geste, neveu de Guillaume d'Orange, toujours en lutte contre les Sarrasins. D'après la légende, il périt à la célèbre bataille des Aliscamps. Son souvenir s'est conservé à Martres-Tolosanes, où il s'est substitué à celui d'un saint obscur, saint Vidian.

E'n fan lor dos plus petitz,
E ges bos pretz no lor creis,
Quar aitals chaptenemens
No val mest las bonas gens.

D'autres n'i a chassadors,
Per la costuma tener,
Ques fan ric ome parer
Quar aman chas e austors
E corn e tabor e laire,
Qu'es lor pretz tan frevolitz
E an tan pauc de valors
E lor poders tan frezitz
Que res mas bestia o peis
No lor es obeziens
Ni fai lor comandamens.

Ges dels rics tornejadors,
Sitot si gaston l'aver,
Nom pot us al cor plazer,
Tan los trob galiadors.
Rics om que per aver traire
Sec tornejamens plevitz
Per penre sos vavassors,
Nolh es onors ni arditz;
Mas els non estrenh coreis,
Sol qu'ab el s'en an l'argens,
S'om pois en es mal dizens.

Ric ome volh qu'ab amors
Sapchan chavaliers aver
E quels sapchan retener
Ab befaitz e ab onors,
E qu'om los trob sens tort faire,
Francs e cortés e chauzitz

E larcs e bos donadors,
Qu'aissi fo pretz establitz
Qu'om guerrejès ab torneis
E quaresmas e avens
Fezés soudadiers manens.

Na Tempra [1], jois m'es cobitz
Qu'eu n'ai mais que s'era reis,
Quel fels mesclatz ab aissens
M'es esdevengutz pimens.

Papiols, s'es tant arditz,
Pren mon chan e vai ab eis
A n'Oc-e-No, quar presens
Li fatz de maintz ditz cozens.

[1] Sans doute la même personne qui est appelée *na Tempres* dans la pièce politique IX, 47, & au sujet de laquelle nous ne pouvons fournir aucun renseignement. Voyez, en outre, *Poésies div.*, III, 22.

VI

Bertrans de Born si era anatz vezer una seror del rei Richart que fo maire de l'emperador Oth, laquals avia nom madomna Elena, que fo molher del duc de Saissonha[1]. Bela domna era e molt cortesa e ensenhada e fazia grant onor en son acolhimen e en son gen parlar. En Richartz, qu'era adoncs coms de Peitieus, si l'assis lonc sa seror e silh comandet qu'elalh dissés elh fezés plazer e grant onor, e ela, per la gran volontat qu'ela avia de pretz e d'onor e per so qu'ela sabia qu'en Bertrans era tan fort prezatz om e tan valens e qu'el la podia fort enansar, silh fetz tan d'onor qu'el s'en tenc per pagatz e enamoret se fort de leis, si qu'el la comenset lauzar e grazir. En aquela sazo qu'el l'avia vista, el era ab lo comte Richart en una ost el temps d'invern e en aquela ost avia gran desaise, e quan venc un dia d'una domenga, era be meis dias passatz que non avian manjat ni begut, e la fams lo destrenhia mout e adoncs fetz aquest sirventés.

Ges de disnar no fora oimais matis,
Qui agués pres bon ostau
E fos dedinz la charns el pas el vis
El focs fos clars com de fau.
Lo plus rics jorns es oi de la setmana
E degra m'estar suau,
Qu'aitan volgra volgués mon pro na Lana[2],
Com lo senher de Peitau.

[1] Cette sœur de Richard Cœur-de-Lion s'appelait Mathilde & non Hélène. Née en 1156, elle épousa en 1168 le duc de Saxe & de Bavière, Henri le Lion, & fut en effet mère de l'empereur Othon IV (1198-1218).

[2] On ne voit pas pourquoi Bertran de Born se sert de ce pseudonyme pour désigner Mathilde d'Angleterre. *Lana* est-il vraiment une altération de *Lena* (Hélène) pour le besoin de la rime ?

Per saludar torn entrels Lemozis
Celas qui an pretz chabau :
Mos Bels-Senher e mos Bels-Cembelis[1]
Queran oimais qui las lau,
Qu'eu ai trobat del mon la plus certana
E la gensor qu'om mentau,
Per que s'amors m'es tan quotidiana
Qu'a las autras mi fai brau.

Gens, joves corps, francs e verais e fis
D'aut paratge e de reiau,
Per vos serai estranhz de mon païs
Em mudarai part Anjau,
E quar etz tan sobre autras sobeirana,
Vostra valors n'es plus au,
Qu'onrada n'er la corona romana
Sil vostre chaps s'i enclau.

Ab douz esgart quem fetz e ab clar vis
Mi fetz Amors son esclau,
E mossenher[2] m'ac pres de leis assis
Sobre un feltre emperiau,
E la paraula fo doussa e umana
Elh dit cortés e suau,
E de solatz mi semblet Catalana[3]
E d'acolhir de Fanjau[4].

[1] Ces deux dames sont mentionnées dans d'autres passages de Bertran de Born, mais nous ne savons pas leurs véritables noms.

[2] Richard Cœur-de-Lion.

[3] Plusieurs troubadours célèbrent la générosité des seigneurs catalans; mais nous ne connaissons pas de passage à la louange des dames catalanes qui puisse être rapproché de celui de Bertran de Born, car les vers attribués à l'empereur Frédéric Barberousse par Nostredame sont apocryphes.

[4] Fanjaux, chef-lieu de canton (Aude). Il est fâcheux pour les dames de Fanjaux que la réputation d'amabilité que leur fait Bertran de Born ait l'air d'avoir comme principal fondement le besoin de la rime. Notons cependant qu'un auteur castillan du treizième siècle, Diego de Campo, célèbre, à côté de la *lætitia* des Catalans l'*invitatura* des Narbonnais; or Fanjaux n'est pas bien loin de Narbonne.

Al gen parlar quem fetz e al bel ris,
Quan vi las dens de cristau
El corps graile, deljat e fresc e lis,
Trop benestan en bliau,
E la colors fo frescha e rosana,
Retenc mon cor dinz sa clau.
Mais aic de joi que quim des Corozana [1],
Quar a son grat m'en esjau.

De totas es na Majer [2] sobeirana
De quan mars e terra clau.

[1] Le Khoraçan, province de Perse.

[2] M. Stimming pense que ce pseudonyme désigne la princesse Mathilde & a été intentionnellement choisi comme très voisin de son vrai nom, en provençal *Maeuz*.

VII

Cette pièce est, comme la précédente, consacrée à la princesse Mathilde d'Angleterre.

CHAZUTZ sui de mal en pena
Quar vau lai ol cors mi mena,
Don jamais
Nom descharjarai del fais,
Quar mes m'a en tal chadena
Don malha nos deschadena,
Quar m'atrais
Ab un esgart de biais
Una gaia, lisa, lena.
Fait ai lonja quarantena,
Mas oimais
Sui al dijous de la Cena.

Tant es d'amorosa mena
Que morrai, si no m'estrena
D'un douz bais.
Mas en trop d'orgolh m'eslais :
De tota beutat terrena
An pretz las tres de Torena[1]

[1] Ce sont les trois sœurs mentionnées par l'auteur des *razos :* Maheut de Montagnac, Alice de Montfort & Marie de Ventadour.

Fis, verais;
Mas il es sobre lor mais
Que non es aurs sobre arena;
E no volh aver Ravena
Ni Roais[1],
Sens cuidar que nom retena.

Jamais non er cortz complia
Ont om no gab ni no ria:
Cortz sens dos
Non es mas parcs de baros;
E agram mort sens falhia
L'enois e la vilania
D'Argentos[2],
Mas lo gens corps amoros
E la doussa chara pia
E la bona companhia
El respos
De la Saissam[3] defendia.

Re en beutat no galia
Ni fai nula fantaumia
Lo joios,
Joves, gens corps amoros,
Anz gensa qui la deslia;
E ont om plus n'ostaria
Garnizos,
Seria'n plus envejos,
Que la noit fai semblar dia
La gola, e qui'n vezia
Plus en jos,
Tot lo mon en gensaria.

[1] Édesse.
[2] Argentan (Orne).
[3] *La Saissa* veut dire la *Saxonne*, & non, comme l'a cru Diez, la *Saxe;* ce qualificatif désigne clairement la fille d'Henri II, épouse du duc de Saxe.

Donc bes tanh qu'Amors m'aucia
Per la gensor qu'el mon sia
En perdos,
Que quan remir sas faissos,
Conosc que ja non er mia,
Que chausir pot, sis volia,
Dels plus pros,
Chastelas o rics baros,
Qu'en leis es la senhoria
De pretz e de cortesia,
De gens dos
E de far que be l'estia.

Domna, sai en Normandia
Sui per vos la noit el dia
A pensos,
Quel vostre gens corps joios
Me sembla qu'adès me ria.

POÉSIES DE BERTRAN DE BORN

TROISIÈME PARTIE

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES DE BERTRAN DE BORN

I

ÉLOGE ET DÉFINITION DE LA JEUNESSE

Bel m'es quan vei chamjar lo senhoratge
Elh velh laisson als joves lor maisos,
E chascus pot laissar en son linhatge
Aitans enfans que l'us poscha esser pros :
Adoncs m'es vis quel segles renovel
Melhz que per flor ni per chantar d'ausel;
E qui domna ni senhor pot chamjar
Velh per jove, be deu renovelar.

Per velha tenc domna, mas chapel latge [1],
E es velha quan chavalier non a;
Velha la tenc, si de dos drutz s'apatge,
E es velha si avols om lolh fa;
Velha la tenc s'ama dinz son chastel,
E es velha quan l'a ops de faitel;

[1] Les deux manuscrits qui contiennent cette poésie ont ici, l'un *ma capelaia*, l'autre *pus capelaia*, ce qui ne convient pas à la rime & ne donne aucun sens. M. Tobler a proposé de lire *pois qu'a pel laja, du moment qu'elle a la peau laide*, ce qui donne un sens satisfaisant, mais une rime défectueuse. Notre conjecture doit se traduire par : *du moment qu'elle laisse le chapeau, qu'elle cesse de se parer la tête*. Il faut supposer que Bertran de Born a employé *lajar*, au lieu de *laissar* : ce serait un gallicisme, comme on en trouve quelques-uns chez lui, car en ancien français on dit indifféremment *laier* & *laissier*.

Velha la tenc, pois l'enojan joglar
E es velha quan trop volha parlar.

Joves es domna que sap onrar paratge,
E es joves per bos faitz, quan los fa;
Joves se te quant a adreit coratge
E ves bon pretz avol mestier non a;
Joves se te quan garda son corps bel,
E es joves domna quan bes chapdel;
Joves se te quan noi chal devinar
Qu'ab bel joven se gart de mal estar.

Joves es om que lo seu be engatge,
E es joves quant es be sofraitos;
Joves se te quan prol coston ostatge,
E joves es quan fa estragatz dos;
Joves se te quant art l'archa el vaissel
E fai estorn e vouta e sembel;
Joves se te quan li platz domnejar,
E es joves quan be l'aman joglar.

Velhz es rics om quan re no met en gatge
E li sobra blatz e vis e bacos;
Per velh lo tenc quan liura ous e formatge
A jorn charnal si e sos companhos;
Per velh, quan vest chapa sobre mantel,
E velh, si a chaval qu'om seu apel;
Velhz es quan vol un jorn en patz estar,
E velhz, si pot gandir sens baratar.

Mon sirventesc porta, velh e novel,
Arnautz joglars[1], a Richart, quel chapdel,
E ja tesaur velh no volha amassar,
Qu'ab tesaur pot jove pretz gazanhar.

[1] Ce jongleur n'est mentionné dans aucune autre pièce de Bertran de Born. Canello pense que ce pourrait être le célèbre troubadour Arnaud Daniel, qui débuta en effet par le métier de jongleur.

I.I

ÉLOGE DE LA GUERRE

Ce *sirventés*, où la poésie de la guerre est rendue d'une manière tout à fait remarquable, a été souvent cité & traduit comme l'un des plus beaux morceaux de la littérature provençale, mais tous les auteurs ne sont pas d'accord pour l'attribuer à Bertran de Born. Quatre manuscrits le mettent sous son nom; trois l'attribuent à Guilhem de Saint-Gregori, trois à Blacasset, deux à Lanfranc Cigala & un à Guilhem Augier. Nous ne saurions nous livrer ici à un examen critique de l'authenticité de la pièce; qu'il nous suffise de dire que M. Clédat a plaidé chaudement la cause de Bertran de Born & a produit en sa faveur plusieurs arguments considérables. Quels que soient les doutes qui nous restent encore, nous avons cru pouvoir admettre le sirventés *Bem platz lo gais temps* parmi les poésies de Bertran de Born; nos lecteurs nous en sauront certainement gré, dût la critique arriver un jour à démontrer péremptoirement que notre poète n'en est pas le véritable auteur.

Bem platz lo gais temps de pascor
Que fai folhas e flors venir,
E platz mi quant aug la baudor
Dels auzels que fan retentir
Lor chan per lo boschatge,
E platz mi quan vei per los pratz
Tendas e pabalhos fermatz,
E ai grant alegratge
Quan vei per champanha renjatz
Chavaliers e chavaus armatz.

E platz mi quan li coredor
Fan las gens e l'aver fugir,
E platz mi quan vei après lor
Granré d'armatz ensems venir,
E platz mi en mon coratge
Quan vei fortz chastels assetjatz
Els barris rotz e esfondratz
E vei l'ost el ribatge
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals seratz.

E altresim platz de senhor
Quant es premiers a l'envazir
En chaval, armatz, sens temor,
Qu'aissi fai los seus enardir
Ab valen vassalatge,
E pois que l'estorns es mesclatz,
Chascus deu esser acesmatz
E segrel d'agradatge,
Que nuls om non es re prezatz
Tro qu'a maintz colps pres e donatz.

Massas e brans elms de color
E scutz trauchar e desgarnir
Veirem a l'intrar de l'estor
E maintz vassals ensems ferir,
Dont anaran aratge
Chaval dels mortz e dels nafratz;
E quant er en l'estorn entratz
Chascus om de paratge,
No pens mas d'asclar chaps e bratz,
Que mais val mortz que vius sobratz.

Eus dic que tan no m'a sabor
Manjar ni beure ni dormir

Com a quant aug cridar : *A lor!*
D'ambas las partz, e aug ennir
  Chavaus voitz per l'ombratge,
E aug cridar : *Aidatz! aidatz!*
E vei chazer per los fossatz
  Paucs e grans per l'erbatge,
E vei los mortz que pels costatz
An los tronzos ab los sendatz.

Baro, metetz en gatge
Chastels e vilas e ciutatz
Enanz qu'usquecs nous guerrejatz[1].

Papiols, d'agradatge
Ad Oc-e-No t'en vai viatz
E dijas li que trop estai en patz[2].

[1] Le sens de cet envoi, que l'on a souvent mal compris, ne saurait être douteux : « Barons, engagez villes, châteaux & cités, plutôt que de ne pas vous faire la guerre les uns aux autres. » Il est vrai que la grammaire demanderait *guerrejetz*, au subjonctif, & non *guerrejatz*, à l'indicatif. Ce grossier solécisme, que l'on ne paraît pas avoir remarqué jusqu'ici, ne doit-il pas donner beaucoup à réfléchir à ceux qui soutiennent que la pièce est de Bertran de Born ? Nous aurions moins de scrupules à le mettre sur le compte d'un italien comme Lanfranc Cigala.

[2] Ce second envoi, qui est comme la marque de fabrique de Bertran de Born, ne se trouve que dans un seul manuscrit ; il pourrait être apocryphe.

III

CONTRE UN JONGLEUR

FOLHETA[1], ges autres vergiers
No fai folhar mars ni febriers
Mas vos, que vos etz trop coitat,
De montanha sai devalat
Enanz que grans chauz s'abata,
Qu'eu ai ja vist arbre folhat
Ques coita, pois gels lo mata.

Mas totztemps eissetz volontiers
De vostra terra ab los premiers
Anz que sia la flors el prat,
E faitz comte de paubretat,
Com vos en vostre assiata
A tengut l'inverns enserat,
Qu'anc us no'n passet la lata.

Folheta, siatz soudadiers
N'Archambaut[2] que nasquet deriers,
Que l'autres o a tot laissat
De proeza e el gazanhat;

[1] Sans doute le même personnage à qui est adressée la pièce X.
[2] Probablement Archambaud V, vicomte de Comborn.

E pois leu e gen barata
El vei adreit e alinhat,
Lau qu'en proeza s'abata.

Na Tempra[1], vos etz trop leugiers
E faitz o coma esparviers
Ques laissa quant a randonat;
Mas eu, com sahuc afichat,
Desqu'en la rota m'abata,
Non auria mil ans chamjat
Qu'eu sivals totjorn noi glata.

Na Tempra, ges de Leucata
No sui, anz o ai tot laissat
E estauc a Damiata[2].

[1] Ce sobriquet figure dans deux autres pièces de Bertran de Born, mais il semble y désigner une femme, tandis qu'ici il désigne un homme.

[2] Le sens intime de cet envoi est difficile à saisir. M. Suchier suppose qu'il y a un jeu de mots sur les noms de ville *Leucate* & *Damiette*, mais nous avouons ne pas le comprendre. On sait que Leucate, autrefois ville fortifiée, est aujourd'hui un petit village du département de l'Aude. Par *Damiata* il faut sans doute entendre Damiatte, près de Lavaur (Tarn), plutôt que Damiette d'Égypte.

IV

CONTRE UN AUTRE JONGLEUR[1]

MAILOLI[2], joglar malastruc,
Pois acoindat m'a om de vos
E mi venetz querre chansos,
En talen ai queus en valha.
Quar etz avols e semblatz bos,
Melhz fora fossetz champios
Que viure d'autrui coralha.

Aital solatz m'avetz faissuc
Qu'autre om en seria enojos,
E etz plus nescis que motos,
E chanta plus clar la gralha :
Porc qu'om regarda milhargos[3]

[1] Cette pièce nous a été conservée par un seul manuscrit. Ce manuscrit contient un autre *sirventés* dont les rimes sont les mêmes, & qui est une satire dirigée contre un baron qui n'est pas nommé; le manuscrit l'attribue à un troubadour, d'ailleurs inconnu, qu'il appelle *Lantelmet del Aghillon*. M. Chabaneau suppose que le scribe de ce manuscrit s'est trompé, & propose d'attribuer à Bertran de Born le *sirventés* que le scribe attribue à Lantelmet, en laissant à ce dernier celui que nous publions. Quelque ingénieuse que soit cette supposition, la méprise ne nous paraît pas assez évidente pour que nous nous écartions de la tradition.

[2] Personnage dont on ne retrouve pas de mention ailleurs. Le contexte indique clairement que c'est un jongleur.

[3] Construisez : *porc milhargos qu'om regarda*. Raynonard & M. Stimming ont fait un singulier contresens sur cette phrase, en traduisant par : *porc, lorsqu'il regarde le millet*. Le sens de ce vers & des deux suivants est : *porc que l'on langueye ou blessé que l'on opère sont plus agréables à écouter que vous*.

Fai melhor escoutar que vos,
O nafrat quant om lo talha.

Quius apelava paoruc,
Semblaria que ver no fos,
Quar etz grans e joves e tos :
Faitz semblan qu'aiatz coralha.
Mas lai on lebres es leos,
Vos etz volpilhz e nualhos,
Flacs sens tota defensalha.

Dedinz etz plus chaus d'un saüc
E a major cor us soiros[1];
Mas lo fetges e lo polmos
Es grans sotz la chabezalha;
E etz de mati somelhos,
Que quius sona un mot o dos,
Faitz semblan que nous en chalha.

Mal vos tenen per acertuc
D'armas en la ost dels Basclos,
Que u non i a dels garsos
Que denan vos non assalha :
Sis defendian ab melos,
Chascus entrèra i anz que vos,
S'aviatz elm e ventalha.

Lai on sentetz raustir motos
Vos faitz de l'entrar plus coitos
Qu'al pal ni a la seralha;
E non es tan grans lo ronhos
Qu'en un sol morsel o en dos
No l'empansetz, quil vos talha.

[1] Le seul manuscrit qui nous ait conservé cette pièce a pour ce vers : *eç as major cors cuns soiros.*

Raimons de Planel[1], quar es pros,
Volh qu'aujal sirventés de vos
El sos escha n'ab trebalha,
Quar sordeis chantatz que paos
E gavanhatz los motz els sos,
Per qu'es fols qui los vos balha.

[1] Personnage inconnu d'ailleurs.

V

CONTRE LES VILAINS ENRICHIS

MOLT mi platz quan vei dolenta
La malvada gen manenta
Qu'ab paratge mou contenta,
Em platz quan los vei desfar
De jorn en jorn, vint e trenta,
Els trob nutz sens vestimenta
E van lor pa achaptan,
E s'eu ment, m'amiam menta.

Vilas a costum de troja
Que de gen viure s'enoja,
E quant en gran ricor poja,
L'avers lo fai folejar,
Per quelh deu om la tremoja
Totas sazos tener voja
Elh deu del seu despensar
E far sofrir ven e ploja.

Qui son vila be no serma,
En desleialtat lo ferma,
Per qu'es fols qui no l'amerma
Quan lo ve sobrepojar;

Quar vilas, pois si conferma
Ni en fort loc si referma,
De maleza non a par,
Que tot quan cossec aderma.

Ja vila no deu om planher,
Silh ve bratz o chamba franher,
Ni re de sos ops sofranher,
Quar vilas, si Deus m'ampar,
A cel que plus li pot tanher,
Per planher o per complanher,
No vol del seu ajudar,
Per qu'om deu sos faitz refranher.

Rassa vilana, tafura,
Plena d'enjan e d'usura,
D'orgolh e de desmesura!
Lor faitz no pot om durar,
Quar Deu meton a no-cura
E leialtat e dreitura;
Adam cuidon contrafar :
Deus lor do mala aventura!

VI

CONTRE UN COMTE PEU GALANT

SENHER en coms[1], a blasmar
Vos faitz senes falhia
Quar noi ausetz anar,
Pois ela o volia,
A la domna parlar,
E al for de Catalonha[2]
Al vostre ops eu n'ai vergonha,
Quar lai fezetz fadiar.

E fis drutz nos deu tardar,
Si messatgelh venia,
Mas que pens de l'anar
E ques meta en la via,
Qu'om no sap son afar
De si donz ni sa besonha :
Be leu a talen que jonha,
Per que nois deu aturar.

E quan vitz vostre joglar
Que de ves leis venia,

[1] Sans doute le comte Geoffroi de Bretagne, nommé plus loin dans l'envoi.
[2] On ne voit pas clairement sur quoi porte cette allusion à la coutume de Catalogne.

Ja nous degratz restar,
Quius donès Normandia.
S'acsetz bon cor d'anar,
Anc Ribairac[1] e Dordonha
De regart nous dèra sonha,
Ni ja nous dégra membrar.

Mas aras podetz proar
S'es ver so qu'eu dizia,
Que no fai ad amar
Rics om per drudaria[2] :
Tant an a cossirar
Per quel jois d'amor los lonha,
Qu'eu no volh aver Bergonha
Sens temer e sens celar.

Qu'eu ja no volh esser bar
Ni de gran manentia
Per quem pogués reptar
Nuls om de vilania;
Mais am rire e gabar
Ab mi donz que m'en somonha,
Qu'eu no volria Gasconha
Ni Bretanha chapdelar.

Mon chan vir ves n'Ademar[3],
Qui s'onor eus abria,
Cui Nostre Senher gar
Sa paucha lombardia :
Tan gen sap domnejar
Que nos chamja ni s'embronha

[1] Au lieu de *Anc Ribairac*, les manuscrits ont *antrebeira, antrebera*, ou *autrebera*.

[2] Cette pensée est en effet exprimée, au moins d'une façon indirecte, dans la strophe 3 de la pièce amoureuse 1.

[3] Adémar V, vicomte de Limoges.

Per menassas, anz ressonha
Lemoges[1] faire serar.

Sil com Jaufrés no s'eslonha,
Peitau aura e Gasconha,
Sitot no sap domnejar.

[1] Les manuscrits ont : *lemoʒin, lemoʒi, limotgel, limogel.* Cette fin de strophe paraît signifier qu'Adémar *songe à faire assiéger Limoges.* Peut-être y a-t-il là une allusion au siège qu'Adémar soutint réellement contre Henri II au mois de juin 1183.

VII

CONTRE L'INDOLENCE DES BARONS LIMOUSINS[1]

UN sirventés fatz dels malvatz baros
E jamais d'els no m'auziretz parlar,
Qu'en lor ai fraitz mais de mil agulhos,
Qu'anc no'n poic far un corre ni trotar,
Anz se laisson sens clam deseretar.
Maldijals Deus! E que cuidon donc far
Nostre baro, qu'aissi com un confraire
Non i es us nol poschatz tondre e raire
O sens congrenz dels quatre pes ferar?

Bos[2] e n'Aimars[3], n'Archambauz[4] e'n Guios[5]
Dégran oimais lor joven demostrar,
Quar joves rics cui no platz messios,
Cortz ni guerra, no pot en pretz montar
Nis fai temer ni grazir ni onrar.
. . . . . .

[1] Ces deux strophes, dont la seconde n'est même pas complète, faisaient sans doute partie d'un *sirventés* qui ne nous a pas été conservé en entier par les manuscrits.

[2] Les manuscrits ont *lous*. Il s'agit très vraisemblablement du jeune Boson, fils du vicomte de Turenne, déjà mentionné dans la pièce amoureuse IV, vers 46-50.

[3] Adémar, fils d'Adémar V, vicomte de Limoges, mort avant son père, en 1195.

[4] Archambaud V, vicomte de Comborn.

[5] Gui, fils du vicomte de Limoges, déjà mentionné dans la pièce politique XXIV.

Que de Londres tro qu'a la ciutat d'Aire[1]
No i a u qu'en la terra son paire
Nolh fassan tort senes tot chalonhar.

[1] Aire (Landes).

VIII

CONTRE LA DÉCADENCE GÉNÉRALE

VOLONTIERS feira sirventés
S'om lo volgués auzir chantar,
Que pretz es mortz, onors e bés,
E sils pogués nulz om venjar,
Tanz n'i agra que mortz que prés
Que, si fis del mon noi vengués,
Tanz no'n pogra aiga nejar
Ni tuit li foc del mon cremar.

Si non es tortz ni nesciés
So qu'en chantan m'auzetz comtar;
Quar Deus dona la renda el cés,
Quel sens deja saber guidar
Segon que l'om e l'avers és.
Mas sens mesura non es rés :
Aicel ques vol desmesurar
No pot sos faitz en aut pojar.

Regisme son, mas reis noi és,
E comtat, mas no coms ni bar;
Las marchas son, mas nolh marqués,
Elh ric chastel elh bel estar,

Mas li chastela non i so.
E avers es plus qu'anc no'n fo;
Pro an conduitz e pauc manjar
En colpa d'avol ric avar.

Belas personas, bels arnés
Pot om pro vezer e trobar,
Mas noi es Augiers lo Danés[1],
Berartz[2] ni Baudoïs[3] noi par;
E de pel penchenat son pro,
Rasas dens e en chais grano,
Mas no ges cel que sapcha amar,
Cort tener, domnejar ni dar.

Si flacha gen! On solh tornés[4]
Que solon chastels assetjar,
E que solon sens man e més
Cort mantener ab gen renhar,
E que solon donar rics dos
E far las autras messios
A soudadier e a joglar?
Un sol no'n vei, so aus comtar.

[1] Ogier le Danois, héros des chansons de geste, l'un des paladins de Charlemagne, mentionné également par les troubadours Guiraud de Cabrera & Raimon de Miraval. Son souvenir est resté encore aujourd'hui dans une des figures de nos jeux de cartes, où il représente le valet de pique.

[2] Les manuscrits donnent *Berrautz* ou *Berrauz*. Il me paraît certain que Bertran de Born a voulu désigner Bérard de Mondidier, l'un des paladins de Charlemagne, dont la réputation de courtoisie à laissé plus d'une trace chez les troubadours. C'est ainsi qu'on lit dans une poésie de Peire Vidal :

D'ardimen valh Rotlan e Olivier
E de domnei Berart de Mondesdier.
(Édition Bartsch, pièce XXX, v. 19-20.)

La réputation de *domnejaire* de Bérard lui vient, semble-t-il, de la chanson des *Saisnes* de Jean Bodel, où sont racontées ses amours avec Hélissent de Cologne; c'est précisément du même poème que vient l'autre paladin dont Bertran de Born a joint le nom à celui de Berart.

[3] Baudouin, frère utérin de Roland, héros de la chanson des *Saisnes* de Jean Bodel.

[4] Ce mot appelle évidemment une correction. Le sens est : *Où sont les preux qui ...?* Mais je ne vois pas de mot qui satisfasse pleinement à la rime & au sens. *Cortés,* auquel on pourrait songer, n'est pas merveilleux.

Sil reis Felips, reis dels Francés,
A volgut a'n Richart donar
Gisortz, aut loc e aut paés,
Richartz l'en deu fort mercejar[1].
Mas si Felips del meu cor fos,
Richartz no mourials talos
A son dan senes encontrar;
E pois nol vol, lais s'enferar.

Papiols, sias tan coitos,
Dim a'n Richart qu'el es leos
El reis Felips anhels me par,
Qu'aissis laissa deseretar.

[1] Allusion à la paix signée, le 22 juillet 1189, entre Philippe-Auguste & Richard Cœur-de-Lion, par laquelle le roi de France consentait à laisser Gisors à Richard moyennant une indemnité pécuniaire.

FIN DES POÉSIES DE BERTRAN DE BORN.

APPENDICE

EXTRAITS DU CARTULAIRE DE DALON RELATIFS A BERTRAN DE BORN ET A SA FAMILLE

L'original du cartulaire de l'abbaye de Dalon ne nous est pas parvenu. En 1680, M. d'Hérouval, en la possession de qui il se trouvait, le communiqua à Gaignières, qui le garda du 29 août au 19 septembre & qui en prit d'abondants extraits. Ces extraits, de la main de Gaignières, forment le manuscrit latin 17120 de la Bibliothèque nationale ; c'est d'après ce manuscrit que nous publions ci-dessous ce qui touche de près ou de loin à Bertran de Born. Nous indiquons les feuillets de l'original que Gaignières avait soigneusement notés.

Folio 2. Petrus Gaufridi & Guido Garini d.[1] magistro Geraldo de Salis[2] quicquid habebamus in prato, anno 1114, indictione 7, epacta 12. Testes : dominus Eustorgius, Lemovicensis episcopus[3], Audebertus, decanus Sancti Aredii[4], Gaufridus, archipresbiter de Lobrezac[5], Helias de Aienno[6], Petrus de Campaniis[7], Iterius de Born[8], Sicardus Rasa[9], Gaufridus & Geraldus de Tellol[10].

[1] Nous reproduisons partout cette abréviation de Gaignières pour le verbe *dare;* selon les cas, il faut lire : *do, damus, dant, dedi, dedimus, dederunt.*

[2] Le bienheureux Géraud de Sales, fondateur de plusieurs abbayes, entre autres de Dalon, mort le 23 octobre 1120.

[3] Eustorge fut évêque de Limoges de 1106 à 1137.

[4] Saint-Yrieix, chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Vienne.

[5] Lubersac, chef-lieu de canton de la Corrèze.

[6] Ayen, chef-lieu de canton de la Corrèze.

[7] Peut-être Campagne, canton du Bugue (Dordogne).

[8] Cet Itier de Born est le grand-père du poète.

[9] Il devait y avoir une parenté assez étroite entre les *Rasa* & les de *Born ;* nous verrons plus loin que Bertran de Born & son frère Constantin fondent un anniversaire pour le repos de l'âme de Gui Rasa (*fol.* 27) ; d'autre part, dans une charte de 1109 relative au prieuré d'Aureil (Arch. de la Haute-Vienne), nous voyons un Gui Rasa qui paraît posséder le château d'Hautefort. Ne serait-ce pas grâce à cette parenté que Bertran de Born & son frère devinrent seigneurs d'Hautefort?

[10] Teillots, canton d'Hautefort (Dordogne).

Petrus Fulcaldi & Valeria, uxor ejus, & Garzens, soror Valerie, d. in manu Amelii abbatis [1] medietatem terre que dicitur Mainils, retentis 2 sextariis siliginis ad mensuram de Tellol. Testes : Petrus Guidonis, Aimericus Chanzis [2], Bernardus de Domno. — Dant adhuc censum quod habebant in terra deu Mainils. Hujus rei gratia accepimus commutationem pro voluntate nostra a Bertrando de Born & Constantino, fratre suo, apud Autafort. Testes : Petrus Guidonis, Ebrardus de Tellol, Helias Bernardi.

Bertrandus de Born & Constantinus, fratres, d. in manu Geraldi prioris medietatem terre deu Mainils. Testes & fidejussores : Petrus Guidonis, Ebrardus de Tellol, Helias de Pairinac [3], Petrus Fulcaudi.

Fol. 4. Iterius de Born & Bertrandus [4], filius ejus, d. Deo & domino Geraldo de Salis partem nostram nemoris de Podio. Ego Geraldus de Telol & ego Helias Aimerici & ego Petrus & ego Geraldus, nepotes ejus, d. quod habemus in eodem nemore. Ego Petrus Gascus & ego Constantinus & ego Geraldus de Born, filii ejus, d. quod in dicta terra habemus. Testes : Geraldus de Boisolio [5], Helias de Pairinac, Geraldus de Telol, Aimericus de Telol. Ego Guido Rasa & ego Helias & ego Bego & ego Oliverius do Sancto Riberio [6], fratres, d. Deo & magistro Geraldo de Salis quidquid in dicta terra habebamus .....

Gaufridus de Telol & Guido, fratres, d. totum quod habebamus in nemore de Podio in manu Rogerii abbatis [7]. Testes : Helias de Telol, avunculus noster, Petrus Aimerici. Geraldus de Born, frater dictorum Gaufridi & Guidonis, hoc donum concedo. Testes : Helias, avunculus meus, Constantinus de Grisas [8].....

Fol. 5. Helias Imos, filius supradicti Helie Imo & dicte Peirone, d. quidquid habebam in dicto manso [scilicet in manso Urtic]. Testes : Bernardus Buazas, Helias de Telol, anno 1189, apud castellum de Ribeirac [9], in manu Arcambaudi prioris [10]. Hujus rei gratia accepimus ego Helias Bego & ego Aimericus de Ribeirac & ego Peira, uxor ejus, 40 solidos ex caritate. Bertrandus de Born [11] & Bertrandus, filius ejus, d. quod habebamus in dicto manso Urtic.

[1] Amiel fut abbé de Dalon de 1159 à 1169.

[2] Cette famille *Chanzi* est mentionnée par Bertran de Born dans une de ses poésies. (*Poés. pol.*, XXIV, 41.)

[3] Peyrignac, canton de Terrasson (Dordogne).

[4] Cette donation étant antérieure à la mort du bienheureux Géraud de Sales, c'est-à-dire à 1120, & Bertran, fils d'Itier de Born, devant avoir à cette époque au moins une quinzaine d'années pour faire une donation en même temps que son père, il est évident que ce Bertran ne peut pas être notre poète, mais son père.

[5] Boisseuilh, canton d'Hautefort (Dordogne).

[6] Saint-Rabier, canton de Terrasson (Dordogne).

[7] Roger fut abbé de Dalon de 1120 à 1159.

[8] Grèzes, canton de Terrasson (Dordogne).

[9] Ribérac, chef-lieu d'arrondissement de la Dordogne.

[10] Cet Archambaud, prieur de Dalon, figure dans beaucoup d'actes qui vont de 1182 à 1200.

[11] Ici il s'agit sûrement du poète.

Helias de Telol & Fulco & Fulcherius, fratres, d. bailiam mansi Urtic quam prius dederamus Geraldo [1] abbate (*sic*). Testes : Johannes de Valairac [2] & Airaldus, monachi Dalonis, Ramnaldus Malmiros [3], anno 1189, 4 kalendas julii, apud Autafort.

Sequenti anno iterum Bertrandus de Born & Bertrandus & Iterius, fratres, filii ejus, d. & confirmavimus supradicta dona mansi Urtic & condominarum Podii de Conchis. Testes : Geraldus de Plasac [4], Johanne de Coloniis [5], monachi Dalonenses; Geraldus de Jornac [6], Willelmus d'Artensa [7], Petrus de Colsorn [8], Gaubertus de Martel [9], conversi; Petrus Guidonis d'Autafort & Petrus, filius ejus, Petrus d'Espartinac [10] & Bernardus, frater ejus, Helias del Roverel [11] & Helias, nepos ejus, Fulco de Telol, anno 1190, apud Dalonium, 16 halendas julii, in manu Arcambaudi prioris.

Item Bertrandus de Born & Iterius, fratres, facti novi milites, d. donationes quas Bertrandus, pater noster, jam olim fecerat in Podio de Conchis, &c., anno 1192, apud Dalonium, in manu domini Geraldi abbatis, presentibus Girberto priore, Raimundo de Condat [12], Petro Mainardi, monachis Dalonis; Ademaro de Brossac [13], converso. Testis : Bernardus de Juliac [14], miles. Postea venientes ad castrum Autafort omnia prefata concessimus coram patre nostro Bertrando de Born & noverca nostra Philippa in presentia Ademari d'Eissando [15] & Gauberti de Valle, monachorum Dalonis. Testes : Petrus Guidonis, Helias Petri, Helias de Pairinac, Geraldus Ademari, milites. In ipso anno ante hanc concessionem ultimam fuimus facti novi milites apud Podium Sancte Marie.

Petrus de la Cassania [16] & Ugo, fratres, d. quod habebamus in manso Urtic & condominis de Podio de Conchis. Testes : Constantinus de Born, Helias de Exidolio [17], Bafaudel, Petrus Laporta & Helias, frater ejus, Golferius de Vigenor, Ramnaldus Malmiros, Willelmus de la Cassania, Ugo de Fonte, presbiter, Aimericus de la

[1] Cet abbé Gérand figure dans d'autres actes datés de 1180 & de 1183.

[2] Valayrac, commune de Sarrazac, canton de Martel (Lot).

[3] La famille *Malmiro* est mentionnée par Bertran de Born dans une de ses poésies. (*Poés. pol.*, XXIV, 42.)

[4] Plazac, canton de Montignac (Dordogne).

[5] Collonges, canton de Meyssac (Dordogne).

[6] Journiac, canton du Bugue (Dordogne).

[7] Saint-Martial d'Artensat (*sic*), canton de Montpont (Dordogne).

[8] Coubjours, canton d'Hautefort (Dordogne).

[9] Martel, chef-lieu de canton du département du Lot.

[10] Espartignac, canton d'Uzerche (Corrèze).

[11] Roverel, commune de Coubjours.

[12] Condat-sur-Vezère, canton de Terrasson (Dordogne).

[13] Probablement Brossac, chef-lieu de canton du département de la Charente.

[14] Juillac, chef-lieu de canton du département de la Corrèze.

[15] Yssandon, canton d'Ayen (Corrèze).

[16] *Peire La Chassanha* est mentionné par Bertran de Born dans une de ses poésies. (*Poés. pol.*, XXIV, 45.) *La Chassanha* est probablement La Chassagne-Murgueix, commune de Sainte-Trie (Dordogne).

[17] Excideuil, chef-lieu de canton du département de la Dordogne.

Felicia[1], presbiter, & Geraldus, frater ejus. Eodem die Bernardus & Geraldus, fratres uterini Petri de la Cassania atque Hugonis, d. supradicta dona, apud Cassaniam. Testes : Constantinus de Born & alii supradicti milites, in vigilia Sancti Andree 1189, in manu Arcambaudi, prioris Dalonis.

Fol. 8. Guido Flamencs & Stephana, uxor mea, & Petrus Geraldi de Albarocha[2], frater dicte Stephane, d. in manu Rotgerii abbatis mansum de la Ribeira in parrochia Sancte Marie de Telol. Testes : Folcois de Cuzach[3], Petrus Folcois, Gavareth & Bernardus de Malmont. Helias Aimerici & Petrus & Geraldus, fratres, d. bailiam dicti mansi. Testes : Gaufridus de Telol, Geraldus de Vilars, Geraldus de Montelio[4]. Bertrandus de Born[5] d. quod habebam in dicto manso in manu Rotgerii abbatis. Testes : Geraldus de Montariz, Bernardus Guidonis, Petrus Rainaldi.

Fol. 10. Bertrandus de Born d. quod habebam in terris quod (*sic*) fratres Dalonis possident in Chantret & in Fougeirolas, &c., in manu Guillelmi de Tineria, abbatis Dalonis, anno 1170. Testes : Petrus Guidonis, Geraldus Ademari, Ebrardus de Telol, Geraldus de Born, Ramnulfus de Chasalenas, monachi Dalonis.

Fol. 12. Bertrandus de Born & Iterius, fratres, volentes satisfacere Deo & fratribus Dalonis pro damnis & injuriis quas eis feceramus urgentibus guerris & negociis que nobis acciderant, d. nostram partem decime omnium possessionum quas possident in parrochia de Tellol & confirmamus omnia dona que pater noster Bertrandus de Born eis donaverat & concedimus ut acquirant ab Helia & Fulcone de Tellol, militibus nostris, bailiam & sirventiam quam habent de nobis in terris de Vernol dicti Helias & Fulco fratres, anno 1200, in manu Johannis abbatis, presentibus Archambaldo priore, Bertrando de Born, patre nostro, Constantino, fratre nostro, Arnaldo de Montinac.

Fol. 13. Guido & Geraldus de Gallo, fratres, d. ..... anno 1200. Testes : Constantinus de Born, Rainaudus de Bruzac[6], monachi Dalonis .....

Golferius de Turribus[7], filius Constantini de Born, d. pro salute anime mee & avunculi mei Golferii de Turribus & matris mee Agnetis la bordaria que dicitur la Maschardia, &c., ... anno 1200.

Fol. 16. Anno 1233, mense junii, in crastinum S. Joannis Baptiste, B. abbate Dalonis. Ego Bertrandus major, Iterius, Bertrandus junior de Borno, milites, fratres, cupientes satisfacere de damnis & injuriis a nobis irrogatis, d. donationes quas pater noster Bertran-

[1] Phélécie, commune de Salignac, canton d'Excideuil (Dordogne).
[2] Auberoche, canton de Périgueux (Dordogne).
[3] Sans doute Cussac, commune de Badefol-d'Ans (Dordogne).
[4] Le Monteil, commune de Badefol-d'Ans.
[5] C'est le père du poète.
[6] Bruzac, commune de Saint-Pierre-de-Cole (Dordogne).
[7] Lastours, commune de Rilhac-Lastours (Haute-Vienne).

DUS DE BORN vel alii predecessores nostri dederunt in manso Urtic, in Podio de Conchis, in manso de Banac, in grangia de Faugairolas, &c., & in parrochia de Tilol. Maria, uxor ITERII DE BORNO[2], hoc concedo. Testes : W. de Brusac, R. Petri, milites.

Fol. 22. BERTRANDUS DE BORN solvo & relinquo in manu Johannis abbatis quidquid habebam in possessionibus fratrum Dalonensium & d. meam bordariam de las Ruas ut celebrent in octabis apostolorum Petri & Pauli annuatim anniversarium patris mei usque ad obitum meum & deinceps pro me celebrabunt; anno 1178. Testes : Guido de Bocinac[3], Bernardus de Linzac, Helias del Domno, Geraldus Ademari.

BERTRANDUS DE BORN d. medietatem mansi Domeni (*sic*) & quidquid habebam in eodem manso & concedo [ut] aliam medietatem acquirant cum potuerint, 6 kalendas junii 1179, presentibus Stephano Bernardi, priore Dalonis, Petro de Brenac[4], subpriore, Petro de Chamblazac, Airaldo cellerario, Geraldo de Plazac, monachis Dalonensibus. Testes : PETRUS DE LA CASSANA, Helia de Telol, Raimondus d'Autafort, Geraldus Ademari.

Eodem anno, 3 idus junii BERTRANDUS DE BORN & RAIMONDA, uxor ejus, & BERTRANDUS & ITERIUS, filii eorum, d. omnia suprascripta dona & quidquid requirere poteramus in eorum possessionibus. Factum apud Autafort. Testes : Stephanus, abbas Castrensis[5], Seguinus de Turribus[6], Bernardus deus Perers & Bernardus Faber, presbiter, Bernardus de Porcaria[7], UGO DE BORN, Amblardus d'Ans[8], Boso de Lur, Helias Bernardi de Pairinac, Geraldus Ademari.

Fol. 27. BERTRANDUS DE BORN & BERTRANDUS & ITERIUS, filii ejus, d. pro redentione animarum nostrarum & parentum nostrorum & Guidonis Rasa[9] totum quod habebamus in manso de Banac & pertinentiis in manu Geraldi abbatis, 10 kalendas augusti, anno 1180. Testes : CONSTANTINUS DE BORN, Petrus Guido, Raimondus d'Autafort, Helias de Telol, Fulco de Telol, Ebrardus de Telol, Geraldus Ademari.

CONSTANTINUS DE BORN d. pro salute anime mee & parentum meorum & Guidonis Rasa totum quod habebam in manso de Banac & pertinentiis in manu Petri prioris, 3 nonas augusti 1180. Testes :

[2] Cet Itier de Born figure plus loin (*fol.* 29), dans un acte de 1237; il mourut cette année même, car il existe une quittance, en provençal, donnée par Étienne Vigier, du Puy-Saint-Front, à Marie, veuve d'Itier de Born, en 1237. (Copie dans la collection de Périgord, à la Bibliothèque nationale, tome 123, p. 118.)

[3] On connaît un troubadour du nom de Peire de Bocinhac (*alias* Bussignac), & l'on sait qu'il était contemporain de Bertran de Born & qu'il habitait Hautefort.

[4] Brenac, commune de Montignac (Dordogne).

[5] Châtres, canton de Terrasson (Dordogne).

[6] Séguin de Lastours était, d'après Jaufré de Vigeois, gendre ou beau-frère de Bertran de Born.

[7] La Porcherie, canton de Pierre-Buffière (Haute-Vienne).

[8] Ans, commune de la Boissière-d'Ans (Dordogne).

[9] Voyez plus haut la note 9 de la page 151.

Geraldus de Sancto Riberio, Willelmus Decimator, Petrus Faujairos, Hugo de Sancto Germano [1], Stephanus de Cusansa [2].....

Guido Chanzis, filius Guidonis Chanzi, quitavi omnem querelam quam adversus fratres Dalonis faciebam in 2 sextariatis terre contigue vinee de Jurnac de feodo meo, &c., apud Autafort, in manu Ademari d'Eissando, anno 1193. Testes : Bertrandus de Born & Bertrandus, filius ejus, Gaufridus Aimerici de Telol, miles.

Bertrandus de Born [3] d. meam partem omnium decimarum de terris & possessionibus quas possident & possidebunt in omni parrochia de Teilol, in manu Rotgerii, abbatis Dalonis. Testes : Bernardus Guidonis, Boso de Ranicio, Geraldus de Vilars, Helias Aimerici & Petrus, frater ejus.

Fol. 29. Anno 1237 pacificavit Iterius de Bort [4] (*sic*) cum domo Dalonis. Testes : W. de Brusac, miles, & alii.

W. abbas Tusturiacensis [5] & frater B. Carrelli, preceptor domus de Lagueos [6]. Noveritis quod cum controversia esset inter Bertrandum de Born, militem, & filios ejus ex una parte & fratrem P. Chat, conversum, ex altera, super nemore de Illias & aliis mutuis querelis, recognoverunt dictus B. de Born, Constantinus & Iterius, filii ejus, vendidisse fratribus Dalonis quidquid habebant in medietate foreste de Illias, &c. Nos ad preces dicti Bertrandi posuimus sigillum nostrum, mense augusti, anno 1252, in claustro Tusturiacensis (*sic*).

Fol. 31. Oliverius de Turribus d. ..... in manu Amelii abbatis .....

Bertrandus de Born & Constantinus, fratres, d. quod habebamus in bordaria des Peres (*sic; corr.* del Perer) & des (*sic*) Coderes [7]. Testes : Oliverius de Turribus, Aimericus Chanzis, Aimericus de Felitio, Bertrandus, filius ejus.

Fol. 34. Bernardus de Faia d. quod habebam in possessionibus fratrum Dalonis & quito querelam quam faciebam super Bertrando de Born [8], monacho Dalonis. Factum apud castrum d'Aen [9], coram Guidone vicecomite [10], in manu Petri Mainardi, cellerarii Dalonis, anno 1197. Testes : Archambaudus & Arnaudus de Montinac, monachi Dalonis, Petrus de la Porta, Ramnaudus Malmiros, Guido del Luc & Guido de l'Espinas.

Eodem anno Aldeardis, uxor préfati Bernardi de Faia, & Bernardus, filius ejus, d. & c[oncedimus] hec dona suprascripta & quita-

[1] Saint-Germain-des-Prés, canton d'Excideuil (Dordogne).
[2] Cuzance, canton de Martel (Lot).
[3] C'est le père du poète.
[4] Fils du poète.
[5] Tourtoirac, canton d'Excideuil (Dordogne).
[6] Aujourd'hui Le Temple-Laguyon, canton d'Hautefort (Dordogne).
[7] Les Couderts, commune de Sainte-Trie, canton d'Excideuil (Dordogne).
[8] C'est le poète lui-même.
[9] Ayen, chef-lieu de canton du département de la Corrèze.
[10] Gui, fils du vicomte de Limoges Adémar V, succéda à son père en 1199, mais porta le titre de vicomte quelques années avant la mort de ce dernier. Bertran de Born le mentionne. (*Poés. pol.*, XXIV, 39, & *Poés. div.*, VII, 10.)

mus querelas quas habebamus super Bertrandum de Born, monachum Dalonis. Factum apud Badafol[1], in mann Arnaldi Serpentis, monachi Dalonis. Testes : Guillelmus de Belroire & Bernardus, frater ejus, Helias Bernardi de Naalac[2].

Fol. 36. Bertrandus & Iterius de Born, fratres, d. bordariam de Podio juxta grangiam de Podio Rotundo, anno 1204. Helias & Fulco de Telol, fratres, d. ad petitionem dictorum B. & I. de Born jus bailiage (*sic*) quod habebamus in eodem bordaria.

Fol. 38. Geraldus de Born & Willelmus Bertrandi[3], filius ejus, dedimus quod habebamus in terris & possessionibus quas fratres Dalonis acquisierant de Guidone del Lug & a fratribus ejus, apud Autafort in manu Stephani Bernardi, monachi Dalonis, & W. de la Guillelmia, conversi, 1184. Testes : Bernardus de Linzac, Geraldus Senoret, Geraldus Ademari, Bertrandus de Born[4], fidejussor.

Fol. 40. Alpais de Linars d. quidquid habebam in manso de Gachaten. Testes : Bertrandus de Born[5], Helias Faidiz[6], Iterius de Sancto Aniano[7].

Fol. 41. Guido d'Aien & Stephanus de Terrasso[8] & Willelmus Helias & Helias d'Aien & Mainarz & Rotlandus & Oliverius[9], fratres, & Guido d'Aien, agnominatus Anglus, & Chatarz, fratres, d. nostram decimam de la Forest. Testes : Constantinus de Born, Geraldus de Trasselva.

Constantinus de Born & Iterius de Born[10] d. decimam de la Forest & de Faugairolas. Testes : Bernardus Guidonis, Stephanus de Terrasso & Petrus de Pairinac.

Geraldus de Born d. quidquid habemam in decimis de la Forest in manu Rotgerii abbatis. Testes : Petrus de Pairinac, Aimericus Chanzis.

Fol. 42. Guido de Mosnes d. quod habebam in prato Balsor. Testes : Helias Faidiz, Constantinus de Born, Helias Bernardi, Petrus Guidonis. Armandus de Mosnes, frater jam dicti Guidonts,

[1] Badefol-d'Ans, canton d'Hautefort (Dordogne).
[2] Naillac, canton d'Hautefort (Dordogne).
[3] Voyez *Poésies am.*, IV. 41.
[4] Le poète lui-même.
[5] Même observation.
[6] Ce personnage est mentionné plus loin comme neveu de Bertran de Born (*fol. 55*).
[7] Saint-Agnan, commune d'Hautefort (Dordogne).
[8] Terrasson, chef-lieu de canton du département de la Dordogne.
[9] L'existence de ces deux frères, dont l'un s'appelle Rolland & l'autre Olivier, est un témoignage bien curieux de la popularité des chansons de geste dans cette région ; on a pu voir combien Bertran de Born lui-même était familier avec cette littérature.
[10] Cet acte est évidemment, comme le suivant, du temps de l'abbé Roger (1120-1159) ; par suite, les deux personnages qui y sont mentionnés, Constantin & Itier de Born, ne peuvent guère être que les frères du poète. Ainsi se trouve confirmé le témoignage de Bertran de Born, qui, dans ses poésies, parle, non-seulement de *son frère*, mais de *ses frères*. (*Poés. pol.*, XIII, 44.)

d. quod habebam in dicto prato. Testes : Ebrardus de Creseng, Stephanus de Monjos, Petrus de Plana, anno 1178, epacta nulla.

Fol. 49. Bertrandus de Born & Bertrandus, filius ejus, d. Daloni pascua animalium suorum de Talapetit[1] in Bellopodio & in bonis nostris in parrochia d'Eschaurnac[2] & juxta Tusturiacum & juxta Sanctum Hilarium. Testes : Petrus Ademari de Bucinac, Geraldus Ademari, Archambaudus, prior Dalonis, Stephanus Bernardi, monachus Dalonis. Ego Geraldus Ademari, prepositus harum possessionum, d. quod habebam in predictis bonis. Factum ante domum elemosinariam d'Autafort, anno 1182, sub predictis testibus.

Constantinus de Born, frater dicti Bertrandi, d. predicta dona. Factum apud Jalet, in manu Petri Mainardi, cellerarii, anno 1182. Testes : Fulco de Telol, Willelmus Decimarius, Helias de la Mosnaria. Dictus Helias, prepositus harum possessionum, concedit eisdem anno, die & testibus .....

Geraldus Ademari & Ademarus, filius ejus, d. quod habebamus in decimis de Talapetit. Factum apud grangiam de la Forest, 1186. Testes : Bertrandus de Born, Petrus Guido de Mounes, Bernardus de Julac, Helias de Pairinac, Archambaudus prior, Ademarus d'Eissando, Petrus Mainardi, monachi Dalonis.

Fol. 55. Helias Faiditz, nepos Bertrandi de Born, d. quod habebam in possessionibus de Tailapetit & de la Forest & de Faugairolas, in manu Petri abbatis, anno 1193. Testes : Girbertus prior, Gaubertus de Valle, monachus.

Fol. 56. W. de Bussac, miles, d. 2 solidos in comba d'Eyssossas, concedentibus tribus filiis suis. Testes : Iterius de Born & Bertrandus, fratres, Arnaudus de Montinac, B. Gaudi, monachi Dalonis, anno 1214.

Fol. 57. Amlardus d'Ans[3] d. quod habebam in manso de Chabanes & pertinentiis. Factum juxta castrum d'Autafort, in manu Geraldi, abbatis Dalonis, presentibus Archambaldo priore & Stephanus Bernardi, monachus. Testes : Bertrandus de Born, qui concessit, & Bernardus de Linzac & Geraldus Senoret.

Fol. 59. Amblardus d'Anz & Ermengardis, uxor ejus, d. x solidos censuales quos debebant fratres Dalonis pro possessionibus de Chabanes; damus illis dominium heredum de Chabanes, &c., solvimus etiam omnes querelas per l'escaicha de Linaria, &c. Factum apud Autafort, in ecclesia, in manu Archambaldi prioris, coram Bertrando de Born testis (*sic*) & fidejussor (*sic*). Testes : Fortz Sans, frater Templi, & Petrus, capellanus ejus, Bernardus de las Palissas, canonicus Sancti Joannis Aurelii[4], Guido de Linzac, Helias, filius ejus, Geraldus Senoretz, Geraldus de Buxolio, Bernardus del Domno,

[1] Taillepetit, commune de Saint-Orse (Dordogne).

[2] Échourgnac, canton de Montpon (Dordogne).

[3] Peut-être faut-il l'identifier avec cet Amblard d'Ans le personnage inconnu dont parle Bertran de Born. (*Poés. pol.*, X, 11.)

[4] Aureil, canton de Limoges-Sud (Haute-Vienne).

Amblardus Vegers, Petrus Mainardi, monachus, Petrus de la Boaria, Petrus Ademari, conversi. Post paucos dies ego Amblardus d'Anz hec omnia concessi pro salute anime mee & parentum ..... & signetur sigillis Folcaldi, abbatis Tusturiacensis, & Bertrandi de Born, pomini mei. Testes : dictus abbas, Helias de Commarcha [1], Johannes de Las, Stephanus de Combis, monachi Tusturiacenses, Bertrandus de Born, minor, Helias de Tellol, Bernardus de Domno, Amblardus Vegers, qui concessit; testes : Archambaldus prior, Geraldus de Plazac, Aimericus Casta, Petrus Mainardi monachi, anno 1190, in manu Archambaldi prioris, 3 idus januarii.

Fol. 67. ..... in manu Bernardi abbatis, anno 1224, ... audientibus Bertrando de Born, seniore, ...

Fol. 89. Guischardus de Born & Petrus, filius ejus, d. quod habebamus in decimis de Murs, anno 1184. Testes : Golferius de Vigenor, Ramnaldus Malmiros, Aimericus Malmiros. Ego, Willelma, uxor ejus, & Petrus, filius eorum, d. supradictum donum. Testes : Aimerici de Ladignac [2], Geraldus de Born, sub eodem anno.

Fol. 97. Ego Archambaudus, vicecomes de Comborn, pro salute anime mee & omnium parentum meorum, dono & concedo Deo & Beate Marie & fratribus Dalonis in perpetuum helemosinas, marescalcias, preposituras, messiones, convivia, justicias & trossas feni & quelibet alia servicia vel quaslibet exactiones, justas vel injustas, & totum ex integro quod habebam vel requirere poteram in manso Ubert & in omnibus pertinentiis suis vel alias de me habebat vel requirebat, recipiens propter hoc a predictis fratribus .cc. solidos de caritate. Factum est hoc .vi. idus januarii, in manu Johannis abbatis Dalonis, apud castrum de Trahinac [3], in domo Stephani de la Sauzencha, anno ab incarnatione Domini mcxcvi, presentibus Guidone de Geniz [4], Raimundo de Condat, Bertrando de Born, monachis Dalonis, Reinaldo, magistro grangie de Jous, & Petro del Cosorn, conversi Dalonis. Testes : Roberto de Sancto Exsuperio [5], Johanne de Venzanz, Girbertus de Corso, milites, Bernardus de Ramaz, Stephanus de la Sauzencha, Johannes Moutons, Bernardus Volpeirs, Petrus Bossel.

Fol. 98. Willelmus deu Leiriz & Boso & Petrus & Bernardus, fratres, & Rigaudus, filius supradicti Willelmi deu Leiriz, d. medietatem nemoris de Petrajosie, &c., anno 1198, presentibus Bertrando de Born & Raimundo de Condat, monachis Dalonis.

Fol. 103. Petrus Bernardi de la Porcharia & Bernardus de la Porcharia, nepos ejus, pro salute animarum nostrarum d. in manu Rodgerii abbatis .....

Rodgerius de la Porcharia hoc donum c[oncessi]. Testes : Petrus Bernardi supradictus, Petrus de Fontibus, archipresbiter.

[1] Comarque, commune de Sireuil (Dordogne).
[2] Ladignac, canton de Saint-Yrieix (Haute-Vienne).
[3] Treignac, chef-lieu de canton du département de la Corrèze.
[4] Génis, canton d'Excideuil (Dordogne).
[5] Saint-Exupéry, canton d'Ussel (Corrèze).

Petrus de Riberia & Iterius, frater ejus, hoc donum c[oncessi] & d[edi]. Testes : Ugo de Gimello [1], Guillelmus Vigerius, Geraldus & Rotbertus de la Valada.

Bertrandus de Born apud Porchariam confirmavi in manu abbatis Rodgerii predictum donum. Testes : Petrus de Fontibus & Petrus Geraldi, archipresbiteri, Guido Chenet, Petrus de Sancto Bonito [2], Geraldus de Lurio, Guido de Bre [3] & alii.

Postea Bertrandus de Born & Ermengardis, uxor ejus, & Bertrandus & Iterius, filii eorum, hoc donum iterum d. & c[oncessimus] in manu Rodgerii abbatis. Testes : Bernardus Guidonis, Petrus de Pairinac.

Fol. 118. Bertrandus de Born d. meam partem decimarum predictarum (scilicet del Pisall & Sarrazanas). Testes : Petrus Propheta & Petrus Rainaudi.

Fol. 124. Petrus Bernardi Pics ad conversionem veniens d. 4 sextarios frumenti ..... Factum apud Exidolium, in domo Dalonis, in manu Johannis abbatis, 9 kalendas februarii. Testes : Petrus Mainardi, Bertrandus de Born & Arnaudus de Montinac, monachi Dalonis.

Fol. 125. Ademarus Malmiros d. pro salute anime patris mei 6 denarios censuales in vinea de Buxeria, anno 1202, in claustro Exidolii, in manu Johannis abbatis Dalonis, presentibus Bertrando de Born & Constantino, filio ejus, monachis Dalonis ; teste Radulfo de Vigenor.

Fol. 126. Willelma Malmirona, uxor Guischart de Born, d. quod habebam in prato de Rupe Sancti Martini. Testes : Bernardus Guischartz, monachus Petrose [4], & Geraldus Gauberti.

[1] Gimel, canton de Tulle-Sud (Corrèze).
[2] Saint-Bonnet-la-Forêt, canton de Brive (Corrèze).
[3] Bré, ancienne baronnie, commune de Coussac-Bonneval (Haute-Vienne).
[4] La Peyrouse, abbaye de cisterciens du diocèse de Périgueux, aujourd'hui hameau de la commune de Saint-Saud (Dordogne).

FIN DES EXTRAITS DU CARTULAIRE DE DALON.

GLOSSAIRE[1]

A

ab, *avec.*

ab que, *pourvu que.*

abatre (s'), *arriver (en parlant de la chaleur); se lancer dans.*

abdurat, *proprement, endurci; par extension, brave.*

abrandar, *incendier.*

abrasar, *allumer (un incendie); incendier.*

abrassar, *proprement, prendre entre ses bras; par extension, conquérir.*

abriar, *protéger, défendre.*

abril, *avril.*

ac. *Voyez* aver.

acertuc, *solide, brave.*

acesmat, *prêt, disposé.*

achabat, *achevé, accompli.*

achaptar, *demander, mendier.*

acli, *attaché, dévoué.*

acoindar, *faire faire connaissance.*

acolhir, *ind. pr. 3e p. s.* acolh, *fut. 3e p. pl.* aculhiran, *part. pas.* acolhit; *au sens actif, accueillir, recevoir; par extension, recueillir, acquérir; au sens absolu, être accueillant; employé substantivement, accueil aimable, amabilité.*

acordamen, *réconciliation.*

acordar (s'), *ind. pr. 1e p. s.* acort, *prét. 3e p. s.* acordet, *part. pas.* acordat, *s'accorder, faire la paix; s'entendre, se liguer; se plaire (à une chose).*

acort, *accord, ligue. Voyez* acordar.

Acs, *Dax (Landes)* : pol., III, 20.

acsetz. *Voyez* aver.

[1] Ce glossaire contient tous les noms propres, avec renvoi aux passages de Bertran de Born où ils figurent.

ad, *à.*

Adam, *Adam, le premier homme :* div., V, 39.

Ademar, *Adémar V, vicomte de Limoges :* pol., II, 10; X, 11; div., VI, 41. *Voyez* Aimar.

adermar, *ravager; au figuré, gâter.*

adès, *immédiatement; toujours;* tot adès que, *maintenant surtout que.*

adoncs, *alors.*

adorar, *ind. pr. 1e p. s.* ador, *adorer (une femme).*

adoussar, *être doux, agréable.*

adreit, *droit, élancé; loyal; adroit.*

aduire, *ind. pr. 3e p. s.* adutz, *amener, causer.*

Aelis, *Alice de Turenne :* am., III, 27.

Aenrics, *Henri le Jeune d'Angleterre :* pol., IV, 7.

Aenris, *l'empereur Henri VI :* pol., XXIV, 51.

afan, *fatigue, peine.*

afanar, *gagner (un salaire).*

afar, *affaire.*

afeblejar, *pronomin., faiblir, s'attendrir.*

afiamen, *engagement.*

afiar, *affirmer;* s'afiar, *s'engager par serment, faire la paix (avec quelqu'un).*

afiat, *qui s'est engagé par serment, allié; que l'on s'est engagé par serment à respecter, par suite, tranquille.*

afichat, *fiché.*

afinat, *fini.*

Agen, *Agen (Lot-&-Garonne) :* pol., XIV, 32.

agensar, *embellir (au sens neutre).*

aglan, *gland.*

agra. *Voyez* aver.

agradar, *agréer (au sens neutre).*

agradatge (d'), *de bon gré.*

agués. *Voyez* aver.

agulho, *aiguillon.*

agur (ab mal), *sous de mauvais auspices, par une mauvaise inspiration.*

agusar, *aiguiser.*

ai! *ah!*

aia. *Voyez* aver.

aïa, *aide, dans le cri de guerre* Deus aïa!

aic. *Voyez* aver.

aicel, *au plur.* aicil (*sujet*) *&* aicels (*rég.*), *celui, ceux.*

aiga, *eau.*

Aigar, *héros d'épopée :* am., I, 51.

aigla, *s. f., aigle.*

aigro, *héron.*

Aimar, *Adémar V, vicomte de Limoges :* pol., VIII, 75; XIV, 36. *Voyez* Ademar.

Aimar lo Meschi, *fils du précédent :* XXIV, 38; div., VII, 10.

Aimon (saint), *saint Edmond :* pol., XIV, 47.

Aire, *Aire (Landes) :* div., VII, 15.

ais, aise, *aise; demeure.*

aisit, *favorable.*

aissens, *absinthe.*

aissi, *ainsi ; aussi ;* aissi com el es pros, *brave comme il est.*

aissils, *pour* aissi los.

aisso, *ce, ceci, cela.*

aissous, *pour* aisso vos.

aitals, *suj. sing.* aital, *rég. sing. & suj. plur.* aitals *&* aitaus, *rég. plur., tel.*

aitan, *tant, autant ;* aitans enfans que, *assez d'enfants pour ;* dos aitans, *deux fois autant.*

ajostar (s'), *subj. pr. 3e p. s.* ajoste, *se ranger en bataille, en venir aux mains.*

ajuda, *aide.*

ajudar, *ind. pr. 3e p. pl.* ajudan ; *fut. 3e p. s.* ajudara ; *subj. pr. 3e p. s.* ajut ; *imp. 3e p. s.* ajudès, *aider.*

ajustar, *comme* ajostar.

al, als, *pour* a lo, a los.

al, als, *autre chose.*

Alaman, *les Allemands :* pol., VI, 70.

Alamanda, *dame célébrée par Giraut de Borneilh :* pol., IV, 25.

Alamanha, *l'Allemagne :* pol., V, 76 ; XXIV, 37.

Alap, *Alep, en Syrie :* pol., XXIII, 28.

Alavés, *habitants de l'Alava :* pol., XI, 41.

alberjar, *héberger.*

alcoto, *hoqueton, cotte de mailles.*

alegransa, *allégresse.*

alegratge, *allégresse.*

alentar, *pronomin., tarder.*

Àlgais, *les Algais, chefs de routiers :* pol., XVII, 53.

alh, *ail (employé pour désigner quelque chose de peu de valeur).*

alhors, *ailleurs.*

alinhat, *droit, loyal.*

alotjar (s'), *fut. 1e p. pl.* nos alotjarem, *se loger.*

als. *Voyez* al.

Altasvaus, *Altavaux (Haute-Vienne) :* pol., XIV, 43.

altre, *comme* autre.

alumnat, *allumé.*

am. *Voyez* amar.

am, *pour* a me.

aman, *amant.*

amar, *ind. pr. 1e p. s.* am, *3e ama, 3e p. pl.* aman, amon ; *fut. 3e p. pl.* amaran ; *subj. pr. 1e p. s.* am ; *part. pas.* amat, *aimer ;* amar mais, *aimer mieux.*

amassar, *rassembler.*

ambas las partz, *les deux côtés.*

ambedos, *l'un & l'autre.*

Amblart, *personnage inconnu :* pol., X, 11.

amdui, amdos, *l'un & l'autre.*

amermar, *amoindrir.*

amia, *amie.*

amiam, *pour* amia me.

amic, *ami.*

amiran, *émir, prince païen.*

amonestar, *admonester.*

amor, *amour.*

amoros, *amoureux; qui inspire l'amour.*

amparar, *protéger.*

an, *an, année.*

an. *Voyez* anar.

an. *Voyez* aver.

a'n, *pour* a en.

anar, *ind. pr. 1e p. s.* vau, vauc, *3e* vai, *3e p. pl.* van; *imparf. 3e p. s.* anava, *3e p. pl.* anavan; *prét. 3e p. s.* anet, *3e p. pl.* aneron; *fut. 1e p. s.* irai, *2e* anaras, *3e* anara, *1e p. pl.* irem, *3e* iran, anaran; *impér. 2e p. s.* vai; *subj. pr. 1e & 3e p. s.* an, *2e p. pl.* anetz, *3e* anen; *part. pas.* anat, *aller.*

anc, *jamais.*

ancar, ancaras, *encore.*

ancessor, *prédécesseur.*

anedier, *destiné à la chasse au canard (en parlant d'un autour).*

Anfos, *Alfonse III, roi de Castille :* pol., XXVI, 3.

Angeus, *Angers (Maine-&-Loire)*: pol., IV, 19; VI, 64; XVI, 21.

Angevi, *les Angevins :* pol., XIV, 42; XVI, 21.

anhel, *agneau.*

Anjau, *l'Anjou :* am., VII, 20.

Anhès, *Agnès de Rochechouart :* am., III, 37.

annat, *plus âgé.*

ansessi, *assassin.*

anta, *honte.*

antan, *l'an passé.*

antic, *antique.*

anvan, *retranchement, terme militaire.*

anz, *avec* de *ou* que, *avant; adverbialement, mais.*

aoras, *maintenant.*

apaiar, *pronomin., subj. pr. 3e p. s.* apatge, *se contenter de.*

apaisar, *pronomin., ind. pr. 1e p. s.* apais, *s'apaiser.*

apelar, *ind. pr. 1e p. s.* apel, *imparf. 3e p. s.* apelava, *fut. 3e p. pl.* apelaran, *subj. pr. 1e & 3e p. s.* apel, *appeler; réclamer; accuser;* apelar d'amor, *faire une déclaration d'amour.*

apendre a, *dépendre de.*

apertener, *appartenir, convenir.*

apoderar, *prendre, s'emparer de.*

apostitz, *faux, trompeur.*

aprendre, *subj. pr. 3e p. sing.* aprenda, *part. pas.* aprés, *apprendre.*

après, *après.*

aprés. *Voyez* aprendre.

aquel, *plur.* aquil (*suj.*), aquels (*rég.*), *fém. sing.* aquela, *pron. & adj. dém., celui-là, ceux, cette.*

aquest, *fém.* aquesta, *pron. & adj. dém., ce, cette, celle-ci.*

ar, ara, aras, *maintenant.*

Arago, *l'Aragon :* pol., I, 27; XI, 39; XII, 10.

Aragonés, *les Aragonais :* pol., XI, 5; XV, 33.

Aran, *Aram, nom primitif de la Syrie* : pol., XXIII, 28.

aras. *Voyez* ar.

Arat, Aratz, *Arras (Pas-de-Calais)* : pol., V, 41; XIII, 19.

aratge, *qui erre à l'aventure.*

araus, *pour* ara vos.

Arbre-Sec (l') : pol., XXII, 42.

arcbalestier, *archer.*

archa, *coffre.*

Archambaut, *Archambaud V, vicomte de Comborn :* div., III, 16; VII, 10.

ardit, *hardi; employé substant., audace, courage.*

ardre, *ind. pr. 3e p. s.* art, *part. pas.* ars, *brûler.*

arena, *sable.*

arenalh, *lieu où il y a du sable.*

argen, *argent.*

Argento, *Argentan (Orne)* : am., VI, 31.

aribar, *aborder.*

armar (rei d'), *roi d'armes.*

armas, *armes.*

armat, *armé; subst., homme d'armes, soldat.*

Arnaut, *jongleur :* div., I, 42.

Arnaut, *Arnaud ou Hernaud de Beaulande, héros de romans :* pol., IV, 12.

arnés, *harnois militaire; trousseau de fiancée.*

Arramon, *Raimond :* pol., I, 2.

ars. *Voyez* ardre.

arso, *arçon.*

art, *subst. fém., art; habileté.*

art. *Voyez* ardre.

artesa, *adj. fém., d'Artois :* pol., XVI, 46.

Artus, *héros breton :* pol., XXVII, 31.

Artuset, *jongleur :* pol., XII, 39.

artz. *Voyez* art.

asclar, *fendre, couper.*

assai, *entreprise militaire.*

assalhir, *subj. pr. 3e p. s.* assalha, *assaillir.*

assatz, *assez.*

assegurar, *rassurer.*

assetar (s'), *s'asseoir.*

assetjar, *assiéger.*

assiata, *assiette, demeure.*

assire, *part. pas.* assis, *placer.*

assolver, *prét. 3e p. s.* assols, *donner congé.*

assout, *absous.*

Astier (Saint-), *Saint-Astier (Dordogne)* : pol., III, 10.

ateis, *3e p. sing. prét. d'*atenher, *atteindre.*

atendol, *pour* atendo lo.

atendre, *subj. pr. 3e p. s.* atenda, *3e p. pl.* atendo; *part. pas.* atendut, *prendre en considération, s'occuper de; attendre.*

atraire, *ind. pr. 3e p. s.* atrai, *prét. 3e p. s.* atrais, *attirer; rassembler.*

atur, *entourage.*

aturar (s'), *subj. pr. 3e p. s.* atur, *s'appliquer à; faire fond sur.*

au, *comme* aut.

aucire, *subj. pr. 3e p. s.* aucia, *3e p. pl.* aucian, *tuer.*

Audiartz, *Hildegarde, dame cé-*

lébrée par Bertran de Born : am., III, 41.

Augier lo Danés, *Ogier le Danois, héros de romans :* div., VIII, 27.

auja. *Voyez* auzir.

aunit, *couvert de honte.*

aur, *or.*

aura, *brise.*

aura. *Voyez* aver.

aural, *pour* aura lo.

auria. *Voyez* aver.

aurion, *alérion.*

Auriol, *personnage inconnu :* pol., XXIII, 43.

ausar, *ind. pr. 1e p. s.* aus, *3e* ausa, *3e p. pl.* ausan ; *prét. 3e p. s.* auset, *2e p. pl.* ausetz ; *imparf. subj. 3e p. s.* ausès, *oser.*

ausberc, *haubert.*

ausel, *comme* auzel.

austor, *autour, oiseau de proie.*

aut, *haut, puissant ;* d'aut bas, *de haut en bas.*

Autafort, *Hautefort* (*Dordogne*) : pol., VIII, 5 ; X, 13, 49.

autre, *autre.*

autrei, *chose octroyée, concession.*

autrejar, garantir ; *accorder ; avouer, reconnaître* (*terme féodal*).

autressi, *aussi.*

autretal, aussi.

autretan, *autant.*

autrui, *autrui ;* los autrui enfans, *les enfants des autres ;* l'autrui, *le bien d'autrui.*

auzel, *oiseau.*

auzelho, *oisillon.*

auzen (a l'), *en entendant.*

auzir, *ind. pr. 1e p. s.* aug, *3e* au, *2e p. pl.* auzetz ; *fut. 2e p. pl.* auziretz ; *subj. pr. 3e p. s.* auja, *3e p. pl.* aujan ; *imparf. 3e p. s.* auzis, *entendre.*

aval, *de haut en bas.*

avantar (s'), *s'avancer.*

aver, *ind. pr. 1e p. s.* ai, *2e* as, *3e* a, *1e p. pl.* avem, *2e avetz, 3e* an ; *imparf. 3e p. s.* avia, *2e p. pl.* aviatz, *3e* avian ; *prét. 1e p. s.* aic, *3e* ac, *3e p. pl.* agron ; *fut. 3e p. s.* aura, *3e p. pl.* auran ; *cond. 1e & 3e p. s.* auria, agra ; *subj. pr. 3e p. s.* aia, *2e p. pl.* aiatz, *3e* aian ; *imparf. 3e p. s.* agués, *2e p. pl.* acsetz ; *part. pas.* agut, *avoir.*

aver, *subst., avoir, argent.*

avinen, *avenant, gracieux.*

avinenmen, *d'une façon gracieuse.*

Avinho, *Avignon* (*Vaucluse*) : pol., VIII, 29.

avol, *mauvais, vil.*

avoleza, *bassesse, vileté.*

azantar, *déplaire.*

Aziman, *sobriquet d'une dame célébrée par Bertran de Born :* am., III, 8.

azirar, *subj. pr. 3e p. s.* azir, *haïr.*

B

baco, *lard.*

badalhar, *subj. pr. 3e p. s.* badalh, *bâiller.*

Baiart, *nom d'un cheval de Bertran de Born :* pol., II, 45.

bais, *subst., baiser.*

bais. *Voyez* baissar.

baisar, *part. pr.* baisan, *baiser.*

baisar, *subst., baiser.*

baissar, *subj. pr. 3e p. s.* bais, *diminuer, amoindrir ; au sens neutre, s'abaisser, s'écrouler.*

balhar, *ind. pr. 3e p. s.* balha, *prét. 3e p. s.* balhet, *donner.*

balhir, *gouverner, maîtriser.*

bar, baro, *baron.*

baralhar, *pronomin., se battre.*

baratar, *jouer ; gagner au jeu.*

barbada, *barbelée (en parlant d'une flèche).*

barbari, *espèce de monnaie :* pol., XXIV, 12.

Barcelonés, *de Barcelone :* pol., XI, 31.

barganha, *marché, commerce.*

barja, *barque.*

baro. *Voyez* bar.

barri, *fortification avancée.*

bart, *boue.*

Basatz, *Bazas (Gironde)* : pol., IV, 24.

Basclo, *proprement, Basque ; par extension, routier :* pol., XXV, 25 ; div., IV, 30.

bastidor, *bâtisseur, qui aime les constructions.*

batalh, *battant de cloche.*

batalha, *bataille.*

batre, *subj. pr. 3e p. pl.* batan, *battre.*

Baudoï, *Baudouin, héros d'épopée :* div., VIII, 28.

baudor, *gaîté.*

bauzar, *tromper.*

be, *bien.*

Bearn, *le Béarn :* pol., III, 18 ; XII, 27.

becha, *croc.*

bel, *beau ;* bel m'es, bela m'es, *il me plaît, j'aime à voir.*

bel, *pour* be lo.

belazor, *comparatif de* bel.

Bellanda (lo marqués de). *Voyez* Arnaut.

Benaujés, *le Benauges :* pol., XV, 34.

benda, *bande.*

benenan, *heureux, prospère.*

benenansa, *bonheur.*

benestan, *belles manières.*

Berart, *Bérard de Montdidier, héros d'épopée :* div., VIII, 28.

Berenguier de Besaudunés, *frère du roi d'Aragon :* pol., XI, 49.

Bergada, *seigneur & troubadour catalan :* pol., XIV, 54.

Bergonha, *la Bourgogne :* div., VI, 31.

Bergonha (lo duc de), *Hugues III, duc de Bourgogne :* pol., V, 61. *Voyez aussi* Dijo.

Bergonho, *les Bourguignons :* pol., XVI, 39.

Berlais de Mosterol, *seigneur angevin :* pol., XV, 17.

Bernardo, *Bernard IV, comte de Comminge :* pol., I, 41; *Bernard IV, comte d'Armagnac :* pol., III, 19.

Bernart Ato, *Bernard Aton V, vicomte de Nimes & d'Agde :* pol., I, 39.

Bertran, *Bertran de Born :* pol., 44; XVIII, 35.

besan, *besant, monnaie orientale* (*employé pour désigner quelque chose de peu de valeur*).

Besaudunés, *le pays de Besalù* (*Catalogne*). *Voyez* Berengier.

be-siatz-vengut, *littér., soyez les bienvenus; empl. subst., souhaits de bienvenue, gracieux accueil.*

besonha, *besogne.*

bestor, *petite tour.*

beure, *subj. pr. 3e p. s.* beva, *boire.*

beutat, *beauté.*

biais, *biais;* un esgart de biais, *un regard à la dérobée.*

biaisar, *pronomin., ind. pr. 1e p. s.* biais, *subj. pr. 3e p. s.* biais, *se détourner.*

bisestar, *se flétrir* (?).

blanchejar, *blanchoyer.*

blandir, *ind. pr. 3e p. s.* blan, *subj. pr. 3e p. s.* blanda, *traiter avec faveur; écouter favorablement; séduire.*

blasmar, *blâmer.*

blastimar, *cond. pr. 3e p. pl.* blastimèran, *blâmer.*

blat, *blé.*

blau, *bleu.*

blezo, *bouclier.*

bliau, *vêtement de femme, robe.*

bloi, *blond.*

blos, *dénué.*

bo, *bon, brave;* saber bo, *être agréable.*

boban, *pompe, faste, orgueil.*

bocharan, *bougueran, sorte d'étoffe.*

boisso, *buisson.*

bomba, *pompe, faste.*

Bordel, *Bordeaux* (*Gironde*) : pol., IV, 23; XIV, 20; XV, 11, 34.

bordo, *bourdon, bâton de pélerin.*

borzés, *bourgeois.*

Bos, *Boson, vicomte de Turenne :* am., IV, 50; div., VII, 10.

bos. *Voyez* bo.

boschatge, *bocage.*

Botenan, *Boutavant* (*Oise*) : pol., XV, 37.

brachet, *braque.*

braier, *haut-de-chausses.*

Braiman, *les Brabançons :* pol., VI, 71.

braire, *chanter* (*en parlant des oiseaux*).

brajas, *braies*.

bran, *épée de combat*.

Branditz, *Brindisi* : pol., XXII, 44.

brando, *brandon*.

bratz, *bras*.

brau, *sauvage, mal-appris*.

Bresilianda, *forêt enchantée de Bretagne qu'on croit reconnaître dans la forêt actuelle de Paimpont* (*Ille-&-Vilaine*) : pol., IV, 33; XXVII, 28.

bressol, *berceau*.

Bretanha, *la Bretagne* : pol., V, 74; XVI, 14; am., I, 26; div., VI, 40.

Breto, *les Bretons* : pol., VI, 62; XVI, 41; XXVII, 14, 25.

breto (lo comte), *Geoffroi, fils d'Henri II* : pol., VIII, 28. *Voyez* Rassa, Jaufré.

breu, *bref;* en breu, *bientôt*.

breu, *subst.*, lettre.

Bristol, *Bristol* (*Angleterre*) : pol., XXIII, 53.

brochar, *piquer, blesser* (*d'un épieu*); *piquer des éperons*.

brondel, *branche, rameau*.

brunit, *bruni, luisant*.

Burcs, *Burgos* (*Espagne*) : pol., V, 76.

busac, *busard*.

busatador, *celui qui chasse avec le busard*.

bust, *buste*.

C

Cabrera, *Cabrera* (*Catalogne*) : pol., XIV, 52.

Caerci, *le Quercy* : pol., XVI, 13.

caire, *pierre de taille*.

cairel, *carreau d'arbalète*.

Cajarc, *Cajarc* (*Lot*) : pol., XIX, 27.

calhar, *donner de la cohésion*.

Cambrais, *Cambrai* (*Nord*) : pol., XVII, 14.

Canda, *Candé* (*Maine-&-Loire*) : pol., IV, 19.

Can, *Caen* (*Calvados*) : pol., XXIII, 58.

Caortz, *Cahors* (*Lot*) : pol., XIX, 27.

cap, *comme* chap.

Carais, *Carhaix* (*Côtes-du-Nord*) : pol., XXIII, 56.

Carladés, *le pays de Carlat* (*Cantal*) : pol., XI, 13.

Castela, *la Castille* : pol., XII, 68; XXVI, 3.

Castellot, *château en Aragon* : pol., XII, 19.

Castrasoritz, *Castro-Xeriz, en Castille* : pol., XI, 28.

Catala, *les Catalans* : pol., I, 27; XII, 58; XV, 34.

catalana, *catalane* : am., VII, 31.

Catalonha, *la Catalogne* : div., VI, 6.

cel, *pl.* cil (*suj.*), cels (*rég.*), *fém.* cela, *adj. & pr., celui, ceux, celle, ce, cette, ces.*

celar, *celer.*

cembel, *combat.*

Cembelis, *sobriquet d'une dame célébrée par Bertran de Born :* am., III, 22; VII, 2.

cen, *cent.*

Cena, *la Cène :* am., VI, 12.

Centol, *Centulle Ier, comte de Bigorre :* pol., VIII, 24.

cerchar, *chercher.*

certana, *loyale.*

cervel, *cervelle.*

ces, *rente, revenu.*

cha, *chien.*

chabau, *supérieur.*

chabezalha, *capuchon.*

chaber, *contenir* (*au sens neutre*).

chada, *chaque.*

chadan, *chaque année, toujours.*

chadaŭ, *chacun.*

chadena, *chaîne.*

chais, *joue.*

chaitivier, *misère.*

chaler, *ind. pr. 3e p. s.* chal, *subj. pr. 3e p. s.* chalha; *chaloir, importer :* nom chal, *je ne veux pas;* de mi nous chal, *vous ne vous souciez pas de moi.*

Chalés, *Chalais* (*Charente*) : am., III, 31.

chalonhar, *empl. subst., réclamation, résistance.*

chamba, *jambe.*

chambiar, *changer.*

chambo, *plaine.*

chambra, *chambre.*

chamjar, *changer.*

champ, *champ de bataille.*

champanesa, *adj. fém., champenoise.*

champanha, *plaine, campagne.*

Champanha, *la Champagne :* pol., V, 63.

champio, *champion, combattant à gages.*

chan, *chant.*

chan. *Voyez* cha.

chanso, *chant, chanson.*

chantador, *chanteur.*

chantar, *ind. pr. 1e p. s.* chant, *subj. pr. 1e p. s.* chant, *chanter.*

Chanzi, *famille limousine :* pol., XXIX, 41.

chap, *tête, chef.*

chapa, *cape, manteau.*

chapdelar, *subj. pr. 1e p. s.* chapdel, *conduire, gouverner, prendre sous sa protection; pronomin., se conduire.*

chapel, *heaume; parure de tête.*

chaptenemen, *conduite.*

chaptener, *pronomin., se conduire.*

char, *cher;* tener char, *chérir; conserver précieusement.*

chara, *visage.*

Charanta, *Charente, fleuve.*

charcol, *escalier tournant.*

chareta, *charette.*

Charetier, *sobriquet d'Henri le Jeune* : pol., III, 13.

chariera, *chemin, route.*

charn, *viande.*

charnal, *où l'on peut manger de la viande.*

Chartres, *Chastres* (*Charente*) : pol., XV, 36.

charzir, *enchérir.*

chas. *Voyez* cha.

chascu, *chacun.*

chassa, *chasse.*

chassador, *chasseur.*

chassar, *chasser.*

chaslar, *château.*

chastel, *château.*

chastela, *châtelain.*

chastiador, *conseiller, mentor.*

chastiar, *ind. pr. 1e p. s.* chasti, *réprimander, morigéner; apprendre à vivre.*

chau, *creux.*

chausir, *voir; choisir.*

chausit, *choisi, distingué.*

chaussa de fer, *jambière.*

chaut, *chaleur.*

chauz, *chaux.*

chavalgar, *chevaucher.*

chavalier, *chevalier.*

chazer, *ind. pr. 3e p. s.* chai, *part. pas.* chazut, chazegut, *tomber.*

Chino, Chinom, *Chinon* (*Indre-&-Loire*) : pol., III, 34; XIX, 29.

cinc, *cinq.*

cinhe, *cygne.*

cisclato, *étoffe de soie.*

cist, *suj. plur.*, ces.

ciutat, *ville, cité.*

clam, *réclamation.*

clamar, *nommer;* clamar mercé, *demander grâce; au sens neutre, se plaindre.*

clar, *clair.*

Clarasvals, *Clairvaux* (*Vienne*) : pol., III, 45.

Clarenz, *Clérans* (*Dordogne*) : pol., III, 9.

clau, *propr., clef; par extension, prison.*

claure, *ind. pr. 3e p. s.* clau, *3e p. pl.* claven, *part. pas.* claus, *clore; contenir.*

cli. *Voyez* quet.

coart, *couard.*

cobeitos, *convoiteux.*

Coberlanda, *Cumberland* (*Angleterre*) : pol., VII, 17.

cobezesa, *cupidité.*

cobit, *accordé.*

cobrar, *recouvrer.*

cobrir, *part. pas.* cobrit, *couvrir, par suite, épargner, ménager* (*quelqu'un*).

coita, *presse, mêlée, bataille.*

coitar, *pronomin., se hâter.*

coitos, *qui se hâte.*

coinde, *aimable.*

coindet, *aimable.*

coja. *Voyez* cozer.

col, *cou.*

colgar, *comme* coljar; solelh colgan, *soleil couchant.*

colhir, *ind. pr. 2e p. s.* cols, *accepter.*

coljal, *pour* colja lo.

coljar, *verbe actif, donner à coucher; subst., coucher.*

colom, *pigeon.*

Colombier, *Colombier* (*Corrèze*) : pol., IX, 20.

color, *couleur.*

colp, *coup.*

colpa, *faute;* en colpa de, *par la faute de.*

com, coma, *comme, comment.* *Voyez* aissi.

coman, *commandement, ordre.*

comanda, *pouvoir.*

comandar, *ind. pr. 1e p. s.* coman, *subj. pr. 3e p.* coman, *recommander; ordonner; pronom., être dans la dépendance de.*

comba, *vallée.*

combatre, *pronomin., combattre.*

Comborn, *Comborn* (*Corrèze*) : pol., III, 1.

comensamen, *commencement.*

comensar, *commencer.*

comjat, *congé, séparation.*

companh, *rég. sing. & suj. plur.* companho, *compagnon.*

companha, *compagnie; amitié.*

companhia, *manière d'être en société.*

companho. *Voyez* companh.

companier, *camarade* (*avec un sens obscène*).

Companha, *Compiègne* (*Oise*) : pol., VI, 66.

complanher, *s'apitoyer.*

complit, *fém.* complia, *accompli.*

coms, *suj. sing. de* comte, *comte.*

comtal, *du comte.*

comtar, *compter; conter.*

comtat, *comté.*

comte, *compte; conte.*

comunalha, *communauté.*

conduit, *provisions de bouche.*

confraire, *confrère.*

congrenz, *travail de maréchal ferrant. Ce sens, donné par Raynouard, est fort douteux.*

Conhac, *Cognac* (*Charente*) : pol., XV, 35.

conhat, *beau-frère.*

conil, *lapin.*

conoissedor, *connaisseur.*

conoissen, *connaissance, voisin.*

conoisser, *ind. pr. 1e p. s.* conosc, *prét. 3e p. s.* conoc, *subj. imparf. 3e p. s.* conogués, *connaître.*

conort, *plaisir.*

conortar, *pronomin., ind. pr. 1e p. s.* conort, *se plaire à.*

conquerre, *ind. pr. 3e p. s.* conquer, *prét. 3e p. s.* conqueret, *fut. 3e p. s.* conquerra, *conquérir.*

conquistar, *conquérir.*

Conrat, *Conrad de Montferrat :* pol., XXI & XXII.

conrei, *préparatifs (militaires), munitions.*

conten, *lutte.*

contendre, *lutter.*

contensa, *lutte.*

contenta, *lutte.*

contra, *contre ; en comparaison de.*

contrafar, *imiter.*

convengut. *Voyez* covenir.

copa, *coupe.*

cor, *cœur ;* per cor de, *par amour de.*

coralha, *ventre, poitrine, cœur.*

coras que, *quand.*

Coras, *localité inconnue :* pol., XXIII, 58.

coratge, *cœur.*

coratjos, *courageux.*

corau, *de cœur, cordial.*

corda, *corde.*

coredor, *éclaireur.*

corei, *courroie.*

corer, *ind. pr. 3e p. s.* cor, *courir.*

corn, *cor.*

corona, *couronne.*

coronat, *couronné.*

Corozana, *le Khoraçan :* am., VII, 39.

cors, *course, concours.*

cort, *court.*

cortejador, *celui qui courtise une femme, adorateur.*

cortés, *courtois.*

cossegre, *ind. pr. 3e p. s.* cossec, *atteindre.*

cossi, *comment.*

cossilh, *pour* cossi li.

cossirar, *penser à, regretter.*

cossirier, *pensée.*

costar, *ind. pr. 3e p. pl.* costan, *prét. 3e p. s.* costet, *coûter.*

costum, *mœurs.*

costuma, *coutume.*

covenir, *part. pas.* covengut, *convenir ; impers., falloir.*

cozen, *douleur cuisante.*

cozer, *subj. pr. 3e p. s.* coja, *cuire, être désagréable.*

cranc, *chancre.*

crebar, *crever, percer.*

creisser, *ind. pr. 3e p. s.* creis, *subj. pr.* crescha, *au sens neutre, croître ; au sens actif, donner en accroissement de fief.*

cremar, *brûler.*

Cremona, *Cremone (Italie) :* pol., XIII, 32.

crescha. *Voyez* creisser.

cresma, *chrême.*

Crespi el Valei, *Crépy-en-Valois :* pol., XVI, 44.

crestia, *chrétien.*

crezer, *ind. pr. 1e p. s.* crei, *3e* cre, *1e p. pl.* crezem, *fut. 1e p. s.* creirai, *subj. pr. 2e p. pl.* crezatz, *croire.*

cridar, *crier.*

cristau, *cristal.*

croi, *mauvais, méchant.*

crotz, *croix.*

crozar, *croiser.*

Croissa, *Creisse* (*Lot*) : pol., XV, 26.

cubert, *couvert.*

cui, *à qui ; que.*

cuidar, *ind. pr. 1e p. s.* cuit, *3e p. pl.* cuidon ; *prét. 3e p. s.* cujet ; *imparf. 3e p. s.* cujava ; *subj. pr. 2e p. pl.* cujetz, *croire, s'imaginer ; faillir.*

cuirada, *cuir.*

cujar, *comme* cuidar.

curar, *pronomin., se laver, se dépouiller de.*

D

da, *de.*

daicienan, *dorénavant.*

Damiata, *Damiatte* (*Tarn*) : div., III, 31.

dan, *dommage, malheur.*

dar, *ind. pr. 3e p. s.* da ; *fut. 3e p. s.* dara, *3e p. pl.* daran ; *cond. 3e p. s.* dèra ; *subj. imparf. 3e p. s.* dès ; *part. pas.* dat, *donner.*

dart, *dard.*

dat, *dé.*

daurat, *doré.*

daus, *de.*

debaten, *qui se débat.*

deburar, *subj. pr. 3e p. s.* debur, *renverser* (?).

dechazer, *abaisser.*

dedinz, *dedans, à l'intérieur.*

defensalha, *défense.*

degra. *Voyez* dever.

deja. *Voyez* dever.

del, dels, *pour* de lo, de los.

delai, *par delà.*

delaidenan, *auparavant.*

deliurier, *délivrance.*

deljat, *mince, délié.*

deman, *demande, réclamation ; poursuite.*

deman. *Voyez* demandar.

demandar, *ind. pr. 1e p. s.* deman, *subj. pr. 3e p. s.* deman, *demander, réclamer.*

demostrar, *montrer.*

denairada, *argent.*

denan, *devant, avant.*

depeis, *3e p. s. prét. de* depenher, *pronomin., se donner pour.*

depois que, *puisque.*

deport, *joie, plaisir.*

deportar, *pronomin., se divertir.*

dèra. *Voyez* dar.

derier, *dernier.*

derochar, *démolir* (*un château*).

dès. *Voyez* dar.

des que, *dès que.*

desamparar, *abandonner.*

desarmat, *désarmé.*

deschadenar, *pronomin., se rompre (en parlant des anneaux d'une chaîne).*

descharjar, *décharger, dépouiller.*

deschauzit, *mal élevé, grossier.*

desconfire, *défaire.*

desconogut, *méconnu.*

desconortar, *pronomin., se décourager.*

desconort, *découragement.*

desenferrar, *pronomin., se dégager de ses fers.*

desensenhat, *mal-appris.*

deseretar, *dépouiller quelqu'un de son héritage.*

desfaire, *défaire.*

desgarnir, *rompre, détériorer.*

desirier, *désir.*

desiron, *amoureux.*

deslialtat, *déloyauté.*

desliar, *déshabiller.*

desliurar, *délivrer.*

desmentir, *subj. pr. 3e p. s.* desmenta, *démentir.*

desmesura, *outrecuidance.*

desmesurar, *pronomin., être outrecuidant.*

desonor, *déshonneur.*

despendre, *dépenser.*

despensar, *dépenser.*

desplazer, *chose déplaisante.*

desplejar, *déployer.*

desrei, *déroute.*

dessai, *par deçà.*

dessé que, *aussitôt que.*

dessotz, *dessous.*

destendre, *se détendre.*

destorbier, *trouble, brouille.*

destrapar, *se détendre.*

destrei, *ressort, puissance.*

destrenher, *prét. 3e p. s.* destreis, *subj. pr. 3e p. s.* destrenha, *étreindre; éprouver.*

destrier, *cheval de bataille.*

destruire, *ind. pr. 3e p. s.* destrui, *détruire.*

Deu, *Dieu.*

devalar, *descendre.*

devedar, *défendre, interdire.*

dever, *ind. pr. 1e p. s.* dei, *3e* deu, *1e p. pl.* devem, *3e* deven; *fut. 3e p. pl.* deuran; *cond. 3e p. s.* deuria, dégra, *1e p. pl.* degram, *2e* degratz, *3e* degran; *subj. pr. 3e p. s.* déja, *devoir.*

devi, *devin.*

devinar, *deviner.*

deviro, *alentour.*

dia, *jour.*

diga, dija. *Voyez* dire.

Dijo, *Dijon (Côte-d'Or)* : pol., VIII, 27.

dijous, *jeudi.*

dilus, *lundi.*

dimartz, *mardi.*

dintz, dinz, *dans.*

dire, *ind. pr. 1e p. s.* dic, *3e* ditz, *2e p. pl.* disètz, *3e* dizon, dizen; *imparf. 1e p. s.* dizia; *prét., 3e p. s.* dis; *fut. 1e p. s.* dirai, *2e* diras, *3e p. pl.* diran; *subj. pr. 1e & 3e p. s.* diga, dija, *2e* dijas, *2e p. pl.* digatz; *imparf. 3e p. s.* dissés, *dire.*

disnar, *déjeûner.*

dit, *parole.*

do, *don.*

do. *Voyez* donar.

Doais, *Douai* (*Nord*) : pol., XVII, 13.

doas, *fém., deux.*

doblat, *doublé.*

doi, *suj. masc., deux.*

doienan, *désormais.*

dol, *deuil, douleur.*

dol, *3e p. s. ind. pr. de* doler, *faire mal.*

dolen, *dolent; douloureux; misérable.*

dolor, *douleur.*

doloros, *dolent, affligé.*

dom, *pour* do me.

domna, *dame.*

domnam, *pour* domna me.

domnei, *galanterie.*

domnejar, *faire la cour aux dames.*

don, *don, titre honorifique.*

don, dont, *dont; d'où.*

donador, *donneur.*

donar, *subj. pr. 3e p. s.* do, *donner.*

doncz, *donc.*

donz, *mot invariable, dame.*

doptansa, *crainte.*

doptar, *redouter.*

Dordonha, *la Dordogne :* pol., XXIII, 41; div., VI, 22.

dormilhos, *qui aime à dormir.*

dos, *deux.*

dos. *Voyez* do.

doussor, *douceur.*

douz, *doux.*

dreit, drei, *droit;* a dreit, *comme il convient.*

dreitura, *droiture.*

dreiturier, *droit, juste.*

druda, *amante.*

drudaria, *amour.*

drut, *amant.*

drut, *dru* (*adv.*).

duchat, *duché.*

durar, *endurer.*

Durtz (Gauceran & Raimon), *seigneurs catalans :* pol., XIV, 55.

E

ecvos, *voici*.

eis, *lui*.

eissamen, *même*.

eissart, *défrichement, abattis d'arbres; mêlée*.

eissir, *ind. pr. 2e p. pl.* eissetz, *subj. pr. 3e p. s.* escha, *sortir*.

el, *il*.

el, els, *pour* e lo, e los.

el, els, *pour* en lo, en los.

ela, *elle*.

elescut, *élu*.

elesta, *annonce*.

elh, *pour* e li.

elm, *heaume*.

em, *pour* e me.

embronhar, *pronomin., s'effrayer*.

empansar, *avaler*.

empenher, *pronomin., s'attacher à; s'imposer*.

emperaire, emperador, *empereur*.

emperairitz, *impératrice*.

emperiau, *impérial*.

empir, *empire*.

emprendre, *pronomin., faire une entreprise*.

en, *en*.

en, *devant un nom propre, monseigneur*.

e'n, *pour* e en.

enamic, *ennemi*.

enan, *en avant; employé subst., avantage*.

enantir, *pronomin., aller de l'avant*.

enanz, enans, *plus tôt; mais, au contraire;* enanz que, *avant que; plutôt que*.

enap, *hanap*.

enardir, *enhardir*.

enchadenar, *enchaîner*.

enchantar, *enchanter*.

enclaure, *enclôre*.

encombrier, *mésaventure, malheur*.

encontrada, *contrée*.

encontrar, *rencontrer*.

encusar, *accuser*.

endevengut, *devenu*.

endurar, *endurer*.

endurzir, *durcir*.

enfan, *enfant*.

enfernar, *mettre en enfer*.

engatjar, *engager*.

enginhador, *ingénieur, constructeur d'engins*.

englés, englesa, *adj., anglais:* pol., VII, 5, 13, &c.; XVI, 22, 24.

Englés, *les Anglais :* pol., IV, 18; VI, 61; XXVII, 3.

Engleterra, *l'Angleterre :* pol., V, 21.

Engolesme, *Angoulême :* pol., III, 12, 44; XVIII, 20.

Engolmés, *l'Angoumois :* pol., V, 10.

engolmesi, *adj., angoumoisin :* pol., VIII, 23.

enjan, *tromperie.*

enjanar, *tromper.*

enoiar, *ennuyer.*

enoios, *ennuyeux.*

enquerre, *chercher.*

enques, enquest, *part. pas.* d'enquerre.

enrazonar, *parler à.*

Enric, *Henri II, roi d'Angleterre :* pol., XVI, 19. *Voyez* Aenric.

ensems, *ensemble.*

ensenhador, *maître, professeur.*

ensenhamen, *savoir-vivre.*

ensenhar, *enseigner.*

enserar, *serrer.*

entaulat, *commencé, en parlant d'un jeu.*

entendedor, *adorateur.*

entendre, *entendre; pronomin., s'entendre (à quelque chose); s'occuper (de quelqu'un).*

entorn, *alentour.*

entre, *avec le sens copulatif. Voyez* pol., II, 10; entre que, *pendant que.*

entremetre, *pronomin., s'occuper à faire.*

entresenh, *enseigne.*

entro a, *jusqu'à;* entro que, *jusqu'à ce que.*

envazidor, *qui aime à attaquer, batailleur.*

envazir, *attaquer.*

envejos, *envieux; désireux.*

envès, *envers.*

envezat, *enjoué, qui aime à rire.*

enviar, *renvoyer.*

envidat, *engagé.*

er. *Voyez* esser.

erbatge, *herbage.*

eretat, *héritage.*

ergolh, *orgueil.*

ergolhos, *orgueilleux.*

errar, *se tromper.*

es. *Voyez* esser.

esbaudir, *pronomin., se réjouir.*

esbuzernar, *pronomin., s'assombrir, en parlant du temps.*

eschalo, *échelon.*

eschars, *avare.*

esclairar, *subj. pr. 3e p. s.* esclaire, *éclairer.*

esclau, *esclave :* am., VII, 26.

esclava, *subj. de* esclaure, *exclure.*

escomuniat, *excommunié, au fig., interdit.*

escondire, *justifier, excuser.*

escondit, *justification.*

escoutar, *écouter.*

escremir, *pronomin., ind. pr. 1e p. s.* escrim, *s'escrimer.*

escriure, *ind. pr. 3e p. s.* escriu, *écrire.*

escur, *obscur.*

escut, *écu, bouclier.*

esdevenir. *ind. pr. 3e p. s.* esdevé, *devenir.*

esfondrar, *s'effondrer.*

esforsar, *pronomin., s'efforcer.*

esfortz, *forces militaires.*

esfredat, *effrayé.*

esfrei, *effroi.*

esgart, *regard.*

esglai, *effroi.*

esjauzir, *pronomin., ind. pr. 3e p. s.* esjau, *se réjouir.*

eslais, *exploits.*

eslaissar, *pronomin., s'élancer.*

eslans, *subj. pr. de* eslansar, *pronomin., s'élancer.*

eslire, *élire.*

eslonhar, *pronomin., s'éloigner.*

esmenda, *indemnité.*

esmerilho, *émerillon.*

esmoledor, *rémouleur.*

esmol, *ind. pr. de* esmolre, *repasser.*

espandre, *ind. pr. 3e p. s.* espandis, *subj. pr. 1e p. s.* espanda, *répandre; pronomin., s'épanouir.*

Espanha, *l'Espagne :* pol., V, 69,

Espanhol, *seigneur aragonais :* pol., XII, 20.

esparja, *subj. pr. de* esparger, *répandre.*

Esparro, *Esparron* (*Haute-Garonne*) : pol., I, 2.

esparvier, *épervier.*

espaven, *peur.*

espelar, *interpeller.*

esper, *espoir.*

esperar, *espérer.*

espes, *épais.*

espina, *épine.*

esplei, *revenu.*

espos, *fiancé.*

esquerna, *subj. pr. de* esquernir, *railler.*

esquina, *échine, dos.*

Essaudu, *Issoudun* (*Indre*) : pol., XVI, 18.

esser, *ind. pr. 1e p. s.* soi, sui, *2e* es, *3e* es, *2e p. pl.* etz, *3e* son, so ; *imparf. 1e & 3e p. s.* era, *2e p. pl.* eratz, *3e* eran ; *prét. 1e p. s.* fui, *3e* fo, *1e p. pl.* fom, *3e* foron ; *fut.* serai, seras, sera, serem, seretz, seran, *& 3e p. s.* er ; *cond. 1e p. s.* fora, *3e* fora *&* seria, *2e p. pl.* foratz ; *subj. pr.* sia, sias, sia, siam, siatz, sian ; *imparf. 1e & 3e p. s.* fos, *2e p. pl.* fossetz, *3e* fosson, *être.*

est, *adj. dém., ce.*

establit, *part., établi.*

estanc, *étang.*

estanchar, *ind. pr. 1e p. s.* estanc, *pronomin., se reposer.*

estanhar, *étamer* (*au figuré, opposé à* daurar).

estar, *ind. pr. 1e p. s.* estauc, *3e* estai, *3e p. pl.* estan ; *prét. 3e p. s.* estet ; *fut. 3e p. s.* estara, *3e p. pl.* estaran ; *subj. pr. 3e p. s.* estei, estia *&* esto, *être,*

rester; seoir; convenir; estar de, *tarder à, hésiter à;* laissar estar, *laisser tranquille; subst., demeure.*

estat, *été.*

estendilhar, *pronomin., s'étendre.*

estenher, *subj. pr. 3e p. s.* estenha, *tuer.*

esterli, *sterling, monnaie anglaise.*

estiers, *autrement.*

estiu, *été.*

estorn, estor, *mêlée, bataille.*

estort, *part. passé de* estordre, *tiré d'affaire.*

estragat, *magnifique.*

estraire, *prét. 3e p. s.* estrais, *enlever; pronomin., renoncer à.*

estranh, *étranger.*

estrenar, *étrenner, régaler.*

estrenher, *ind. pr. 3e p. s.* estrenh, *étreindre.*

estros (ad), *immédiatement.*

eterna. *fém., éternelle.*

eu, *je, moi.*

eul, *pour* eu lo.

eulh, *pour* eu li.

eus, *pour* eu vos.

F

fada, *folle.*

fadiar (faire), *faire attendre en vain.*

Faidida, *dame célébrée par Bertran de Born :* am., III, 51.

faidit, *banni.*

faire. *Voyez* far.

fais, *fardeau, charge; quantité;* a fais, *en grande quantité.*

faisso, *façon, mine.*

faissuc, *qui est à charge, ennuyeux.*

faitel, *sortilége.*

falco, *faucon.*

falham, *pour* falha me.

falhia, *faute.*

falhir, *ind. pr. 3e p. s.* falh, *subj. pr. 3e p. s.* falha, *manquer.*

fals, *faux.*

fam, *faim.*

Fanjau, *Fanjaux* (*Aude*) : am., VII, 32.

fantaumia, *tromperie.*

far, faire, *ind. pr. 1e p. s.* fatz, fauc, *2e* fas, *3e* fai, fa, *2e p. pl.* faitz, *3e* fan; *prét. 1e p. s.* fis, *3e* fetz, *2e p. pl.* fezetz, *3e* feiron; *fut. 1e p. s.* farai, *3e* fara, *3e p. pl.* faran; *cond. 1e & 3e p. s.* feira; *subj. pr. 1e & 3e p. s.* fassa, *2e p. pl.* fassatz; *imparf. 3e p. s.* fezés, *faire;* far que, *avec un adj., se conduire en.*

farsit, *plein.*

fat, *fou.*

fau, *hêtre.*

fauc. *Voyez* far.

faussat, *faussé* (*en parlant d'un objet en métal*).

fazenda, *affaire.*

fe, *foi.*

febrier, *février.*

fel, *fiel.*

Felip, *Philippe-Auguste, roi de France :* pol., III, 41; XIII, 61; XVI, 23, 41; XVII, 50; XVIII, 5, 15; XIX, 17; XX, 20; XXII, 17, 40; div., VIII, 41, 45, 51.

feltre, *coussin.*

fementit, *propr., qui a menti à sa foi, déloyal.*

fendre, *fendre.*

fenhedor, *hypocrite.*

fenher, *ind. pr. 1e p. s.* fenh, *prét. 3e p. s.* feis; *pronomin., faire semblant; se vanter.*

fenir, *ind. pr. 1e p. s.* fenisc, *fut. 3e p. s.* fenira, *finir.*

ferar, *ferrer.*

ferir, *fut. 1e p. pl.* ferrem, *part. pas.* ferit, *frapper.*

ferm, *ferme.*

fermalha, *traité.*

fermar, *ficher, planter; affermir.*

fermaral, *pour* fermara lo.

festa, *fête.*

fetge, *foie.*

feu, *fief.*

fezés. *Voyez* far.

fianza, *confiance; trêve.*

fi, *subst., fin, accord, paix.*

fi, *adj., fin, précieux.*

fi, *fidèle, sûr;* tot de fi, *pour tout de bon.*

filh, *fils.*

filha, *fille.*

filhol, *filleul.*

Finibus-Terra, *le Finistère :* pol., V, 12.

fis. *Voyez* fi.

flac, *mou.*

flachesa, *mollesse, lâcheté.*

flairar, *sentir, an sens neutre.*

Flandres, *la Flandre :* pol., VI, 68.

flor, *fleur.*

florit, *fleuri.*

foc, *feu.*

Fois (lo coms de), *Roger-Bernard I, comte de Foix :* pol., I, 41.

fol, *fou.*

Folcau, *Foucaud d'Archiac, seigneur saintongeois :* pol., XIV, 37.

folejar, *faire des folies.*

folhar, *pousser des feuilles.*

Folheta, *jongleur :* pol., XXI, 1; div., III, 1, 15.

folrada, *adj. fém., fourrée.*

fon. *Voyez* fondre.

fondre, *ind. pr. 3e p. s.* fon, *ravager.*

Fontebrau, *Fontevrault (Maine-&-Loire) :* pol., XII, 43.

for, *usage, coutume.*

fora. *Voyez* esser.

forest, *forêt.*

forfaire, *prét. 3e p. pl.* forfeiron, *endommager.*

forfait, *injure.*

formatge, *fromage.*

fors, *hors.*

forsa, *force.*

forsar, *violenter.*

fort, *fort;* per fort, *par force.*

fos. *Voyez* esser.

fossat, *fossé.*

foudat, *folie.*

fradel, *vil.*

frairalha, *confrérie.*

fraire, *frère.*

frairel, *pour* fraire lo.

frait. *Voyez* franher.

fraitura, *besoin.*

franc, *noble.*

francès, *adj., français :* pol., XVI, 10.

Francés, Francei, *les Français :* pol., V, 55; XV, 29; XVI, 39; XVIII, 31; XXVII, 5; div., VIII, 41.

franher, *prét. 3e p. s.* frais, *part. pas.* frait, *briser.*

Fransa, *la France :* pol., V, 50; XVI, 25; XVII, 36, XVIII, 7; *l'Ile-de-France :* V, 39; VI, 66; XXVI, 23.

frassar, *briser.*

frau, *fraude.*

Frederi, *Frédéric Barberousse :* pol., XXIV, 49.

freidor, *froidure.*

fresc, *frais.*

frevolit, *affaibli, abaissé.*

frevolmen, *frivolement.*

frezit, *diminué.*

fron, *front.*

fugir, *fuir; empl. subst., fuite.*

G

gabador, *fanfaron.*

gaban, *plaisant, spirituel.*

gabar, *plaisanter; se vanter de.*

gai, *gai,*

gaiesa, *gaîté.*

gaita, *sentinelle.*

galhart, *gaillard.*

galiador, *trompeur.*

galiar, *tromper.*

galinier, *qui court après les poules.*

Gan, *Gand* (*Belgique*) : pol., VI, 68.

ganda, *détour, retard.*

gandir, *se détourner.*

garan (a), *avec soin.*

garanda, *garantie.*

garar, *subj. pr. 3e p. s.* gar, *conserver.*

garço, *valet d'armée.*

gardar, *subj. pr. 3e p. s.* gart, *garder.*

garentia, *garantie.*

garir (laissar), *laisser en paix.*

Garlanda, *Garlande, famille française :* pol., IV, 31.

garnacha, *sorte de vêtement.*

garnizo, *action de s'équiper; ce qui garnit, harnois militaire; vêtements.*

Garsia Ramitz, *roi de Navarre :* pol., XI, 37.

gart. *Voyez* gardar.

gartz, *bon garçon.*

gas, *à la rime pour* gabs, *plaisanterie.*

Gasconha, *Gascogne :* div., VI, 39, 50.

Gasco, *les Gascons :* pol., I, 11; III, 17; IV, 23; VI, 63.

Gastó, *Gaston VI de Béarn :* pol., VIII, 24; XII, 27; XVIII, 38.

gatge, *gage.*

Gauceran. *Voyez* Durtz.

gaug, *joie.*

gauzen, *joyeux.*

gauzimen, *jouissance.*

gauzion, *joyeux.*

gauzir, *jouir.*

gavanhar, *détériorer, gâter.*

Gavarda, *le Gabardan :* pol., III, 18.

gazanh, *gain. Voyez les Addenda.*

gazanhar, *gagner.*

gel, *gelée.*

gen, genta, *noble; aimable; adv., noblement; aimablement; bien.*

gen, *peuple, gens.*

genh, *esprit.*

gensar, *embellir.*

genser, gensor, *compar. de* gen.

gentil, *noble; aimable.*

gequir, *abandonner.*

germa, *cousin-germain.*

ges, *pas, point, pour renforcer la négation.*

gesta, *exploits.*

giet. *Voyez* gitar.

Gisortz, *Gisors (Eure) :* pol., V, 40; XVI, 12; XVII, 38; XIX, 18; div., VIII, 43.

gitar, *ind. pr. 1e p. s.* giet, *3e p. s.* geta, *jeter.*

glatir, *faire du bruit (?).*

gola, *gorge.*

Golfier de la Tor, *Gouffier de Lastours, seigneur limousin :* am., I. 59.

goma, *résine.*

gonfano, *gonfalon, étendard.*

Gordo, *Gourdon (Lot) :* pol., II, 29; III, 2.

gort, *engourdi.*

governar, *gouverner.*

gra, *grain, blé.*

graile, *grêle, mince.*

graile, *clairon.*

gralha, *corneille.*

gran, grant, *grand.*

gran, *subst., grandeur, taille.*

Granhol, *Grignol* (*Dordogne*) : pol., III, 9.

grano, *barbe.*

grant. *Voyez* gran.

gras, *gras.*

grat, *gré.*

grazir, *aimer.*

grazit, *aimable.*

Grecs, *rég. plur., les Grecs* : pol., XI, 63.

grei, *subj. de* grejar, *agréer.*

greu, *pénible, & au sens adv., péniblement;* greu m'es, *je n'aime pas.*

grevar, *grever.*

groc, *jaune.*

gruà, *grue.*

gruier, *destiné à chasser la grue, en parlant d'un faucon.*

Gueric, *Guerri le Sor, héros d'épopée* : pol., XVI, 29.

guerpir, *ind. pr. 3e p. s.* guerpis, *abandonner.*

guerra, *guerre.*

guerrejador, *guerroyeur.*

guerrejar, *guerroyer.*

guerrier, *guerrier; ennemi.*

Guian, *Aquitains* : pol., VI, 63.

guila, *mensonge.*

Guilhem, *jongleur* : am., IV, 41, 49.

Guilhem lo pros, *Guillaume d'Orange* : pol., IV, 13.

Guilhem de Gordo : pol., II, 15. *Voyez* Gourdon.

Guilhem de Monmaurel : pol., XV, 18.

Guios. *Voyez* Guis.

guiren, *caution, garant.*

Guis & Guios, *suj., Gui, fils du vicomte de Limoges* : pol., XXIV, 39, 46; div., VII, 10.

guisa, *guise, manière.*

Guissan, *Wissant* (*Pas-de-Calais*) : pol., VI, 69.

Guischarda, *Guicharde de Beaujeu, femme du vicomte de Comborn* : am., II, *vers cités dans le commentaire provençal.*

guit, *guide, chef.*

guizar, *guider, conduire.*

guizerdo, *récompense.*

guizerdonar, *récompenser.*

I

i, *y.*

ier, *hier.*

il, *ils.*

il, *elle.*

indi, *bleu indigo.*

invern, *hiver.*

invernar, *faire froid.*

ira, *affliction, douleur.*

irascut, *en colère.*

irat, *irrité; triste.*

Irlan, *les Irlandais :* pol., VI, 62.

Irlanda, *l'Irlande :* pol., IV, 18.

iros, *irrité.*

Isembart, *personnage inconnu :* pol., XVI, 45; XXI, 36.

Iseut, *amante de Tristan :* am., III, 38.

Isla-Bochart, *l'Ile-Bouchard* (*Indre-&-Loire*) : pol., III, 33.

isnel, *prompt, rapide.*

J

ja, *déjà; jamais.*

jai, *joie.*

jairem. *Voyez* jazer.

janglos, *moqueur.*

jardi, *jardin.*

Jaufré, *Geoffroi, duc de Bretagne :* pol., IV, 33; div., VI, 49.

Jaufré, *comte de Roussillon :* pol., XI, 23.

Jaufré, *seigneur poitevin :* pol., XIV, 37.

jauzen, jauzimen, jauzion. *Voyez* gauzen, gauzimen, gauzion.

jazer, *fut. 1e p. pl.* jairem, *coucher.*

Jesu, *Jésus-Christ :* pol., XXI, 22; XXII, 9.

Joan (saint), *saint Jean-Baptiste :* pol., VI, 14.

Joan (Saint-), *Saint-Jean-d'Angely* (*Charente-Inférieure*) : pol., XV, 36.

Joan-ses-Terra, *Jean-sans-Terre, fils d'Henri II :* pol., V, 24; XIII, 62.

joc, *jeu.*

jogar, *jouer.*

joglar, *jongleur.*

joi, joia, *joie.*

joios, *joyeux; charmant.*

jonchat, *jonché.*

jonha, *subj. pr. de* jonher, *venir.*

jorn, *jour.*

jos, *dessous;* de sus en jos, *sens dessus dessous;* de sobre en jos, *même sens.*

josta, *à côté de.*

jostal, *pour* josta lo.

jove, *jeune.*

joven, *jeunesse.*

jupa, *jupon.*

jur, *serment.*

jurar, *jurer.*

jutjamen, *jugement.*

juzeu, *juif.*

L

lai, *là.*

lai, *pour* la i.

laidir, *imparf. subj. 3e p. s.* laidis, *outrager.*

laire, *aboiement.*

laissar, *ind. pr. 1e p. s.* lais, *subj. pr. 3e p. s.* lais, *imparf. 2e p. pl.* laissessetz, *laisser.*

lajar, *subj. pr. 3e p. s.* latge, *laisser.*

lam, *pour* la me.

Lana, *sobriquet d'une dame :* am., VII, 7.

Landa, *les Landes :* pol., IV, 23.

lanier, *de la plus mauvaise espèce, en parlant des faucons ; par extension, roturier (opposé à gentil).*

lansa, *lance.*

lansar, *lancer.*

Laraus, *rég. plur., la famille de Lara :* pol., XII, 58.

larc, *large, généreux.*

largesa, *largesse.*

largetat, *largesse.*

las, *las, fatigué.*

lassar, *pronomin., se lasser.*

lata, *latte servant de clôture.*

latz, *côté.*

latz, *lacs, piège.*

lau, *louange.*

lau. *Voyez* lauzar.

Laudu, *Loudun (Vienne) :* pol., III, 34.

lausengier, *médisant, calomniateur.*

lauzar, *subj. pr. 3e p. s.* lau, *louer ; conseiller.*

lauzor, *renommée.*

lavar, *pronomin., se dépouiller de.*

lebre, *lièvre.*

lebrier, *lévrier.*

lechadier, *passionné.*

lechai, *désireux.*

legidor, *liseur.*

lei, *loi ;* a lei de, *à la manière de.*

leial, *loyal.*

leialtat, *loyauté.*

leis, *elle (cas rég.).*

Lemozi, *le Limousin :* pol., V, 37 ; VIII, 19 ; XIV, 26, 34 ; XXIV, 30 ; am., II (*vers cités dans la razo*).

Lemozi, *les Limousins :* pol., V, 44 ; am., IV, 11 ; VII, 9.

Lena, *sobriquet d'une dame :* am., VI, 9.

leo, *lion.*

leu, *facilement.*

Leucata, *Leucate (Aude)* : div., III, 29.

leugier, *léger.*

Leunart (saint), *saint Léonard, patron des prisonniers :* pol., II, 34.

levar, *s'élever; pronomin., se lever.*

lezer, *loisir, congé.*

lezeros, *qui a le loisir de.*

Lezinha, *Lusignan* (*Vienne*) : pol., III, 25; XIX, 13.

li, *art. masc. plur.,* les.

li, *lui.*

liamier, *limier.*

liazo, *toilette.*

linhatge, *lignage.*

lis, lisa, *proprement, lisse; par extension, doux, aimable.*

lissa, *palissade.*

liuranda, *pension.*

liurar, *livrer, donner.*

liurazo, *pension.*

lo, *art. masc. sing., le.*

loc, *lieu.*

logaditz, *qui est aux gages de quelqu'un.*

loguier, *salaire.*

Loirenc, *les Lorrains :* pol., VI, 71.

lojar, *attirer, gagner.*

lolh, *pour* lo li.

lom, *pour* lo me.

Lombardia, *la Lombardie :* pol., V, 27; *ce nom est donné aussi, à ce qu'il semble, à la vicomté de Limoges :* div., VI, 44.

Lombart, *les Lombards :* pol., XIII, 30.

lombart, *marchand lombard :* pol., II, 39.

lonc, *long.*

lonctemps, *longtemps.*

Londres, *Londres :* pol., XXIII, 55; div., VII, 15.

lonh, *loin.*

lonhar, *éloigner.*

lonhor, *compar. de* lonc.

lop, *loup.*

lor, *adj. & pron.,* leur.

Luc (Arramon), *seigneur gascon :* pol., I, 2.

M

ma, *main.*

madur, *mûr.*

Maines, *Le Maine :* pol., VI, 65.

maint, *maint.*

mais, *plus;* amar mais, voler mais, *préférer, aimer mieux.*

maiso, *maison.*

maisnada, *compagnie.*

maisnadier, *chef de compagnie.*

Majer, *sobriquet d'une dame :* am., VII, 41.

major, *plus grand.*

mal, mau, *adj.*, *méchant, mauvais; adv.*, *mal.*

malastruc, *malheureux.*

maldire, *subj. pr. 3e p. s.* maldija, *maudire.*

maleza, *malice, méchanceté.*

malh, *maillet.*

malha, *maille.*

Malholi, *jongleur :* div., IV, 1.

Malleo, *Mauléon en Poitou :* pol., III, 26.

Malmiro, *seigneur limousin :* pol., XXIV, 42.

maltraire, *inf. empl. subst., malheur.*

malvastat, *vilenie.*

malvat, *mauvais, lâche.*

man, *ordre;* ses man e mes, *sans ordre ni message, sans se faire prier.*

Mancei : pol., VI, 26; Mancel, pol., IV, 42, *les Manceaux.*

mandar, *mander; commander* (*à quelqu'un*); *gouverner* (*une terre*).

manen, *riche.*

manentia, *richesse.*

manier, *apprivoisé.*

manjador, *mangeur.*

manjar, *manger.*

Manta, *Mantes* (*Seine-&-Oise*) : pol., XXIII, 21.

mantel, *manteau.*

Manuel, *empereur de Constantinople :* pol., XI, 58.

mar, *mer.*

marcha, *pays gouverné par un marquis.*

Marinier, *sobriquet :* pol., XXIV, 41; am., I, 56.

marit, *mari.*

marqués, *marquis.*

marrimen, *douleur.*

marrit, *affligé.*

Marsa, *le Marsan :* pol., III, 20.

Marsal (saint), *saint Martial :* pol., VIII, 36.

Martel, *Martel* (*Lot*) : pol., XIV, 36; XV, 26.

martz, *mars.*

marvés, *sur le champ, sans hésiter.*

mas, *mais; si ce n'est.*

mas. *Voyez* ma.

masan, *bruit, musique.*

massa, *masse d'armes.*

Matafelo, *Mateflon* (*Maine-&-Loire*) : pol., III, 40.

matar, *mater.*

mati, *matin.*

Mauri, *héros d'épopée :* am., I, 51.

mealha, *maille, moitié d'un denier.*

mei, *mi, demi.*

mei, *suj. pl. masc.*, mes.

meitat, *moitié.*

Melhau, *Millau* (*Aveyron*) : pol., XI, 13.

melher, melhor, *meilleur.*

melhorar, *améliorer; s'améliorer.*

melhz, *mieux.*

Melhz-de-be, *sobriquet d'une dame :* am., III, 47.

melo, *melon.*

membrar, *souvenir.*

mena, *conduite.*

menar, *pronomin., se conduire;* menar be, *bien traiter.*

menassa, *menace.*

menassat, *menace, chant de guerre.*

mendre, *moindre.*

mens, *moins.*

mentaugut, *renommé.*

mentaver, *ind. pr. 3e p. s.* mentau, *mentionner, célébrer.*

mentir, *mentir.*

menut, *menu, dru* (*adv.*).

mercé, mercei, *merci, pitié;* mercé de, *grâce à.*

mercejar, *subj. pr. 3e p. s.* mercei, *remercier; implorer la merci.*

merchadier, *marchand.*

merir mal, *démériter.*

Merli, *Merlin, célèbre prophète breton :* pol., XV, 40.

mermar, *diminuer.*

mes, *mois.*

mes, *message.*

mes. *Voyez* metre.

meschi, *jeune.*

mesclada, *mêlée.*

mesclal, *pour* mescla lo.

mesclanha, *mêlée.*

mesclar, *mêler, brouiller; pronomin., s'engager, en parlant d'un combat.*

mesprendre, *faire du mal, nuire.*

messal, *missel.*

messatgé, *messager.*

messatgier, *messager.*

messer, *messire.*

messio, *dépense.*

messonja, *mensonge.*

mest, *entre, parmi.*

mestier, *besoin.*

metge, *médecin.*

metre, *part. pas.* mes, *mettre; dépenser.*

meu, *mien.*

mezeis, *même.*

mi, *pron., me.*

mi, *adj. poss. inv. dans l'expression,* mi donz, *madame.*

mia, *mienne.*

mil, *mille.*

mil, *pour* mi lo.

milhargos, *ladre, en parlant d'un porc.*

Mirabel, *Mirebeau* (*Vienne*)*:* pol., III, 34; XIV, 44.

miranda, *tour.*

Mirandol, *Mirandol* (*Lot*) : pol., XV, 25.

mirar, *subj. pr. 3e p. s.* mir; *pronomin., prendre exemple.*

Mirmanda (Tor), *la tour d'Orange :* pol., IV, 13.

mogut, *part. pas.* de mover.

moi, *muids.*

mol, *mou.*

Molierna, *Mouliherne* (*Maine-&-Loire*) : pol., XV, 8.

molt, mout, *beaucoup.*

mon, *monde.*

mon, *montagne.*

mon, *mon.*

moneda, *monnaie, argent.*

Monferran, *Montferrand* (*Puy-de-Dôme*) : pol., XIV, 43..

Montfort, *Montfort* (*Dordogne*) : pol., III, 2.

monge, *moine.*

montanha, *montagne.*

Monjoie, *cri de guerre des Français :* pol., V, 42.

Monmaurel, *Montmoreau* (*Charente*) : pol., XIV, 34. *Voyez* Guilhem.

Monpeslier, *Montpellier* (*Hérault*) : pol., IX, 36.

Monsaurel, *Montsoreau* (*Maine-&-Loire*) : pol., V, 19.

Montagut, *Montaigut* (*Haute-Garonne*) : pol., I, 13.

morir, *ind. pr. 1e p. s.* moir, *mourir.*

morsel, *morceau.*

mort, *subst. & adj.*, mort.

mortal, *mortel.*

mos, *mon, au cas sujet.*

Mosterol, *Montreuil-Bellay* (*Maine-&-Loire*) : pol., XV, 17.

mostier, *monastère.*

mostrar, *montrer.*

mot, *mot;* no parlar mot, no far mot, *ne souffler mot.*

moto, *mouton ; espèce de monnaie.*

mou. *Voyez* mover.

mout. *Voyez* molt.

mover, *ind. pr. 3e p. s.* mou, *cond. 3e p. s.* mouria, *part. pas.* mogut, *mouvoir, pousser.*

moz, *émoussé.*

muda, *fém., muette.*

mudar, *pronomin., changer ; changer de lieu, s'en aller ;* no poder mudar, *ne pouvoir s'empêcher de.*

mudat, *qui a passé la mue.*

muralh, *muraille.*

Murol, *Moreuil* (*Somme*) : pol., XXIII, 22.

musart, *musart, puéril.*

mut, *muet* (*de douleur*).

N

n', *apocope de* na *& aphérèse de* en.

na, *devant un nom de femme, madame.*

nafrat, *blessé.*

naisser, *ind. pr. 3e p. s.* nais, *parf. 3e p. s.* nasquet, *subj. imparf. 3e p. s.* nasquès, *naître.*

nat, *né.*

natural, *naturel.*

nau, *nef, vaisseau.*

Navar, *Navarrais :* XI, 40; XII, 67; XVIII, 29.

ne, *comme* en.

nebot, *neveu.*

negre, *noir.*

negu, *aucun, personne.*

neis, *même.*

nejar, *noyer.*

nesci, *bête.*

nesciés, *bêtise.*

ni, *conj., ni; et.*

nier, *noir.*

nien, *néant, rien.*

Nil, *le Nil :* pol., VI, 56.

nil, nils, *pour* ni lo, ni los.

Niort, *Niort* (*Deux-Sèvres*) : pol., VIII, 7.

no, *non; ne ... pas;* dire de no, *refuser.*

no-batejat, *païen.*

noi, *pour* no i.

noirir, *nourrir.*

nois, *pour* no i se.

noit, *nuit.*

noja. *Voyez* nozer.

nolh, *pour* no li.

nom, *nom.*

nom, *pour* no me.

non, *comme* no.

no'n, *pour* no en.

noncas. *Voyez les Addenda.*

nons, *pour* no nos.

Nontro, *Nontron* (*Dordogne*) : pol., XIV, 32.

Norman, *les Normands :* pol., V, 46; VI, 61; XIV, 41.

norman, *adj., normand.*

Normandia, *la Normandie :* pol., V, 39; am., VI, 61; div., VI, 20.

Nortensem, *Northampton* (*Angleterre*) : pol., XXIII, 54.

nos, *nous.*

nos, *pour* no se.

nostre, *notre.*

nou, *nouveau.*

Noumerchat, *Neufmarché* (*Seine-Inférieure*) : pol., V, 40.

nous, *pour* no vos.

novas, *nouvelle, récit.*

novel, *nouveau.*

nozer, *subj. pr. 3e p. s.* noja, *nuire.*

nualha, *paresse.*

nualhos, *paresseux.*

nul, *nul, aucun.*

nut, *nu; sans abri.*

O

o, *où.*

o, *ou.*

o, *le, cela.*

obezien, *obéissant.*

obezir, *obéir.*

obli, *oubli.*

obra, *œuvre.*

obralha, *travail, qualité de ce qui a été travaillé.*

oc, *oui;* dire d'oc, *dire oui, accepter.*

Oc-e-No, *sobriquet de Richard Cœur-de-Lion :* pol., XIII, 60; XVII, 43, 52; XIX, 2, 12, 28; XXI, 29; XXIII, 51; am., V, 95.

ochaiso, *motif.*

ochaisonar, *quereller.*

oi, *aujourd'hui.*

oimais, *maintenant, désormais.*

ojan, *cette année.*

ol, *pour* o lo.

olh, *œil.*

om, *on.*

om, *pour* o me.

ombratge, *ombrage.*

ome, *homme.*

omenés, *hommage.*

on, *où; d'où, par suite de quoi;* on plus ... plus, *plus ... plus.*

onor, *subst. fém., honneur.*

onrar, *honorer.*

onrat, *honoré, célèbre.*

ops, *besoin;* esser ops, *être nécessaire;* al vostre ops, *à votre place;* lojar a sos ops, *attacher à son service.*

orar, *souhaiter.*

Orlei, *Orléans* (*Loiret*) : pol., XVI, 33.

ort, *jardin.*

orzol, *coupe.*

osas, *bottes.*

oschat, *qui a reçu une entaille.*

ost, *armée.*

ostal, ostau, *maison.*

ostar, *cond.* ostaria, *ôter.*

ostejar, *faire la guerre.*

ou, *œuf.*

P

pa, *pain.*

pabalho, *tente, pavillon.*

paés, païs, *pays.*

paire, pair, *père.*

pairejar, *imiter son père.*

pairol, *chaudron.*

pais, *paix.*

paisser, *nourrir, repaître.*

paisso, *palissade.*

pajar, *payer.*

pal, *palissade.*

palatz (coms), *comte palatin.*

palazi, *comte palatin.*

Palerna, *Palerme* (*Sicile*) : pol., XV, 56.

palha, *paille.*

pan, *lambeau; au pluriel, vêtements.*

pao, pau, *paon.*

paor, *peur.*

paoruc, *peureux.*

Papiol, *jongleur de Bertran de Born :* pol., XIII, 57; XVI, 43; XIX, 41; XXII, 43; XXIII, 52; XXIV, 49; am., I, 61; III, 71; V, 93; div., VIII, 49.

par, *pareil.*

par. *Voyez* parer.

paratge, *lignage, noblesse.*

paraula, *parcer.*

parcer, *ind. pr. 1e p. s.* parc, *3e* partz, *faire abstenir; pronomin., s'abstenir.*

pareisser, *ind. pr. 3e p. s.* pareis, *subj. pr.* parescha, paraître.

paren, *parent.*

parer, *ind. pr. 3e p. s.* par, *3e p. pl.* paron; *fut. 3e p. s.* parra, *paraître.*

Paris, *Paris* (*Seine*) : pol., XXIV,

parlador, *parleur.*

parlar, *parler.*

parsonier, *copropriétaire.*

part, *près, du côté de.*

part. *Voyez* partir.

part, *subst., part, côté.*

partir, *ind. pr. 1e & 3e p. s.* part, *partager, distribuer; séparer;* se partir, *se séparer, partir.*

partizo, *partage.*

partz. *Voyez* parcer.

pas, *pas.*

Pascor, *le temps de Pâques, le printemps.*

passada, *passage, voyage*

passal, *pour* passa lo.

passar, *passer.*

patz, *paix.*

Pau, *Pau* (*Basses-Pyrénées*) : pol., XII, 27.

pau. *Voyez* pao.

paubre, *pauvre.*

paubretat, *pauvreté.*

pauc, *adj., petit; adv., peu.*

paus, *repos.*

pe, *pied;* esser en pès, *être sur pied, prêt à marcher au combat.*

pechar, *pécher.*

Peire (don), *Pierre de Lara :* pol., I, 40.

Peire, *jongleur :* pol., XII, 41.

Peire Roïs, *seigneur aragonais :* pol., XII, 49.

Peire la Chassanha, *seigneur limousin :* pol., XXIV, 45.

Peiregorc, *le Périgord* : pol., III, 3.

Peiregors, *Périgueux* : pol., II, 43.

peiregorzi, *périgourdin* : pol., VIII, 21.

peirera, *pierrier*.

peiro, *perron*.

peis, *poisson*.

peis, *pis, plus mal*.

Peitau, *le Poitou* : pol., IV, 15; XII, 52; XV, 59; XVIII, 7, 34, 41; am., VII, 8; div., VI, 50.

peitavi, *poitevin* : pol., II, 46; XIV, 42.

Peiteus, *Poitiers* (*Vienne*) : pol., III, 33; IV, 20; V, 66; am., I, 25.

peitz, *poitrine*.

pejor, *pire*.

pel, *peau*.

pel, *poil, chevelure*.

pel, pels, *pour* per lo, per los.

pelar, *arracher le poil*.

pe'n, *pour* per en.

pena, *peine*.

penar, *pronomin., se peiner*.

penchenat, *peigné, bien peigné, efféminé*.

peno, *pennon, bannière*.

penre, *prendre*.

pensamen, *pensée*.

pensar, *pensée*.

pensos (a), *en méditation, pensif*.

per, *par, pour;* per que, *c'est pourquoi*.

perdijal, *perdreau*.

perdo, *pardon;* en perdo, en perdos, *en pure perte*.

perdre, *perdre; subst., perte*.

perjur, *parjure*.

perjurar, *pronomin., se parjurer*.

pero, *pourtant*.

perponh, *pourpoint*.

Persans, *les Persans* : pol., XXIII, 30.

persona, *personne*.

pesar, *peser*.

pesan, *affligeant*.

pessejar, *mettre en pièces*.

petit, *petit*.

pezo, *fantassin*.

pi, *pin*.

pia, *adj. fém., compatissante*.

pifart, *ventru*.

pimen, *piment, boisson sucrée*.

Pinos, *Pinos* (*Catalogne*) : pol., XIV, 50.

pla, *adj., plan; subst., plaine*.

plaia, *plaie*.

plaidei, *accord, traité*.

plaidejar, *traiter*.

plait, *accord, traité*.

Planel (Raimon de), *personnage inconnu* : div., IV, 42.

planher, *subj. pr.* planha, *plaindre*.

plantar, *planter*.

plassalh, *pour* plassa li.

plazentier, *agréable.*

plazer, *ind. pr. 3e p. s.* platz; *prét. 3e p. s.* plac, *subj. pr.* plassa, *imparf.* plagués, *plaire.*

plazer, *subst., plaisir.*

ple, *plein.*

plejar, *triompher (d'une femme).*

plevir, *ind. pr. 1e p. s.* pleu, *engager, garantir.*

plevizo, *engagement.*

ploia, *pluie.*

plombar, *plomber (des dés).*

plor, *pleur.*

plorar, *pleurer.*

ploure, *ind. pr. 3e p. s.* plou, *pleuvoir.*

plumar, *plumer.*

plus, *plus.*

poder, *ind. pr.* posc, potz, pot, podem, podetz, podon; *imparf.* podia; *prét. 1e p. s.* poic, *3e* poc; *fut. 3e p. s.* poira, *3e p. pl.* poiran; *cond. 3e p. s.* poiria & pogra; *subj. pr.* poscha; *imparf.* pogués, *pouvoir.*

poder, *subst., pouvoir.*

poderos, *maître de (soi-même).*

poesta, *puissance, au sens concret.*

poestat, *même sens.*

pogués. *Voyez* poder.

poi, *puy, colline.*

Poi-Guilhem, *Puy-Guilhem (Dordogne)* : pol., III, 9.

pois, *puis, ensuite;* pois que, *& simplement* pois, *puisque.*

poissan, *puissant.*

pojar, *monter.*

Polha, *la Poulle :* pol., XIX, 24; XXIV, 53.

polmo, *poumon.*

pom, *pomme, ornement qui surmontait les tentes.*

pon, *pont.*

ponh, *poing.*

ponhar, *s'efforcer.*

Ponz, *Pons (Charente-Inférieure)* : pol., III, 25.

porc, *porc.*

port, *port.*

porta, *porte.*

portal, *portail.*

portar, *porter.*

portier, *portier.*

poscha. *Voyez* poder.

pot. *Voyez* poder.

prat, *pré.*

prec, *prière.*

preizo, *prisonnier.*

prejador, *suppliant, soupirant.*

prejar, *ind. pr. 1e p. s.* prec, *prier.*

prendre, *imparf. ind.* prendia, *prét.* pres, *subj. pr.* prenda, *prendre.*

pres, *près.*

pres, *pris, prisonnier.*

presentiera, *fém., accueillante.*

pressa, *presse, mêlée.*

prestar, *prêter, exposer.*

pretz, *prix, valeur, réputation.*

pretz. *Voyez* prezar.

prezan, *de valeur.*

prezar, *ind. pr. 1e p. s.* pretz, *apprécier.*

prim, *premier;* al prim que, *aussitôt que.*

princi, *prince.*

prior, *prieur.*

privat, *particulier; facile à approcher.*

pro, *preux, vaillant.*

pro, *profit;* pro tener, *être utile.*

pro, *adv., assez.*

proar, *prouver, convaincre.*

Proensa, *la Provence :* pol., XI, 19.

proeza, *prouesse.*

prol, *pour* pro lo.

prolh, *pour* pro li.

promessa, *promesse.*

prometre, *promettre.*

pur, *seulement.*

pustela, *pustule.*

putana, *courtisane.*

Q

qual, quau, *quel, lequel.*

qualha, *caille.*

quan, *quand.*

quan que, *tout ce que;* quan de, *quant à.*

quaresma, *carême.*

quart, *cousin au second degré.*

quartier, *quartier.*

quatre, *quatre.*

que, *que, qui.*

quecs, *chacun.*

quei, *pour* que i.

quel, quels, *pour* que lo, que los.

quelh, *pour* que li.

quem, *pour* que me.

quens, *pour* que nos.

querre, *ind. pr. 1e p. s.* quier; *prét. 1e p. s.* quisi; *subj. pr. 3e p. pl.* queran; *part. pas.* ques, *chercher; demander.*

ques, *pour* que se.

questa, *impôt.*

quet e cli, *tranquille.*

queus, *pour* que vos.

quintal, *quintal.*

R

Raimon, *Raimond V, comte de Toulouse,* pol., I, 1; VIII, 29; XIII, 33; XIV, 40.

Raimon. *Voyez* Durtz, Gauceran, Luc, Planel.

raire, *raser.*

ranc, *écueil.*

Rancom, *Rancon (Haute-Vienne)*: pol., XIX, 13.

randa (a), *complètement, à l'envi.*

randar, *arranger* (?).

randonar, *s'élancer.*

rassa, *race.*

Rassa, *sobriquet de Geoffroi de Bretagne :* pol., V, 73; IX, 1; XIV, 33; am., I, 1, 12, 23, 34, 45.

rauba, *bagages.*

rauc, *fém.* raucha, *enroué.*

raustir, *rôtir.*

Ravena, *Ravenne :* am., VI, 22.

razo, *raison; cause; discours.*

razonar mal, *critiquer.*

re, *rien.*

receubut, *part. pas. de* recebre, *recevoir.*

receup, *prét. de* recebre.

reconogut, *reconnu; renommé.*

recrezer, *pronomin., renoncer à.*

refermar, *fortifier.*

refondre, *ind. pr. 1e p. s.* refon, *refondu.*

refranher, *réprimer.*

refudar, *repousser.*

regardar, *pronomin., ind. pr. 1e p. s.* regart, *se préoccuper.*

regart, *préoccupation; danger.*

regart. *Voyez* regardar.

regesme, *royaume.*

rei, *roi.*

rei, *à la rime pour* re, *rien.*

reiau, *royal.*

reïna, *reine.*

reirazar, *coup de dés* (?)

remaner, *ind. pr. 3e p. s.* rema, *3e p. pl.* remanem; *subj. pr.* remanha; *part. pas.* remasut, *rester; s'arrêter; cesser;* no pot esser remasut [que], *il ne peut ne pas arriver que.*

remirar, *contempler.*

rencurar, *regretter, déplorer.*

renda, *rente.*

renhar, *régner.*

renjat, *rangé en bataille.*

renovelar, *abs. & pronomin., se renouveler, rajeunir.*

repaire, *demeure.*

reprendre, *reprendre, blâmer.*

reptar, *blâmer, accuser.*

rescondre, *cacher.*

rescos (a), *en cachette.*

respos, *réponse; par extension, conversation.*

ressis, *sans énergie* (?).

ressolli, *ind. pr. 1e p. s. de* ressollar, *propr., ressemeler; au fig., réconforter.*

ressonhar, *songer.*

restar, *rester.*

restaurar, *restaurer.*

retalhar, *ind. pr. 1e p. s.* retalh, *tailler.*

retener, *retenir; abs., être accueillant & hospitalier.*

retentir, *retentir.*

retraire, *retracer.*

revelar, *pronomin., se révolter.*

revenir, *subj. pr. 3e p. s.* revenha, *réparer.*

revenjar, *venger.*

revèstir, *pronomin, s'emparer de.*

ria. *Voyez* rire.

ribatge, *rivage.*

ribiera, *chasse aux oiseaux.*

ric, *riche.*

Richart, *Richard Cœur-de-Lion :* pol., II, 10, 52; IV, 5, 6; X, 9; XII, 8; XVIII, 8, 19, 35; XXII, 18, 36; XXV, 4; XXVI, 5; div., I, 42; VIII, 42, 44, 46, 50.

richesa, *richesse.*

ricor, *richesse.*

rire, *subj. pr.* ria, *rire.*

ris, *sourire.*

Roais, *Edesse* : pol., XXIII, 26; am., VI, 23.

Roais, *Rouy* (?) : pol., XVII, 21.

Roam, Roan, *Rouen* (*Seine-Inférieure*) : pol., XVII, 26; XIX, 19; XXIII, 57.

robina, *rubis.*

Roquafort, *Roquefort* (*Landes*) : pol., XVIII, 40.

Rochachoart, *Rochechouard* (*Haute-Vienne*) : am., III, 36.

roda, *roue* (*de la Fortune*).

Rois. *Voyez* Peire.

romana, *adj. fém., romaine.*

Romanha, *la Romagne :* pol., XXIV, 53.

romieu, *pèlerin.*

romput, *rompu.*

ronho, *rognon.*

rosana, *adj. fém., de rose.*

Rosiers, *Rosiers* (*Corrèze*) : pol., XIV, 24.

Rossilhonés, *le Roussillon :* pol., XI, 22.

rossinholet, *rossignol.*

rot, *rompu.*

rota, *route* (?).

Rotgier, *Roger II, vicomte de Béziers :* pol., I, 35; *autre personnage inconnu :* pol., XIX, 42.

Rotlan, *Roland, héros de romans :* pol., VI, 47.

rozilhos, *rouillé.*

S

sa, *sain.*

saber, *ind. pr. 1e p. s.* sai, *3e* sap, *3e p. pl.* sabon; *prét. 3e p. s.* saup; *fut. 1e p. pl.* sabrem, *3e* sabran; *cond. 3e p. s.* sabria; *subj. pr.* sapcha, *imparf.* saubés, *savoir;* saber bo, *faire plaisir, être agréable.*

sablo, *sable.*

sabor, *saveur; plaisir;* aver sabor, *être agréable.*

sabria. *Voyez* saber.

sac, *sac* (*pour mettre l'argent*).

sagramen, *serment.*

sai, *çà, par deçà.*

Saintonge, *la Saintonge :* pol., V, 11.

Sais, *Seez* (*Orne*) : pol., XVII, 26.

Saissa, *Saxonne :* am., VI, 96.

Saissonha, *la Saxe :* pol., XIX, 24.

sajeta, *flèche.*

Salabier, *Salisbury :* pol., IX, 34.

Saladi, *Saladin :* pol., XXI, 18; XXII, 4, 20.

salhir, *ind. pr. 3e p. s.* salh, *sauter.*

saludar, *saluer, prendre congé.*

salvamen, *salut.*

salvar, *subj. pr. 3e p. s.* salv, *sauver.*

samit, *sorte d'étoffe.*

sanc, *sang.*

Sansos, *Sanche, frère du roi d'Aragon :* pol., I, 42; XI, 20.

sap, *sapin.*

sapcha. *Voyez* saber.

sapchal, *pour* sapcha lo.

Saragosa, *Saragosse :* am., I, 26.

Sarazi, *les Sarrasins :* pol., XXI, 19.

sas. *Voyez* sa.

saubuda (a), *au su de tous.*

saûc, *sureau.*

saumier, *bête de somme.*

saur, *roux.*

savais, *mauvais.*

savi, *sage.*

Savoia, *la Savoie :* pol., XXI, 12; XXII, 43.

sazo, *saison.*

se, *se, soi, lui.*

se, *conj., si.*

sec, *sec.*

sec. *Voyez* segre.

segle, *siècle.*

segon, *adv., selon.*

segon, *subst., cousin.*

segre, *ind. pr. 1e p. s.* sec, *suivre.*

segur, *sûr, rassuré.*

Segur, *Ségur* (*Corrèze*) : pol., III, 1.

sei, *suj. plur., ses.*

sei, *pour* se i.

sem, *privé de.*

semblan, *semblant; manière d'être.*

semblar, *sembler; ressembler.*

sen, *sens.*

sendat, *étoffe, bannière.*

senes, *sans.*

senher, senhor, *seigneur.*

senhera, *bannière.*

senhoratge, *autorité seigneuriale.*

senhoria, *seigneurie.*

sens, *sans.*

sentir, *sentir.*

Sepolcre, *le saint sépulchre* : pol., XX, 6.

ser, *soir.*

seralh, *endroit où l'on renferme les grains, les provisions, & au figuré, réserve.*

seralha, *serrure; par extension, porte d'une ville assiégée.*

serar, *fermer; serrer.*

sermar, *arranger.*

servir, *servir.*

servire, *subst. employé adj., serviable.*

servizi, *service.*

ses, *sans.*

sestier, *setier.*

set, *soif.*

setmana, *semaine.*

seu, *sien.*

si, *conj., si.*

si, *adv., ainsi (souvent explétif)*; si que, *si bien que.*

sia. *Voyez* esser.

sibe, *bien que.*

sibels, *pour* sibe los.

sil, sils, *pour* si lo, si los.

singlar, *sanglier.*

sirven, *serviteur.*

sirventés, *toute chanson qui n'a pas l'amour pour objet.*

sis, *pour* si se.

sitot, *quoique.*

sivals, *au moins.*

Sivrai, *Civray (Vienne)* : pol., III, 27.

so, *ce, cela.*

so, *son;* el so de, *sur l'air de.*

soan, *mépris.*

soau, *doux; adverb., doucement, agréablement.*

sobeirana, *adj. fém., supérieure.*

sobrar, *rester, être de reste.*

sobrat, *vaincu.*

sobre, *sur;* de sobre en jos, *sens dessus dessous; malgré.*

sobreprendre, *surprendre.*

sobrepojar, *monter trop haut.*

sobrier, *adj., supérieur.*

sobrier, *subst., supériorité.*

sobriera, *outrecuidance.*

sobrissit, *monté trop haut, parvenu.*

sobros, *ulcère.*

socorre, *secourir.*

socors, *secours.*

sofrais, *Voyez* sofranher.

sofraitos, *qui supporte les privations.*

sofranher, *prét. 3e p. s.* sofrais, *subj. pr. 3e p. s.* sofranha, *manquer, faire défaut.*

sofridor, *qui souffre les affronts.*

sofrir, *ind. pr. 1e p. s.* sofrisc, *souffrir; pronomin., s'abstenir.*

soiro, *ciron.*

soisseubuda, *formée de traits choisis, idéale* (*en parlant d'une dame*).

sojorn, *séjour, repos.*

sojornaditz, *paresseux.*

sojornar, *pronomin., se reposer.*

sol, *seul;* sol que, *pourvu seulement que.*

sol, *pour* so lo.

solatz, *entretien, divertissement, plaisir.*

solelh, *soleil.*

soler, *prét. 3e p. s.* sols, *avoir coutume.*

somelhos, *dormeur.*

somo, *appel adressé par le seigneur féodal à ses vassaux.*

somonir, *ind. pr. 3e p. s.* somonis, *subj.* somonha, *appeler, requérir.*

sonalh, *cloche.*

sonar mot, *& abs., parler.*

sonet, *chanson, mélodie.*

son, sonh, sonha, *soin, préoccupation.*

soplejar, *supplier, courtiser.*

sor, *sœur.*

sor, *gallicisme pour* saur, *roux.*

sordeis, *plus mal.*

sordejar, *s'avilir.*

sort, *chance. Voyez les Addenda.*

sortz, *3e p. ind. pr. de* sorger, *naître, provenir.*

sos, *adj. poss., son* (*suj. sing*), *ses* (*rég. plur.*).

sospeisso, *soupçon, espérance.*

sostener, *fut. 3e p. pl.* sostenran, *soutenir.*

soteira, *inférieur.*

sotil, *subtil.*

sotz, *sous.*

soudada, *solde.*

soudadier, *soldat.*

soven, *souvent.*

suau, *comme* soau.

Sur, *Tyr :* pol., XXII, 4, 9, 17, 18; XI, 15.

sus, *en haut;* de sus en jos, *sens dessus dessous.*

Susest, *Sussex* (*Angleterre*) : pol., XXIII, 54.

T

tabor, *tambour.*

tafur, *truand, misérable.*

tal, tau, *tel.*

Talairans, *Hélie Talleyrand, comte de Périgord* : pol., II, 36; X, 12.

talan, talen, *désir, dispositions, caractère.*

Talhaborc, *Taillebourg* (*Charente-Inférieure*) : pol., III, 25.

Talhafer, *comte d'Angoulême* : pol., III, 43; XIV, 37.

talhar, *tailler.*

talo, *talon.*

tan, *tant, si.*

tanher, *toucher; impersonnel*, tanh, se tanh, *il faut.*

Tarasco, *Tarascon* (*Bouches-du-Rhône*) : pol., I, 37.

tarja, *bouclier.*

tart, *tard;* esser tart, *tarder.*

tartz, *1e p. ind. pr. de* tarzar, *tarder.*

tartalhar, *pronomin., se débattre.*

taula, *dame* (*au jeu de tric-trac*).

taulier, *tablier, boîte de tric-trac.*

Taunai, *Tonnay* (*Charente*) : pol., III, 26.

te, *te, toi.*

te. *Voyez* tener.

temer, *ind. pr. 1e p. s.* tem, *craindre.*

temor, *crainte.*

tempestar, *mettre sur les dents, ne pas laisser en repos.*

Tempre, *sobriquet d'une dame* : pol., IX (*strophe citée en note*); am., V, 89; div., III, 22, 29.

tenc. *Voyez* tener.

tenda, *tente.*

tendre, *part. pas.* tendut, *tendre.*

tener, *ind. pr. 1e p. s.* tenc, *3e p. s.* te; *subj. pr.* tenha, tenga; *imparf.* tengués; *part. pas.* tengut, *tenir, considérer.*

tengut, *tenu, obligé.*

tenh, *adj., assombri.*

tenh, *subst., teinte.*

terminí, *saison.*

terna, *terne* (*à la loterie*).

terrena, *adj. fém., terrestre.*

terreta, *petite terre.*

tersol, *tiercelet, oiseau de chasse.*

tesa, *toise.*

tesaur, *trésor.*

testa, *tête.*

tetina, *sein.*

tiera, *tournure.*

tiran, *prospère.*

Titagrave, *Titgrave* (*Angleterre*) : pol., XXIII, 55.

Toarz, *Thouars* (*Deux-Sèvres*) : pol., III, 29.

tochar, *aiguiser.*

tol. *Voyez* tolre.

Toleta, *Tolède :* pol., III, 7; XI, 29.

Tolosa, *Toulouse* (*Haute-Garonne*) : pol., I, 13; XVIII, 21; am., I, 25.

tolre, *ind. pr. 3e p. s.* tol, *prendre, enlever.*

Tolsa, *le Toulousain :* pol., XI, 25.

Tomas (Saint-), *Saint-Thomas de Cantorbery :* pol., XXVII, 27.

tombar, *tomber.*

tondre, *ind. pr. 3e p. s.* ton, *tondre, au figuré.*

tor, *tour, forteresse.*

Torena, *Turenne* (*Corrèze*) : pol., III, 2; am., IV, 49; VI, 18.

torn, *retour.*

tornar, *actif, mettre, rendre; neutre, revenir; aboutir à; pronomin., s'en retourner.*

tornei, *tournoi, bataille.*

tornejar, *faire des tournois.*

tornejaire, tornejador, *amateur de tournois.*

tornés, *tournois, monnaie française.*

Tors, *Tours* (*Indre-&-Loire*) : pol., VI, 65; XVII, 37.

tos, *jeune homme.*

tosa, *jeune fille.*

tost, *tôt, bientôt.*

tot, *tout.*

totjorn, *toujours.*

trac. *Voyez* traire.

tracio, *trahison.*

tractar, *s'efforcer, s'ingénier.*

Traïnhac, *Treignac* (*Corrèze*) : pol., XIX, 42.

traïr, *trahir.*

traire, *ind. pr. 1e p. s.* trac, *prét. 3e p. s.* trais, *part. pas.* trait, *tirer, ôter.*

trametre, *transmettre.*

trap, *tente.*

trastomba, *art de faire des tours de force ou d'adresse.*

trauchar, *trouer.*

trebalh, trebalha, *travail.*

trebalhar, *pronomin., s'inquiéter de.*

trega, *trêve.*

trei, tres, *trois.*

tremoja, *trémie* (*au figuré*).

trenchan, *subst., tranchant.*

trenchar, *trancher.*

trenta, *trente.*

trepei, *désordre.*

tretau, *tréteau.*

Trevagans, *dieu des païens :* pol., XXIII, 27.

triar, *discerner.*

tribol, *tribulation.*

trist, *triste.*

Tristan, *héros de romans :* am., II, 38.

Tristan, *sobriquet d'une dame :* pol., XV, 52, 57.

tristor, *tristesse.*

tro, tro a, tro qu'a, *jusqu'à ; tro, tro que,* jusqu'à ce que.

trobador, *troubadour.*

trobar, *ind. pr. 1e p. s.* trob, *trouver.*

troia, *truie.*

Troia, *Troie (en Asie)* : pol., XXI, 33; *Troyes (en Champagne)* : pol., XXI, 36.

trompa, *trompette.*

tronso, *tronçon.*

tros qu'en, *jusqu'en.*

trotar, *trotter.*

truan, *truand.*

truandar, *traiter en truand.*

tuit, *tous.*

U

u, *un; us n'i a, il y en a certains.*

Ugo, *Hugues de Lusignan* : pol., XXVII, 42.

umil, *humble.*

Urgel, *Urgel (Catalogne)* : pol., XV, 34.

urtar, *heurter.*

usatge, *usage.*

usquecs, *chacun (au cas sujet).*

V

va, *mou, lâche.*

vaire, *changeant.*

vaissel, *vase.*

valen, *qui a de la valeur; brave; utile.*

Valei, *le Valois* : pol., XVI, 44.

valer, *ind. pr. 1e p. s.* valh, *3e* val; *cond.* valgra; *subj. pr.* valha, *valoir, venir en aide.*

Valia, *la Vallée, pays d'Anjou* : pol., V, 33.

valor, *valeur.*

vanar, *pronomin., se vanter.*

vanejar, *inf. employé subst., lacheté.*

vassalatge, *courage.*

vavassor, *vavasseur, seigneur de rang inférieur.*

ve. *Voyez* venir.

ve. *Voyez* vezer.

veguda, *vue.*

velh, *vieux.*

ven, *vent.*

venau, *vénal.*

vencer, *vaincre.*

vencut, *vaincu.*

venda, *vente.*

vendre, *vendre.*

venir, *ind. pr. 3e p. s.* ve, *2e p. pl.* venetz; *prét. 3e p. s.* venc; *fut.* venrai; *cond.* venria; *subj. pr.* venha; *imparf.* vengués; *part. pas.* vengut, *venir.*

ventalha, *visière, partie du casque.*

Ventadorn, *Ventadour (Corrèze)* : pol., III, 1.

ver, *adj. & subst., vrai*; en ver, *tout de bon.*

verai, *vrai.*

vergonha, *honte.*

vergonhos, *honteux.*

verjan, *verger.*

vermelh, *vermeil.*

vert, *vert;* lo vert el madur, *expression fig., le vert & le mûr, tout.*

vertadier, *véridique.*

vertat, *vérité.*

ves, *vers.*

vescoms, *cas sujet de* vescomte, *vicomte.*

vescomtal, *vicomtesse.*

vescomtat, *vicomté.*

vestimenta, *vêtement.*

vestir, *empl. subst.*, vêtement.

vetz, *fois.*

veus, *voici.*

vezer, *ind. pr. 1e p. s.* vei, *3e* ve, *3e p. pl.* vezon; *imparf.* vezia; *prét.* vi; *fut.* veirai; *subj.* veja; *part. pas.* vegut & vist, *voir.*

vezi, *voisin.*

Vezia, *Vezian de Lomagne* : pol., III, 19.

vi, *vin.*

via, *voie, chemin.*

viatz, *vite.*

vida, *vie.*

vigor, *vigueur.*

vila, *ville.*

vila, *vilain.*

Vilamur, *Villemur (Haute-Garonne)* : pol., XI, 24.

vilania, *vilenie.*

vint, *vingt.*

virar, *adresser, & au sens réfléchi, se tourner.*

vis, *visage;* m'es vis, *il me semble.*

visquès. *Voyez* viure.

vitz, *escalier tournant.*

viu, *vif, vivant.*

viu. *Voyez* viure.

viula, *viole.*

viular, *jouer de la viole.*

viure, *ind. pr. 3e p. s.* viu, *imparf. subj.* visquès, *vivre.*

viuzir, *devenir vil.*

Vivia, *Vivien, héros d'Aliscans* : am., V, 40.

voit, *vide, exempt de; sans cavalier, en parlant d'un cheval.*

voja, *fém. de* voit.

vol. *Voyez* voler.

volada, *volée.*

volar, *voler.*

voler, *ind. pr. 1e p. s.* volh, *3e* vol; *prét. 3e p. s.* volc & vols; *fut.* volrai; *cond.* volria & volgra; *subj. pr.* volha; *imparf.* volgués; *part. pas.* volgut, *vouloir;* voler mais, *aimer mieux.*

volontat, *volonté.*

volontiers, *volontiers.*

volpilh, *lâche.*

volver, *prét. 3e p. s.* vols, *pronomin., se tourner.*

vostre, *votre.*

votz, *voix.*

vouta, *voûte; tournoi.*

FIN DU GLOSSAIRE

ADDENDA ET CORRIGENDA

Pol., IV, 28, *au lieu de* noncas, *lisez* n'oncas, *& comprenez : aussi bien ne le fait-il jamais.*

— V, 25. *Le seul ms. qui nous ait conservé cette pièce porte* guazam ; *j'ai écrit* gazanh *pour me conformer à l'interprétation de M. Stimming, qui voit dans ce mot un substantif verbal de* gazanhar, *cultiver la terre, signifiant paysan. Mais cela est bien peu probable ; il faudrait, si l'on adoptait ce sens,* li gazanhador. *Au dernier moment, une conjecture un peu audacieuse, mais bien séduisante, se présente à mon esprit : j'imprimerais volontiers :* li Guizan, *c'est-à-dire les Aquitains, ce qui serait excellent pour le sens.*

— V, 34, *au lieu de* l'estatgier, *lisez* l'escachier, *c'est-à-dire l'échiquier, ce qui convient bien à l'image du début de la strophe.*

— VI, 4, *au lieu de* nasqués, *lisez* nasquès.

— X, 5, — sai, — ai.

— XIV, 9, — non, — nom.

— XXI, 11, — goma, — gema ; *ce mot signifie poix.*

Am., II, 32, — sai a, — sapcha.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE v

INTRODUCTION. — Étude sur Bertran de Born ix

Anciennes biographies de Bertran de Born li

POÉSIES POLITIQUES DE BERTRAN DE BORN :

I. Lo coms m'a mandat 3
II. Un sirventés cui motz 7
III. Pois Ventadorns 11
IV. D'un sirventés 16
V. Eu chant 19
VI. Mon chan fenisc 24
VII. Si tuit li dol 28
VIII. Ges no me desconort 32
IX. Rassa, mes si son premier 36
X. Ges de far sirventés 39
XI. Pois Io gens terminis 43
XII. Quan vei pels vergiers 48
XIII. Cortz e guerras 53
XIV. Quan la novela flors 56
XV. Greu m'es descendre 61
XVI. Pois als baros enoja 65
XVII. Al douz nou termini 69
XVIII. S'eu fos aissi senher 73
XIX. No posc mudar 76
XX. Nostre senher somonis 79
XXI. Folheta, vos mi prejatz 81
XXII. Ara sai eu de pretz 84
XXIII. Anc nos poc far 87
XXIV. Bem platz quar trega ni fis 90
XXV. Ar ve la coindeta sazos 93
XXVI. Mei sirventés volh far 95
XXVII. Gen part nostre reis liuranda 97

Poésies amoureuses de Bertran de Born :

I. Rassa, tan creis e monta..... 103
II. Eu m'escondisc..... 107
III. Domna, pois de mi nous chal..... 110
IV. Cel qui chamja..... 114
V. S'abrils e folhas..... 117
VI. Ges de disnar..... 122
VII. Chazutz sui de mal en pena..... 125

Poésies diverses de Bertran de Born :

I. Bel m'es quan vei chamjar..... 131
II. Bem platz lo gais temps..... 133
III. Folheta, ges autres vergiers..... 136
IV. Mailoli, joglar malastruc..... 138
V. Molt mi platz..... 141
VI. Senher en coms..... 142
VII. Un sirventés fatz..... 146
VIII. Volontiers feira sirventés..... 148

Appendice :

Extraits du cartulaire de Dalon relatifs à Bertran de Born & à sa famille..... 151

Glossaire, comprenant les noms propres..... 161

Addenda & corrigenda..... 207

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES

POÉSIES DE BERTRAN DE BORN

		Pages.
Ai! Lemozis	*am.*, II.	107
Al douz nou termini	*pol.*, XVII.	69
Anc nos poc far	*pol.*, XXIII.	87
Ara sai eu de pretz	*pol.*, XXII.	84
Ar ve la coindeta sazos	*pol.*, XXV.	93
Bel m'es quan vei chamjar	*div.*, I.	131
Bem platz lo gais temps	*div.*, II.	133
Bem platz quar trega ni fis	*pol.*, XXIV.	90
Cel qui chamja	*am.*, IV.	114
Chazutz sui de mal en pena	*am.*, VII.	125
Cortz e guerras	*pol.*, XIII.	53
Domna, pois de mi nous chal	*am.*, III.	110
D'un sirventés	*pol.*, IV.	16
Eu chant	*pol.*, V.	19
Eu m'escondisc	*am.*, II.	107
Folheta, ges autres vergiers	*div.*, III.	136
Folheta, vos mi prejatz	*pol.*, XXI.	81
Gen part nostre reis liuranda	*pol.*, XXVII.	97
Ges de disnar	*am.*, VI.	122
Ges de far sirventés	*pol.*, X.	39
Ges no me desconort	*pol.*, VIII.	32
Greu m'es descendre	*pol.*, XV.	61
Lo coms m'a mandat	*pol.*, I.	3
Mailoli, joglar malastruc	*div.*, IV.	138
Mei sirventés volh far	*pol.*, XXVI.	95

Molt m'es descendre. *Voyez* Greu m'es descendre.

Molt mi platz..... ... . *div.*, V. 141
Mon chan fenisc..... ... . *pol.*, VI. 24
No posc mudar. .... *pol.*, XIX. 76
Nostre senher somonis. . ... *pol.*, XX. 79
Pois als baros enoja. ..... *pol.*, XVI. 65
Pois lo gens terminis..... *pol.*, XI. 43
Pois Ventadorns..... *pol.*, III. 11
Quan la novela flors..... *pol.*, XIV. 56
Quan vei pels vergiers..... *pol.*, XII. 48
Rassa, mes si son premier..... *pol.*, IX. 36
Rassa, tan creis e monta..... *am.*, I. 103
S'abrils e folhas..... *am.*, V. 117
Senher en coms..... *div.*, VI. 142
S'eu fos aissi senher..... *pol.*, XVIII. 73
Si tuit li dol..... *pol.*, VII. 28
Tortz e guerras. *Voyez* Cortz e guerras.
Un sirventés cui motz..... *pol.*, II. 7
Un sirventés fatz..... *div.*, VII. 146
Volontiers feira sirventés..... *div.*, VIII. 148

PIÈCES APOCRYPHES

QUI NE FIGURENT PAS DANS CETTE ÉDITION

A tornar m'er enquer al premier us. (*Édit. Stimming*, p. 136.)
Guerra e pantais veg e afan..... (*Ib.* — p. 168.)
Quan vei lo temps renovelar..... (*Ib.* — p. 221.)
Un sirventés farai, novel, plazen..... (*Ib.* — p. 213.)

Toulouse, Édouard Privat, imprimeur-libraire.

BINDING LIST MAY 20 1953

LProv
B7364p

1990?

Born, Bertrand de
Poésies complètes, pub. dans le
texte original...par Antoine Thomas.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET